LA REVUE

MONTREAL, FEVRIER 1961

20¢

POPULAIRE

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

PER
R-334
EX.2

Un vrai goût de fruit frais ...voilà la différence!

Savourez le goût de *fruit frais* de l'ananas Dole. Glacé ou directement de l'étagère, il a une fraîcheur savoureuse qu'aucun autre fruit en conserve ne peut égaler. C'est parce que Dole procède à une mise en boîte *ultra-rapide* aux îles Hawaï où la généreuse terre volcanique fait pousser les plus beaux ananas du monde.

SIX PRÉPARATIONS

TRANCHÉ
EN MORCEAUX
BROYÉ
EN BOUCHÉES
EN BÂTONNETS
JUS

Falaises de l'île Kauai
Photo par Tom Hollyman

LA REVUE
POPULAIRE
LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

FÉVRIER
1961

NOTRE COUVERTURE — Les yeux déjà fixés vers le printemps ne feront certes pas d'erreur si vous optez pour ce ravissant trois-pièces de ton bronzé. La jaquette gansée de noir avec doublure de même matériel que la surblouse. Patron Simplicity No 3579. Tailles : 11-18 ans. Prix : 65¢

• SOMMAIRE

54e année, No 2, Montréal

CHRONIQUES

Rendez-vous avec Michelle Tisseyre 4, 5, 12
Caroline en coulisse, . par *Françoise Faucher* 8, 9
Cuisine 13, 14, 23, 31
Embellir la maison, . . . par *Luc Simon* 36, 37
Mlle POPULAIRE 10
Rajeunissez vos fenêtres 10

ARTICLES

Marie-Claire Blais et son rêve,
par *Emilia Allaire* 6, 7, 20
Prenez soin de vos pieds,
par *Renée Pelletier-Rowan* 16, 17, 22
Le Service de Gardiennes, une nécessité,
par *Renée Pelletier-Rowan* 26, 27, 39
A bon écolier, livres toujours propres,
par *Georges Le Rouge* 36

ROMAN

« Le Pavillon des Trembles », par *Claude Rozelle* 25

NOUVELLE

« Le Bonheur était aussi au Rendez-Vous »,
par *Job de Roincé* 48

DIVERTISSEMENT

Mots Croisés 50

Rédactrice en chef : **Francine Poirier**

Bureau de rédaction

Renée Pelletier-Rowan — Mode
Michelle Tisseyre — Rendez-vous avec . . .
Germaine Gloutnez — Cuisine
Suzanne M. Raymond — Dessins et illustrations
Françoise Faucher — Caroline, mon amie
Marie-Noëlle Stien — Chroniques féminines

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C. et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., (Canada)
Tél. : UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER, Président
CHARLES SAURIOL, Chef de la publicité
ODILON RIENDEAU, Chef du tirage

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

	Canada
1 an	$ 1.50
2 ans	2.50
	Etats-Unis
1 an	$ 2.00
2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Published monthly at 975 De Bullion St., Montreal, P. Q.
54th year, No 2
Second class postage paid at Saint Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Lorsque votre tension artérielle augmente,

diminuez-la ainsi

IL N'Y A PAS si longtemps, les médecins ne pouvaient à peine mieux que de dire à leurs patients: "vous devez vous habituer à une forte tension artérielle".

Ce conseil a cours même aujourd'hui. Mais de nos jours, il y a des traitements spéciaux par lesquels cette condition peut être contrôlée souvent, s'il n'y a pas de complication causée par quelque maladie.

Plusieurs nouveaux remèdes peuvent considérablement diminuer les risques de cette condition. Ces remèdes, qui doivent être ordonnés par les médecins, peuvent abaisser la tension artérielle et amoindrir la possibilité de lésion au coeur ou aux vaisseaux sanguins.

Vu que près de ½ million de personnes au Canada sont atteintes de tension artérielle exagérée, il importe que vous preniez connaissance des faits énoncés ci-après:

1. L'hypertension ou haute tension artérielle est souvent décelée au cours d'un examen médical—un bon motif pour chacun de subir périodiquement un examen de routine, surtout les personnes entre deux âges ou plus âgées.

2. L'hypertension se montre au-delà de deux fois plus fréquemment chez les personnes dont le poids est excessif que chez les autres. Ensemble l'embonpoint et l'hypertension sont graves. Il convient donc que vous préveniez l'embonpoint.

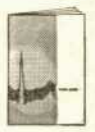
3. N'importe qui peut couver une haute tension artérielle. Elle se présente le plus souvent chez les personnes qui sont exposées à subir beaucoup de tension et d'angoisse. L'hérédité y est également pour quelque chose.

Une foule de personnes atteintes d'hypertension vivent vieux et demeurent serviables grâce à la modération dont elles usent dans leur train de vie, à la maîtrise de leur poids et à l'observance fidèle des conseils de leur médecin.

Metropolitan Life
INSURANCE COMPANY
COMPAGNIE À FORME MUTUELLE

CE COUPON PEUT ÊTRE COLLÉ SUR UNE CARTE POSTALE

Metropolitan Life Insurance Company
180, rue Wellington, Ottawa 4, Ont.
Veuillez m'envoyer la brochure gratuite intitulée:
"*Votre Coeur*", 20Z



Nom _____
(EN MOULÉ)
Adresse _____
Localité _____ **Prov.** _____

RENDEZ-VOUS AVEC MICHÈLE TISSEYRE

IRENE APINE et YURI GOTSCHALK.

Irène Apiné, forme avec son mari Yuri Gotschalk depuis cinq ou six ans déjà, le premier couple de danseurs classiques de la télévision canadienne.

Se connaissant depuis qu'ils allaient tous deux, en Lettonie, leur pays d'origine, à l'école de ballet, ils se marièrent très jeunes. Forcés d'émigrer, lorsque leur pays tombait sous la domination russe, ils arrivaient au Canada immédiatement après la guerre. Ils eurent d'abord leur propre école de ballet, à Halifax, puis furent les premiers danseurs de la Compagnie du Ballet National. Depuis l'adolescence, ils dansaient ensemble. Jamais, jusqu'en janvier dernier alors qu'Irène alla tenter sa chance à New York, ils ne s'étaient quittés. Ce voyage devait marquer le début d'une longue séparation. Après une seule audition, Irène était immédiatement engagée, en effet, par l'American Theater Ballet, comme soliste. Après avoir passé le mois de mai au Metropolitan Opera House, elle partait pour une tournée de six mois en Europe, et actuellement, jusqu'à l'été, elle fait la tournée des Etats-Unis, avec la Compagnie.

Au cours de la tournée européenne, Irène Apiné a connu une expérience extrêmement émouvante. Elle fut amenée à danser à Moscou, où la Compagnie avait accepté une invitation. Se trouver dans ce pays qui l'a forcée à quitter sa terre natale . . . on imagine quel trouble devait l'agiter.

J'étais naturellement curieuse de connaître ses impressions, et ses réactions. Etait-elle capable de faire abstraction de son propre cas pour voir clairement ce qui se passait en Russie ? Je le crois, et c'est pourquoi il me paraît intéressant de vous rapporter certains de ses propos.

J'avais pris connaissance, justement, peu avant le retour d'Irène en Amérique, d'un reportage du journaliste et commentateur radiophonique, Léon Zitrone. D'origine russe, et parlant par conséquent la langue couramment, ce dernier avait pu circuler en liberté où bon lui avait semblé en URSS. Il avait été frappé par bons nombres de choses excellentes. Pour encourager les ouvriers d'usine à se cultiver, par exemple, on les paie pendant qu'ils s'absentent de leur travail pour aller à l'école.

Les médecins sont payés selon leurs diplômes : l'auteur cite le cas d'une femme médecin réputée qui, pour se spécialiser dans une branche plus rémunératrice que celle où elle pratiquait, est redevenue interne. Son salaire est descendu au niveau étudiant. Son nouveau diplôme, toutefois, sitôt obtenu, lui permit de reprendre le poste qu'elle occupait auparavant, au double de son ancien salaire. On prétend que personne ne peut être propriétaire, en Russie. C'est tout à fait faux, affirme Léon Zitrone. N'importe qui a le droit de se construire et de posséder une maison. On vous donne même le terrain. L'auteur enfin est fasciné par la sécurité qui règne dans tous les milieux de travailleurs, qu'ils soient manuels ou intellectuels. On ne peut pas vous mettre à la porte, et à un âge donné — très jeune, quarante ans pour les danseurs, par exemple — vous prenez automa-

KIM YAROCHEVSKAYA.

LE JUDO : une bonne méthode de défense.

tiquement votre retraite . . . si vous le désirez, car personne non plus ne peut vous forcer de vous arrêter de travailler tant que vous donnez un rendement satisfaisant.

La seule chose que Léon Zitrone ait eu à reprocher, vraiment, à la Russie, c'est l'ennui qui y règne. Les Russes, nous dit-il à peu près, ne savent pas rire, ne savent pas s'amuser. Et ils sont — déclaration tout à fait inattendue — horriblement puritains.

Tout ceci est très intéressant à lire. Mais combien plus vrai de pouvoir parler avec quelqu'un qui rentre de Russie. Aussi ai-je posé à Irène Apiné des questions touchant aux sujets qu'aborde le livre de Léon Zitrone.

— Comment avez-vous trouvé les Russes ?

— Tristes. Les foules amorphes. On ne rit pas.

— Croyez-vous que le peuple russe soit malheureux ?

— Il a la vie très dure. Il doit beaucoup se priver. J'ai parlé avec certains, un chauffeur d'autobus, un chauffeur de taxi. Ils m'ont dit : « Nous savons, malgré qu'on nous dise le contraire, que votre vie est bien meilleure que la nôtre. »

— Et la question du logement ?

— J'ai parlé, une nuit, à 2 heures du matin avec des femmes qui nettoyaient les rues. Je faisais remarquer à l'une d'entre elles que cela me semblait un travail bien pénible. « Nous vivons trois familles ensemble », m'a-t-elle répondu, « il n'y a pas assez de lits. Alors certains travaillent la nuit, pendant ques les autres dorment, et dorment le jour pendant que les autres travaillent . . . » Les maisons, les immeubles ne sont pas entretenus. Même sur les nouvelles bâtisses, la peinture s'écaille.

Je demande ce qu'elle pense de la sécurité d'un salaire fixe, d'un emploi régulier, et de la retraite à 40 ans pour les danseuses ?

— Pour le talent, c'est très mauvais. Au moindre malaise, comme on est payé de toute façon, on s'absente. On fait un minimum d'effort, puisque personne ne songerait à vous mettre à la porte, une fois que vous faites partie d'une compagnie. On vit avec, en tête, l'idée de la retraite. Les danseurs russes que nous avons rencontrés ont tous été très étonnés de nous voir, après cinq mois de tournée, répéter encore tous les jours. Eux-mêmes répètent très peu. Mais nous, il faut que nous soyions sans cesse à notre meilleur, sans quoi on est renvoyé de la compagnie.

Je dis combien il doit être agréable, dans un sens, de vivre dans une société où tout le monde est traité selon son mérite et ses connaissances, et où, par conséquent, les jalousies n'existent pas.

— J'ai peine à croire cela, me répondit Irène Apiné. Si les diplômes désignaient vraiment l'emploi, comment se fait-il que les interprètes, dans plusieurs musées, ne parlaient ni l'anglais, ni le français ? Serge Youskévitch et moi-même avons dû complètement nous charger de l'interprétation. Et pourquoi les gens sont-ils si méfiants, pourquoi refusent-ils de vous parler, à moins que vous ne soyiez absolument seul avec eux ? C'est tout simplement que pour avoir un bon emploi, et le garder, il faut être membre du parti.

— Et Krutschev ? Est-il vrai qu'ils l'appellent le bon papa ?

— Je ne l'ai pas entendu appeler ainsi au cours de mon séjour, mais je crois qu'ils ont une certaine affection pour lui, ne serait-ce que par ce qu'il est tellement plus humain que Staline !

Une dernière question et je suis forcée de quitter Irène Apiné :

— Les Russes veulent-ils la guerre ?

— Non, mais on leur fait croire que *nous* la voulons.

* * *

Ce mois-ci, on parle : de la venue de la Comédie Française. Assez étonnamment, la pièce que l'on semble avoir le plus envie de voir, si l'on se fie

[*Lire la suite page* 12]

LEON BOUSSARD — journaliste et écrivain.

MARIE-CLAIRE BLAIS ET SON RÊVE

un texte original
d'Emilia Allaire

Photos :
Studio
Roger Bédard

— Oh ! si je pouvais écrire
[des choses belles !
Ne pas écrire le désespoir
Mais l'espérance !
(Tête Blanche)

— Un an déjà
Un an
seulement !...

Nous sommes au coeur du vieux Québec, en plein Quartier latin.

Le dernier coup de onze heure vibre dans la tour de l'hôtel de ville. De toutes les issues du vieux séminaire, trois fois centenaire, surgissent par groupes des philosophes et des rhétoriciens, se croyant déjà des hommes et devisant avec animation. Ces jeunes, que l'on appelle ici comme à Eaton « messieurs », ces jeunes forment l'avenir de notre survivance française mais, pour l'heure, cela ne les empêche pas de surveiller d'un oeil appuyé, et qui se veut distrait, les grappes de jeunes filles gravissant la côte étroite dite « Ste-Famille ».

De ce coin histoirique paraîtront quelques minois charmants puisqu'en fin d'avant-midi la Faculté des Lettres termine des cours où sont inscrites plusieurs demoiselles... et, pendant l'année universitaire, flotte toujours devant la Basilique, un fluide magique qui s'infiltre dans ces têtes blondes et brunes, à la riche toison.

Les uns et les autres ont à peine vingt ans !

Demain, pour eux, ce sera la Vie !

Demain, peut-être aussi la réussite universitaire... sanctionnée par un doctorat d'honneur qui les fera passer triomphant en ce coin pittoresque ; peut-être remonteront-ils la côte Ste-Famille l'épitoge au bras mais, ce matin, chacun surveille la belle de son coeur qui monte lentement, comme si, depuis très loin, chacune n'avait pas reconnu celui qui fait battre plus vite son jeune coeur !

Timide, toute ronde sous son manteau imperméable, sérieuse et pensive, reconnaissable à sa large tresse descendant sur son épaule gauche, une jeune fille — j'allais dire une fillette — précède un groupe bruyant : c'est Marie-Claire Blais !

Isolée dans ses pensées, seule avec son rêve, elle ne se laisse pas distraire par les regards qui la captent au passage : quelques-uns indifférents, pour mieux indiquer que son succès ne les impressionne pas ; d'autres, plus attentifs, comme pour chercher sur ce front lisse et bombé, ces idées créatrices qui devraient ressortir comme en lettres de feu ?

Elle passe, indifférente aux uns comme aux autres, souriant d'un petit sourire triste, et traverse le parc Taschereau. Du haut de son promontoire le premier cardinal canadien ne fait pas un geste, mais sa capa-magna couvre un moment de son ombre le jeune visage méditatif.

Suivons la jeune romancière qui habite près de la terrasse, face au jardin du Gouverneur. On se crorait à Paris puisqu'il faut grimper derrière elle quatre escaliers se terminant par un puits de lumière. Car elle niche son talent tout au haut d'une maison de chambres et son coin personnel est empreint de ses goûts à la fois bohêmes et littéraires. Elle vit par et pour les livres, et sa bibliothèque — sa seule richesse — est partagée entre les grands classiques, quelques romantiques, et plusieurs auteurs contemporains parmi les noms les plus représentatifs de la nouvelle vague.

Dans ce coin dénudé de tout luxe où l'esprit seul trouve à s'exprimer, travaille cette jeune fille, Marie-Claire Blais, poétesse, romancière et dramaturge, sur qui tant de choses se sont dites et se sont écrites depuis un an.

Un an déjà...

Un an seulement !

* * * *

Le premier Salon du Livre, organisé à Québec en fin d'octobre 1959, révélait au monde des lettres un nom nouveau, celui d'une adolescente qui, d'un coup, à vingt ans, devenait à la fois une sorte de météore illuminant le ciel obscur de notre uniformité, et une sorte de bombe à retardement dont le talent défraiera la chronique culturelle pendant de longs mois.

Québec n'est pas Paris et pourtant, deux clans se sont formés parmi les intellectuels de la vieille capitale. « Avez-vous lu la Belle Bête ? » est la question du jour ; on est pour ou contre. La belle bête... sous-entendez l'auteur... a du talent ; la belle Bête, c'est un mythe.

Certes, la vieille capitale en a vu bien d'autres en politique, mais en lettres, le cas est isolé ; jamais querelle ne fut mieux patronnée... Tandis que les uns vantaient le génie de l'écrivain que protégeait quelqu'un d'influent, de hautes autorités parlaient de plagiat et criaient au scandale littéraire.

Cela dura tout l'hiver. Avec le printemps et de nombreuses manifestations artistiques les articles de journaux et les analyses littéraires ont maintenu le climat.

La petite enfant n'a rien dit.

En silence, elle a travaillé de plus en plus intensément. Ele s'est astreinte, en compagnie d'un professeur de lettres, à ciseler, à polir, à épurer son style, à émonder ses textes « anciens », à approfondir les maîtres... et surtout, à exprimer tout ce qui bouillonne en son imagination créatrice.

Après quinze mois son bilan est impressionnant :

Deux pièces de théâtre connaissent bonne presse, c'est « *Eléonore* », joué à Québec au théâtre d'été l'Estoc, et «*La Roulotte aux poupées* », joué à Montréal en octobre.

Deux romans : *La Belle Bête*, puis *Tête Blanche* ; en octobre aussi, le premier est traduit en anglais (par Merloyd Lawrence) et lancé à New York, sous le titre « *Mad Shadows* ».

Au cours de l'année écoulée plusieurs de ses poèmes paraissent dans Les Ecrits du Canada.

La Maison Flammarion, de Paris, signe, entre temps, un contract de cinq ans pour l'édition française des ouvrages de l'écrivain québécois qui vient d'assister au lancement français de son premier roman « *La Belle Bête* », pour lequel les droits de production cinématographiques ont été retenus par une firme américaine.

Enfin, *La Revue Populaire* annonce en *exclusivité*, le thème original du troisième livre de Marie-Claire Blais. Il paraîtra à l'automne sous le titre de *Rosalie*.

Tout cela en un peu plus d'un an. Pour une québécoise, n'est-ce pas merveilleux ?

* * *

Tout cela serait certes suffisant sans qu'il faille ajouter.

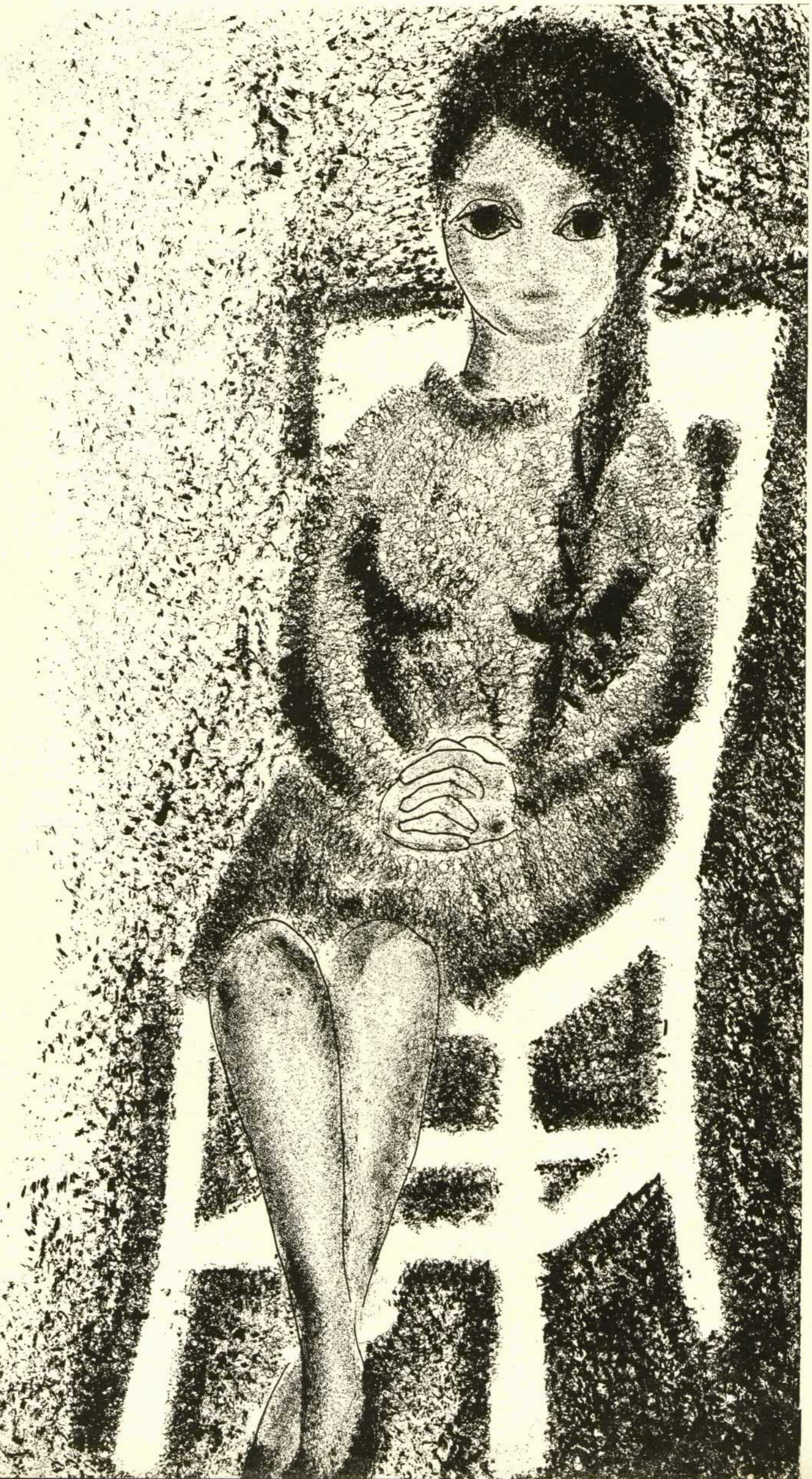
Mais, le public a besoin de connaître ses héros. Plus de vie privée lorsque le succès vous touche de son aile. Nous ne forçons pas la porte de l'écrivain, l'amitié ouvre toute large celle de la jeune romancière qui sait, lorsque mise en confiance, qui sait sourire et badiner, même si très vite elle redevient l'écrivain qui répond à une interview.

Tout en causant notons l'extrême simplicité de sa toilette. Marie-Claire Blais ne pose pas à la vedette sophistiquée, elle ne cède même pas à la coquetterie, sans pour autant verser dans le style « nouvelle vague » ; elle est nature. Sans fard, vêtue plutôt comme une couventine, elle ne fait rien pour attirer ou retenir l'attention. Ceux qui la croisent s'imaginent rencontrer une jeune étudiante filant vers ses cours. En fait, inscrite à la Faculté des Lettres de l'Université, elle ne se laisse pas griser par le succès. « Je voudrais arriver, dit-elle ingénument, je voudrais travailler le roman mais surtout le théâtre. »

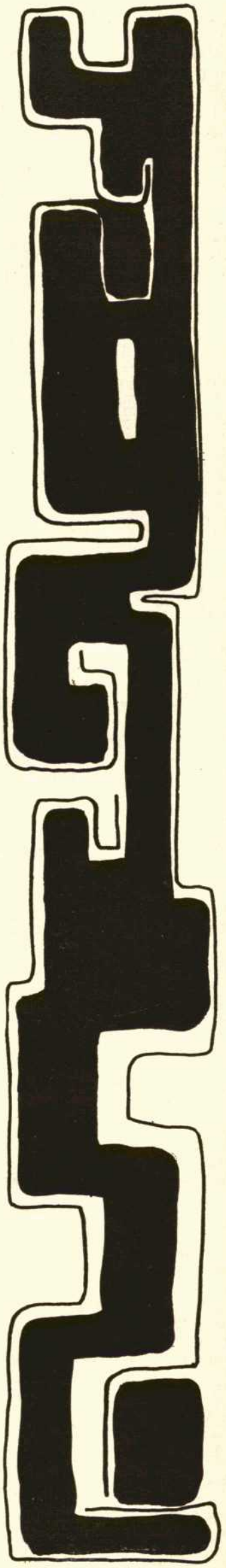
— Pourquoi de préférence le théâtre ?

— C'est une expérience absolument différente qui

Lire la suite page 20]



CAROLINE EN COULISSE



Cinq heures. La nuit, peu à peu, envahit la maison ; il va falloir allumer la lampe. Pas tout de suite, plus tard, profitons encore un peu de ce jour qui s'en va. Quel calme ! . . . soudain . . . un coup de sonnette strident vient déchirer le silence. Ça ne peut être que Caroline, elle seule connaît le secret — ô douce jeune fille — de se faire annoncer avec autant de charme qu'un brigadier de gendarmerie.

C'est elle, en effet, l'oeil flamboyant, les joues en feu, l'écharpe en bataille

— Françoise, c'est formidable, je viens de signer des autographes . . . A toutes les filles de la classe. Ce qu'on a pu s'amuser . . . Figurez-vous qu'au cours de français, le professeur nous a fait lire une scène de « *Fantasio* » d'Alfred de Musset, à plusieurs. C'est moi qui ai fait *Fantasio*. Je crois que j'ai été très bien. Je n'avais plus l'impression d'être moi-même, comme si j'avais bu du champagne. Les filles n'en revenaient pas. Elles riaient à ce que je disais, et plus elles riaient, plus j'avais envie de les faire rire. Et le professeur riait aussi. Tout le monde me regardait ; j'avais les oreilles toutes rouges . . . A la fin, toute la classe s'est mise à applaudir, comme au théâtre. Ce que ça peut faire drôle . . . et, à la sortie, une des filles a dit qu'elle voulait que je lui signe un bout de papier, que ça aurait de la valeur quand je serai comédienne, et toutes les autres aussi ont voulu. Alors, j'ai signé des autographes, voilà. Et maintenant, j'ai décidé une chose : j'abandonne mes études et je me lance dans la carrière. Qu'en pensez-vous ? »

— Je pense, ma petite Caroline, que tu t'emballes bien vite. Et, d'abord, pourquoi abandonner tes études ? Oh, je sais bien, il y a des tas d'excellents comédiens qui n'ont guère fréquenté l'école ou qui ont été des cancres sublimes. Il n'est pas nécessaire d'être ni très instruit, ni même très intelligent pour être un bon comédien ; ce n'est pas avec son cerveau que l'on fait du théâtre, mais avec ses « tripes » comme on dit, ou si tu préfères, avec son instinct. Mais puisque tu as la chance de pouvoir continuer tes études, pourquoi ne pas en profiter ? La culture n'a jamais fait de mal à personne, « même en art, il n'est pas nécessaire d'être un imbécile ». Tu n'as pas de soucis, tu n'as pas à gagner ta vie, alors apprends, lis, regarde autour de toi, sois curieuse de tout, enrichis-toi le coeur et l'esprit de toutes les manières. Un jour, du moins je te le souhaite, tu seras aux prises avec de grands textes, et toutes tes connaissances seront loin de t'être inutiles.

« Car c'est avec tout ce que tu auras vu, entendu, souffert, aimé, détesté, senti, que tu joueras la comédie. Apprendre, apprendre, voilà le mot d'ordre.

« Mais, me diras-tu, est-ce que je ne pourrais pas apprendre tout cela aussi bien au cours d'art dramatique ? Non, Caroline, la culture générale c'est à l'école que tu la recevras, et non aux cours de théâtre où l'enseignement est beaucoup trop spécialisé. Et c'est normal.

Maintenant, parlons un peu de ces cours d'Art dramatique que tu meures d'envie de fréquenter. Et je te comprends, car faire son entrée dans un cours, c'est, pour un futur comédien, franchir la barrière, pénétrer dans le monde des initiés, dans ce monde mystérieux, enivrant et inquiétant à la fois, des gens de théâtre. C'est une chose qu'on n'oublie pas . . . Ecoute mon histoire ; c'est celle que je connais le mieux.

. . . Ce jour là, le soleil brillait dans Paris, l'air avait une transparence de jour de fête. Nous étions à la fin novembre. De grandes choses allaient s'accomplir. Ce matin là, j'avais séché mes cours à la Faculté des Lettres, et, le coeur battant, je partais à la conquête du monde, ou plus exactement à la recherche du seul homme qui, à mon sens, pouvait guider mes premiers pas : Henri Rolland. Pourquoi lui ? Parce que dans ma famille les femmes, surtout, ne juraient que par lui. Il avait fait pleurer ma mère et ma grand-mère, il était donc digne de confiance. Je traversai Paris, pour m'entendre dire par une concierge fort aimable, — même les concierges étaient souriantes ce matin-là, — que monsieur Henri Rolland avait déménagé. Je traversai Paris, en sens inverse, et sonnai à sa porte. Des bruits de pas . . . c'était lui, il était là devant moi . . . Comment lui dire tout ce que j'attendais de lui, lui faire comprendre quels espoirs m'animaient ! L'entretien fut bref : Monsieur Henri Rolland ne donnait des cours qu'au Conservatoire. L'idole de ma famille ne pouvait pas m'apprendre le B - A, BA du métier. Je me tournai alors vers mon idole à moi : Jean Louis Barrault . . . Et hop . . . au théâtre Marigny. Les jardins des Champs-Elysées étaient accueillants.

Dieu qu'il faisait beau et que Paris sentait bon.

Ça allait marcher bien sûr . . .

. . . Entrée des artistes . . . c'est là.

— Monsieur Barrault, s'il vous plaît ?

Impossible, pas le temps, le théâtre, le cinéma, les tournées, nous regrettons beaucoup . . .

Et moi donc . . . Que faire ? Abandonner avant même d'avoir commencé ? Sûrement pas.

Simon . . . oui, René Simon . . . Tous les comédiens que je connaissais et que j'admirais, disaient être passés par son Cours. C'est là qu'il fallait aller.

Et me voilà dans l'autobus qui me conduit boulevard des Invalides. Le numéro 36. C'est là. Je m'engage sous la voûte, je tourne à gauche . . . « Cours René Simon ». J'entre ou je n'entre pas . . . ? J'entre et me voilà face à face avec un grand diable de garçon aux cheveux hirsutes, aux yeux exhorbités et qui me menace d'un énorme revolver. Nul doute qu'il m'avait repérée avec mon cartable sous le bras, ma jupe plissée, mes souliers plats et mon air effarouchée de petite lycéenne qui vient se jeter dans la gueule du loup. Tout de suite j'étais fixée . . . drame ou comédie, j'avais plongé en plein théâtre et peu à peu le théâtre allait s'emparer de moi . . . Non, Caroline, ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

Et toi, à quelle porte, chez quel professeur iras-tu frapper ? Ne t'attends pas à ce que je prône ici les mérites de l'un ou de l'autre. Vois par toi-même, renseigne-toi, essaie, et quand ton choix sera fait, travaille, travaille sans perdre de temps.

Mais travailler quoi ?

Toi, d'abord. Travaille à faire sortir de toi ce personnage étrange, cet autre toi-même qui sommeille en toi depuis ta naissance et qui s'appelle « la comédienne ».

[*Lire la suite page* 49]

MADEMOISELLE POPULAIRE

A INSTALLÉ *dans sa cuisine un nouvel accessoire, du moins nouveau pour elle et qu'elle trouve fort pratique. Il s'agit d'un support en métal, à trois compartiments : un pour le papier ciré, un pour le papier d'aluminium ou autre au choix et enfin un troisième pour le rouleau de papier mille usages dont on se sert pour s'essuyer les mains, assécher la viande ou le poisson, etc. Cela évite d'ouvrir constamment tiroirs et armoires et sauve ainsi bien des mouvements inutiles. On trouve cet accessoire en vente dans la plupart des grands magasins ou chez le quincaillier.*

A INTERROGÉ *pour vous, mesdames un fabricant de vêtements pour hommes et obtenu les renseignements suivants qui pourront vous être utiles lors de vos achats et les jours de lessive. Les vêtements en* ARNEL, *chemises de sport, cardigans, shorts, pantalons, complets, sont d'entretien facile. En fibre courte ou filé de filament, l'*ARNEL *peut être mélangé ou allié à d'autres fibres. Lorsque tissé ou tricoté, l'*ARNEL *assure une bonne résistance au froissement, un séchage rapide et une grande facilité d'entretien. Le* DARVAN, *fibre nytril chimique unique, offre d'importantes possibilités dans les tissus ou tricots et peut être utilisé à 100% ou en mélanges avec la laine, le coton et autres fibres synthétiques. On s'en sert pour les chandails, les cardigans et les pantalons. Le* DARVAN *confère une apparence et un toucher doux et luxueux, une bonne masse, ne se déforme pas, dure longtemps et se lave facilement.*

REGARDE *fidèlement, chaque samedi soir, à 7 heures, le programme « Orientation » présenté par Radio-Canada, au canal 2, en collaboration avec Artek Film. Cette émission renseigne les jeunes et leurs parents, en partant d'un cas concret particulier, sur la nécessité de l'orientation professionnelle, sur sa nature, ses moyens, sur les différents métiers, sur les moyens d'y accéder, sur les avantages et les inconvénients de chacun d'eux, le tout dans l'optique des exigences du marché du travail. « Orientation » dit comment devenir : ferblantier, chimiste, garde-bébés, hôtesse de l'air, électricien, boulanger, coiffeuse, mécanicien, secrétaire, garagiste, etc.*

EMPLOIE *depuis quelques mois la cire à vaporiser* TONE, *de Simoniz : très pratique et très facile d'emploi. Il suffit de vaporiser la cire sur l'article à nettoyer. Ensuite, l'opération ordinaire d'époussetage cire tout en nettoyant. Ce nouveau produit convient pour cirer et nettoyer les meubles pâles et foncés, l'émail, la porcelaine, le plastique, l'acier inoxydable, etc.*

A VU, *rue Sherbrooke, une jeune maman vêtue d'un somptueux manteau de léopard. Rien d'extraordinaire à cela, me direz-vous ? Mais elle promenait son bébé dans une voiture d'enfant fort élégante dont la capote et le tablier étaient également en léopard, d'apparence tout au moins. Jusqu'où va la mode ! Cette voiture de bébé de marque Thistle est une fabrication canadienne et se vend dans les grands magasins et petites boutiques spécialisées pour enfants.*

Rajeunissez vos Fenêtres

En entrant dans une pièce, c'est le plus souvent la fenêtre qui capte en premier lieu notre attention, c'est pourquoi il est très important d'en bien choisir les rideaux qui sont le complément indispensable de cette pièce.

Au 19ème siècle, les fenêtres étaient surchargées de draperies lourdes, de ruchés, de franges. Aujourd'hui, la tendance est vers la simplicité et la plus grande liberté est observée dans le choix du tissu. Les rideaux sont de moins en moins élaborés, l'accent étant surtout donné sur la texture du matériel, et sur la relation harmonieuse de l'habillage de la fenêtre avec le caractère général de la pièce. On a même suggéré d'éliminer le mot draperie, qui laisse supposer un matériel plutôt lourd.

Dans nos maisons modernes, où l'on trouve un vitrage occupant tout, ou une partie d'un mur, on conseille un voilage très léger sur la vitre, (et même de l'éliminer tout à fait, si évidemment on ne désire pas faire oublier une vue extérieure peu agréable) et d'avoir des rideaux opaques, de mur à mur, qui glissent à volonté sur des rails métalliques et que l'on peut fermer, le soir, pour plus d'intimité. Le montage peut rester apparent ou se loger dans une boîte faisant corps avec le mur.

Les rideaux, quelque soit le modèle choisi, doivent être deux fois la largeur de la fenêtre qu'ils garniront, sinon ils paraîtront étriqués.

Les matières synthétiques et artificielles ont conquis une large place dans l'habitation, en raison de leur facilité d'entretien. Elles offrent une sélection de matériels dont la simplicité de tissage s'intègre sans heurt à n'importe quel aménagement.

Les unis et les imprimés se valent pour la création de décors d'un goût parfait. Mais le choix qui en est fait ne doit jamais se séparer de la présence d'autres éléments, tels le couvre-plancher, le tissu des meubles, la couleur des murs, du plafond, ou le caractère illustré s'il s'agit d'un papier peint. Ainsi, si vous avez déjà de ces éléments illustrés, ayez des rideaux d'un ton uni, ayant soin de prendre une couleur déjà introduite dans la pièce. La dimension et l'éclairage de la pièce sont aussi à considérer. Il y a des tissus qui assombrissent, d'autres qui éclairent, ce sont souvent les mêmes qui agrandissent ou rétrécissent les pièces.

A intérêt égal pour le résultat esthétique, plusieurs tissus peuvent se disputer la dernière décision. Ici intervient le goût personnel qui fait retenir un ton, un dessin de préférence à d'autres, en se rappelant toutefois que les rideaux font partie intégrale d'une pièce, et que leur choix dépend du caractère de cette pièce et du style de l'ameublement.

Ainsi, pour une pièce Colonial, rien de plus joli que du chintz. Les pièces de style, par contre, seront rehaussées par la soie antique, le taffetas, la toile de Jouy. Pour les pièces modernes, le tissu synthétique domine, que ce soit de l'acétate, du térylène, fibre de verre, etc.

La longueur du rideau sera également déterminée par le caractère de la pièce. Aussi, si cette dernière est « Formal », le rideau sera sans contredit au ras du sol, tandis que pour une pièce moins conventionnelle, il s'arrêtera à la hauteur de la tablette du châssis.

Les rideaux marquent tellement une pièce, qu'il est sage lors de leur achat de ne pas se contenter de voir le tissu en rouleau sur comptoir, mais de le juger sur sa tombée près d'une fenêtre.

Pouvoir essayer chez-soi l'effet produit par un tissu au moyen d'un échantillon, et par le fait même voir l'ensemble du décor, peut éliminer par la suite bien des regrets.

MARIE FRANCE OLIVET

La lotion Jergens protège les mains actives

Employez la lotion Jergens après chaque tâche ménagère! Seule Jergens enraie l'action des détergents; les mains rudes et rèches deviennent presque à vue d'oeil douces et soyeuses, à mesure que Jergens remplace les huiles naturelles, que l'eau et les détergents avaient chassées. Seule Jergens pénètre en quelques secondes; elle fait disparaitre les rugosités. Seule Jergens embellit; aucune autre lotion n'est aussi agréable. Ses riches huiles de beauté parfument et adoucissent vos mains!

Pour le soin de vos mains, Jergens est sans rivale!

Nouvelles! Maintenant plus que jamais auparavant

Kotex évoque la confiance

Les serviettes Kotex vous donnent maintenant un nouveau recouvrement incroyablement doux. Ces serviettes plus douces, amincies aux extrémités ont des bouts plissés pour mieux s'ajuster. En plus, le centre Kimlon fournit une meilleure protection prolongée et beaucoup plus durable.

KOTEX et KIMLON sont des marques déposées de Kimberly-Clark Canada Ltd.

RENDEZ-VOUS AVEC...

[*Suite de la page* 5]

aux propos courants, serait *Le Dindon*, de Feydeau, que tout Montréal et la province sont pourtant allés applaudir récemment au TNM. Et ce ne sont pas tellement ceux qui n'ont pu voir la production du TNM, qui désirent le plus assister à celle de la Maison de Molière. Le contraire serait plutôt vrai. On veut comparer les deux spectacles, en tous points fort différents, dit-on.

On parle aussi d'un restaurant de grande classe, « *Chez Bardet* », qui, après des débuts modestes, rouvrait récemment ses portes sur une salle spacieuse, aménagée avec goût, et où la table est l'une des deux ou trois meilleures de la métropole. Son propriétaire, André Bardet, possédait déjà à Paris, un restaurant à trois fourchettes (Les fourchettes et les étoiles représentent la cote de qualité du Guide Michelin, reconnue dans le monde entier comme fiable et sévère) L'Auberge Sartroise, rue Lafitte, où déjà il se spécialisait dans les gratins. Je vous recommande, en particulier, son gratin de volaille à la Bardet, qui est une petite merveille. Récemment, André Bardet faisait venir de France un chef, qui était saucier dans un restaurant à deux étoiles. J'avoue que ses « Moules sauce poulette » sont les plus délicieuses que j'aie mangées de ma vie.

Et l'on parle de : la fantastique invention que la spécialiste en beauté, Dora Normandin, a rapportée de Hollywood. Diplômée de la maison « House of Westmore », Mlle Normandin a pu y apprendre les secrets des stars, dont le « lift », qui permet de remonter les tissus du visage, affaissés ou fatigués. Il s'agit d'un petit rectangle de mousseline de soie — couleur chair, donc pratiquement invisible — que l'on colle à la peau de chaque côté du visage, à la lisière des cheveux. A cette mousseline est fixé un fil de soie, prolongé par un élastique, et se terminant par un cordonnet filiforme. L'on noue tout simplement les extrémités du cordonnet sur le dessus de la tête, en resserrant le noeud jusqu'à ce que la peau soit suffisamment tirée pour obtenir l'effet recherché. Et vous voilà rajeunie, Madame, de dix à quinze ans . . .

On parle encore de l'éviction du Théâtre de l'Egrégore de la salle qu'il avait si habilement aménagée en théâtre élizabethain. Quelles qu'en soient les causes, et bien qu'il faille sympathiser avec la directrice Françoise Berd et ses comédiens, c'est le public qui va être le plus touché dans cette affaire, puisqu'il sera privé d'un des plus jolis théâtres de la métropole. Déjà, cette saison, nous avions pu assister à une grande performance, celle de Kim Yarochevskaya, dans Eté et Fumées, de Tennesse Williams. Dans cette salle exigue, où en étendant la main on pouvait toucher les acteurs du doigt les spectateurs ont pu sentir d'une manière incomparable les nuances et l'étonnante sensibilité du jeu de cette jeune comédienne. Dans une salle et sur une scène traditionnelles, je doute que l'on ait jamais pu arriver à une telle communion entre acteurs et spectateurs. De la visite à Montréal de l'inénarrable, et brillant dramaturge irlandais, Brendan Behan, qui a dit, entre autres choses, à l'auditoire anglais de l'Université McGill : « Vous, les Canadiens français, vous êtes formidables », et toujours sans ciller, à des journalistes de langue anglaise : « Montréal, c'est le Canada amélioré par les Français » . . .
du nouveau sport que viennent d'adapter plusieurs de nos collèges, et qu'incluront sans doute beaucoup d'autres à leur curriculum sportif, à en juger par la popularité qu'il connaît auprès des élèves : le judo. Le grand apôtre de ce sport auprès des jeunes, est l'arrière petit-fils du célèbre écrivain Edmond About. Lui-même un jeune homme de vingt-trois ans Jacques About croit au judo pour les jeunes « parce que c'est la meilleure méthode de défense, en plus d'être un excellent exercice ». Toutes les jeunes filles devraient l'apprendre aussi, ajoute le jeune athlète. Elles ne seraient plus jamais alors à la merci d'un assaillant criminel ou tout simplement importun.

On parle enfin du nouveau livre sur le Canada « *L'Heure du Canada* » (Editions Séméac) par le distingué journaliste et écrivain français, aujourd'hui directeur des Services d'information de l'OACI, Léon Boussard. A la fois, un essai très sérieusement documenté sur les aspects historique, politque, économique, social et culturel, de notre pays, et un album de splendides photos qui montrent toutes les régions du Canada et soulignent leurs caractéristiques, cet ouvrage devrait figurer non seulement sur les rayons des bibliothèques de toutes les ambassades, mais sur ceux de toutes nos bibliothèques privées.

Parce que les soirées d'hiver sont plus longues, parce que c'est la coutume pendant le carnaval et aussi parce qu'on aime bien se retrouver entre intimes dans l'atmosphère chaude et amicale de la maison, ce mois est celui des petites réceptions, de ces petites réceptions où il faut bien manger un peu vers la fin de la soirée. C'est aussi le temps où on invite les amis, soit après le théâtre, soit après le cinéma ou la partie de hockey à venir prendre un petit quelque chose à la maison. C'est aussi la fin du carnaval et le mardi gras que les jeunes aiment bien célébrer un peu. Mais alors, que servir ?

D'abord pour une réunion de jeunes un soir de mardi gras. Je dis jeunes, mais pour ce qui est du plaisir de la table ne l'est-on pas toujours ? Si vous voulez respecter la tradition, vous pourriez servir des crêpes ; mais je ne vous le suggère que si vous avez une salle de jeu, où vous pourriez installer une plaque chauffante électrique ce qui permettrait à chacun de cuire ses crêpes, sinon abstenez-vous, car ce serait un travail trop long pour la maîtresse de maison.

Savez-vous que depuis les temps anciens, dans beaucoup de pays on fête le carnaval en faisant sauter les crêpes ? Nos ancêtres n'ont pas manqué d'apporter cette coutume ou de leur Bretagne ou de leur Normandie. La tradition d'alors voulait que pour être bonne à marier, une jeune fille sache sauter les crêpes à la perfection ; et s'il voulait être agréé dans l'année, le jeune homme intéressé à épouser la dite jeune fille, devait pouvoir, à l'aide de son poëlon, attrapper la crêpe lancée en l'air par sa douce amie avant qu'elle n'ait pu le faire. La tradition voulait aussi qu'on s'amuse ferme jusqu'à minuit mais pas au-delà si on ne voulait pas voir Satan en personne participer à la fête et comme il se doit, séduire la plus belle jeune fille. Les Russes célèbrent leur carnaval avec des crêpes de toute nature. J'en connais une recette délicieuse : les blinis, faite de farine de sarrasin et de levain, je vous la donnerai, essayez-la et servez ces blinis avec quelques hors-d'oeuvre, ce sera une nouveauté pour vos invités.

Vous pouvez évidemment offrir des sandwichs, des hors-d'oeuvre, des petits fours et du café, ceci vous dispense de mettre la table puisque ces choses se présentent bien sur plateau après que chaque invité a reçu sa tasse de café et sa serviette, mais, il serait beaucoup plus original et meilleur de présenter une fondue au fromage avec un bon petit vin blanc, pour mon goût, celui qui a servi à faire la fondue. Tous les ingrédients se préparent à l'avance et on fait la fondue, devant les invités, sur un réchaud à alcool. Chacun y trempe sa bouchée de pain piquée sur une fourchette et croyez-moi, c'est un régal.

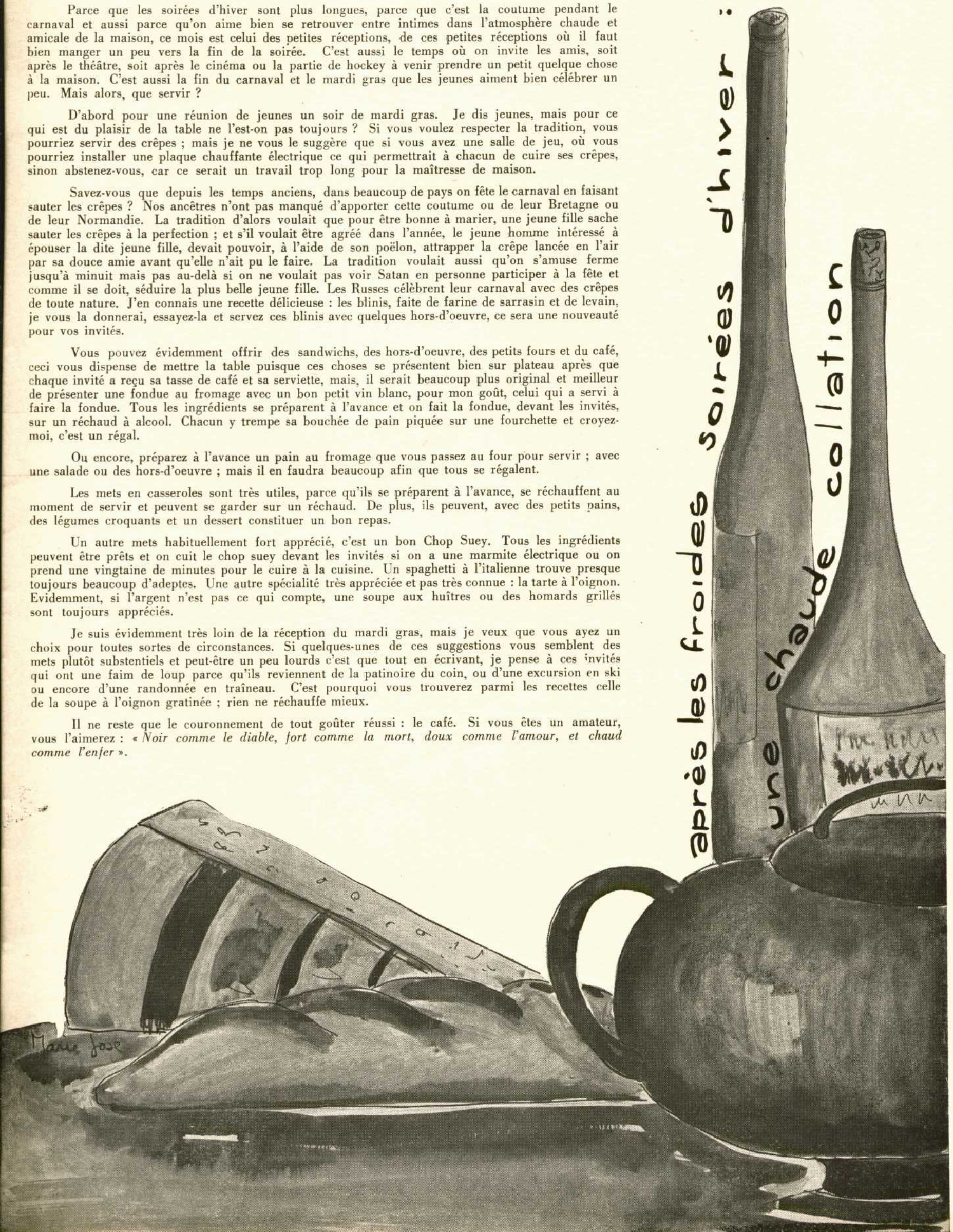
Ou encore, préparez à l'avance un pain au fromage que vous passez au four pour servir ; avec une salade ou des hors-d'oeuvre ; mais il en faudra beaucoup afin que tous se régalent.

Les mets en casseroles sont très utiles, parce qu'ils se préparent à l'avance, se réchauffent au moment de servir et peuvent se garder sur un réchaud. De plus, ils peuvent, avec des petits pains, des légumes croquants et un dessert constituer un bon repas.

Un autre mets habituellement fort apprécié, c'est un bon Chop Suey. Tous les ingrédients peuvent être prêts et on cuit le chop suey devant les invités si on a une marmite électrique ou on prend une vingtaine de minutes pour le cuire à la cuisine. Un spaghetti à l'italienne trouve presque toujours beaucoup d'adeptes. Une autre spécialité très appréciée et pas très connue : la tarte à l'oignon. Evidemment, si l'argent n'est pas ce qui compte, une soupe aux huîtres ou des homards grillés sont toujours appréciés.

Je suis évidemment très loin de la réception du mardi gras, mais je veux que vous ayez un choix pour toutes sortes de circonstances. Si quelques-unes de ces suggestions vous semblent des mets plutôt substentiels et peut-être un peu lourds c'est que tout en écrivant, je pense à ces invités qui ont une faim de loup parce qu'ils reviennent de la patinoire du coin, ou d'une excursion en ski ou encore d'une randonnée en traîneau. C'est pourquoi vous trouverez parmi les recettes celle de la soupe à l'oignon gratinée ; rien ne réchauffe mieux.

Il ne reste que le couronnement de tout goûter réussi : le café. Si vous êtes un amateur, vous l'aimerez : « *Noir comme le diable, fort comme la mort, doux comme l'amour, et chaud comme l'enfer* ».



C'est une vieux gastronome qui le dit. Je voudrais bien vous dire comment faire du bon café, mais je devrais savoir quelle genre de cafetière vous utilisez. Néanmoins il reste que pour faire du café, il faut du café. Ayez un bon mélange et employez 1 cuillerée à table comble par tasse (8 onces) d'eau. N'oubliez pas la cuillerée de surplus pour la cafetière et la pincée de sel. *Surtout*, faites le café à la dernière minute et servez-le immédiatement, sinon, le café « casse » c'est-à-dire qu'il s'oxyde et perd son goût fin, son velouté.

Ces petites fêtes, même si elles sont « sans cérémonies » doivent être soigneusement préparées, afin que rien ne « cloche » et que vos invités aient l'impression que ça s'est fait tout seul, car n'oubliez pas que lorsque vous invitez des gens, vous vous rendez responsable de leur bonheur tout le temps qu'ils sont sous votre toit.

BLINIS :

Vous pouvez préparer cette pâte plusieurs heures à l'avance. Quand elle a levé 1 heure, vous la gardez au froid et vous ajoutez les blancs d'oeufs juste au moment de faire cuire.

2 *tasses de farine de sarrasin*
3 *tasses d'eau froide*
1 *enveloppe de levure granulée*
½ *tasse d'eau tiède*
1 *c. à thé de sucre*
2 *oeufs*
Sel

Dissoudre le sucre dans l'eau tiède, verser la levure et laisser travailler 10 minutes. Faire la détrempe de la farine avec l'eau froide, ajouter la levure puis les jaunes d'oeufs, le sel et bien battre. Laisser lever environ 1 heure. Ajouter les blancs battus ferme. Cuire comme des crêpes ordinaires, dans un poêlon beurré et servir immédiatement avec du beurre fondu clarifié et de la ciboulette hachée. Ces petites crêpes sont celles qu'on sert habituellement avec le caviar. Je ne puis résister à l'envie de vous donner quelques-unes des recettes de hors-d'oeuvre qu'on sert en Russie avec ces crêpes. Pour les compléter, le caviar, le saumon fumé tranché mince, et des petites sardines.

HORS-D'OEUVRE :

Harengs à la crème :

2 *paquets de filets de harengs fumés*
1 *gros oignon*
2 *pommes*
Lait
¾ *de tasse de crème à 35%*

Ranger les harengs dans un plat creux, les couvrir de lait, les laisser mariner 24 heures. Les égoutter, les disposer dans le plat de service, en alternant : un rang de hareng, un de pommes tranchées mince, un de rouelles d'oignon, recommencer. Couvrir le tout de crême fraîche épaisse. Saler si nécessaire.

Concombres à la crème :

Peler un concombre moyen et le trancher mince. Au moment de servir, l'assaisonner de sel, de jus de citron et de 1 cuillerée à table de crème. Saupoudrer de ciboulette hachée.

Salade de betteraves :

3 *betteraves moyennes*
Vinaigre
½ *c. à thé de sucre*
1 *oignon moyen*
½ *c. à thé de sel*
½ *c. à thé de cumin*

Trancher les betteraves et l'oignon, défaire l'oignon en rouelles. Assaisonner de vinaigre, sel, sucre et cumin. (Peut être conservé plusieurs jours au frais dans un bocal fermé.)

Radis noir :

Peler et couper en fines lamelles 2 radis noirs. Saler et laisser dégorger 1 heure. Egoutter et assaisonner de vinaigre et de poivre frais moulu.

La fondue au fromage :

Pour chaque convive, compter 1 tasse de fromage, moitié gruyère, moitié cheddar, 1 cuillerée à table de beurre, 1 verre de vin blanc (2 oz.), du poivre et un peu de kirsch. — Fondre le beurre, ajouter le fromage, le fondre en remuant doucement avec une fourchette de bois. Quand le fromage commence à bouillir, ajouter le vin chaud très peu à la fois en continuant de remuer. Ajouter un peu de poivre frais moulu puis en dernier lieu, « une tombée » de kirsch pour chaque convive. Servir dans le plat de cuisson.

N. B. — La fondue doit être faite sur un feu doux afin de ne pas durcir le fromage ; il est préférable de la préparer sur un réchaud à alcool et de la laisser au-dessus de la chaleur pendant qu'on la mange. Le kirsch est ajouté selon le goût ; si on n'en a pas, on peut le remplacer par du cognac.

Pain au fromage :

1 *pain non tranché*
¼ *de tasse de beurre*
1 *c. à thé de jus d'oignon*
¼ *de tasse de moutarde préparée*
½ *lb. de fromage tranché mince*

Couper le pain en diagonale en tranches de 1 pouce et jusqu'à à peu près 1 pouce de la croute du dessous, de façon à ce que les tranches se tiennent. Mêler le beurre, le jus d'oignon, la moutarde. Bien tartiner entre chaque tranche avec ce mélange. Placer une tranche de fromage entre chaque tranche de pain. Déposer sur une plaque et mettre au four à 350° F. environ 15 à 20 minutes ou jusqu'à ce que le fromage commence à fondre. Servir chaud, tranché comme un pain ordinaire.

Sandwichs grillés au fromage :

Beurrer 2 tranches de pain à sandwichs. Placer une mince tranche de fromage à la crème entre les tranches de pain. Enlever les croûtes. Couper en 4. Tartiner chacun de ces petits sandwichs de beurre défait en crème. Les placer sur une plaque, les dorer au four à 350° F. ou 400° F. avant de les servir.

Tarte à l'oignon :

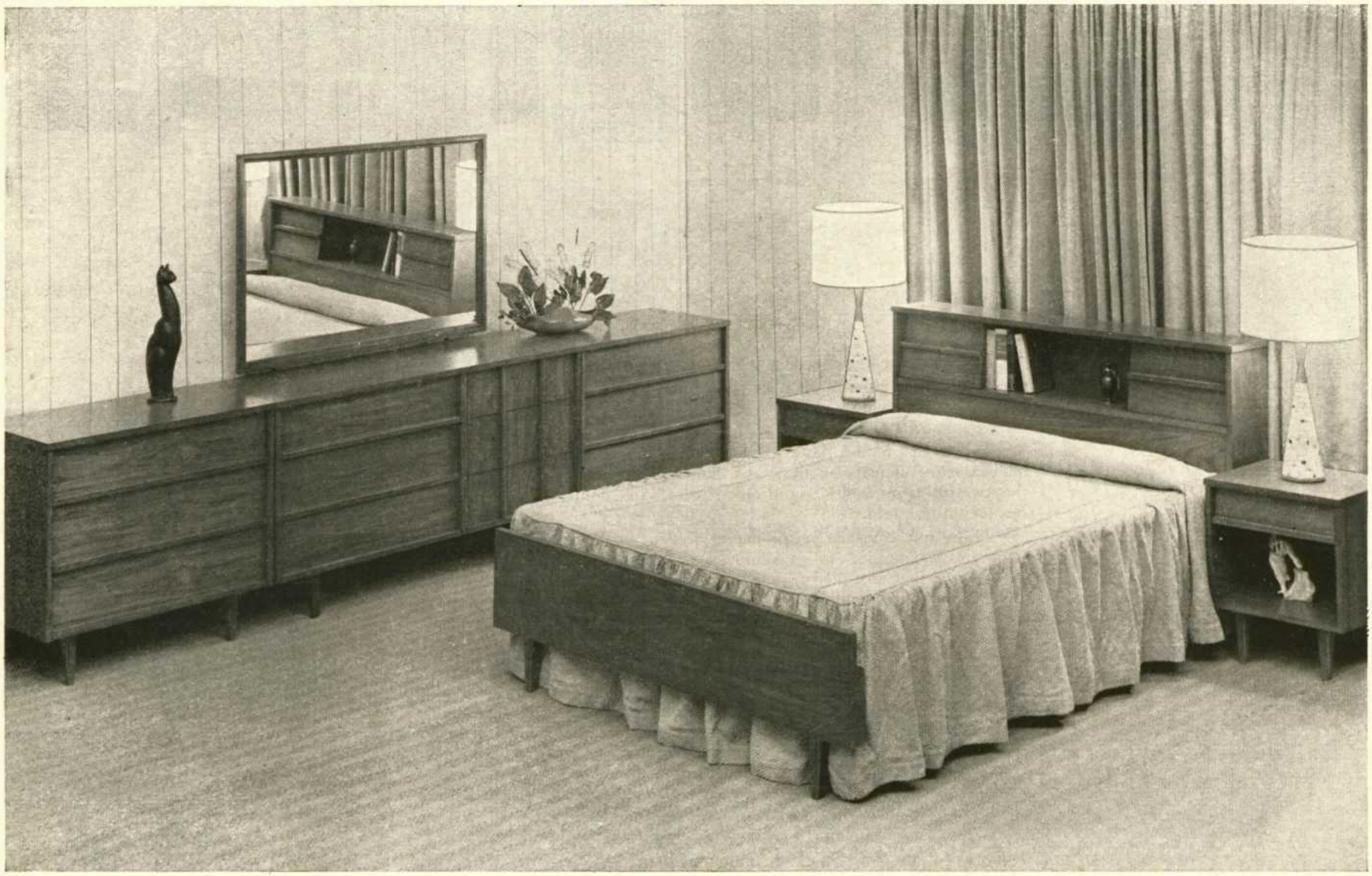
2 *c. à table de beurre*
1½ *tasse de lait*
Sel — Poivre
3½ *tasses d'oignons en rouelles*
3 *oeufs légèrement battus*
½ *lb. de cheddar râpé*

Frire les oignons doucement au beurre sans les laisser colorer. Quand ils sont tendres, les mettre dans le fond d'une assiette de 9 pouces de diamètre foncée de pâte brisée. Chauffer le lait et le verser sur les oeufs légèrement battus. Assaisonner et ajouter le fromage. Verser le tout sur les oignons. Cuire au four à 450° F. pour 10 minutes. Diminuer la chaleur à 350° F. et terminer la cuisson. On sait que la tarte est cuite lorsque la pointe d'un couteau piquée au milieu de la garniture en ressort nette.

Soupe à l'oignon gratinée :

2 *c. à table de beurre*
5 *ou 6 oignons moyens*
2 *pintes de bouillon de boeuf*

Peler les oignons, les couper en rouelles et les faire revenir dans le beurre en les remuant jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés et fondus. Ajouter le bouillon, bien assaisonner et laisser mijoter sur feu doux au moins ½ heure. Préparer des croûtons en beurrant du pain tranché mince qu'on fait ensuite dorer au four. Râper du fromage canadien fort. Pour servir la soupe, la verser dans des bols allant au four, placer sur chaque bol, un croûton, le poudrer généreusement de fromage râpé et passer au grilleur 8 à 10 minutes ou au four à 350° F. environ 20 à 25 minutes. [*Lire la suite page 23*]



Commode basse à trois tiroirs • Bureau double • Miroir encadré • Lit-bibliothèque de 4'6" • Tables de chevet

"Le Concerto"

No de série 527-528

CONCEPTION ET VALEUR TOUTES NOUVELLES

Avant de décider du style de votre mobilier, voyez "le Concerto" par Peppler. Il allie harmonieusement le modernisme de ses lignes à la qualité de sa fabrication . . . et sa beauté toujours dans la note fait qu'*il ne se démodera pas*. En noyer fauve.

En magasin . . . 22 pièces . . . toutes à prix modéré.

Vaisselier

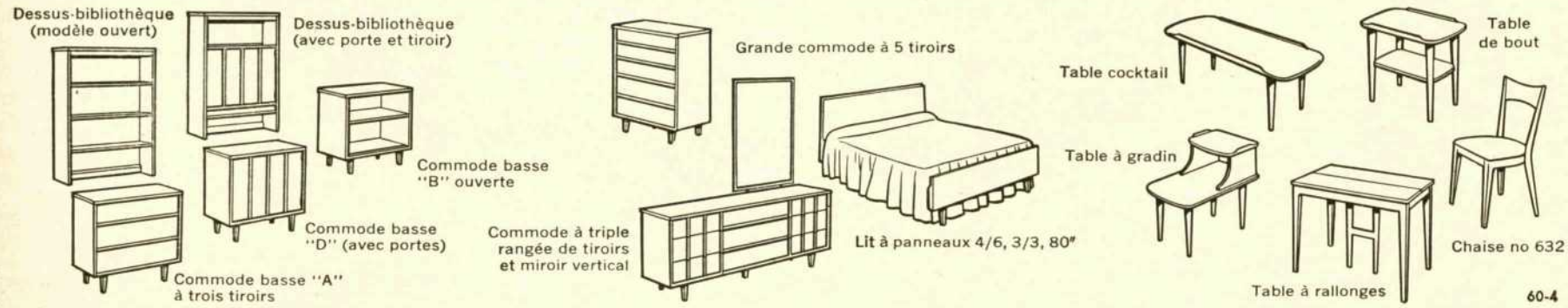
Buffet (à 3 portes)

Table ordinaire

Chaises de salle à manger

the Hanover line
par Peppler's
Peppler Bros. Co. Limited
Hanover Ontario

ENSEMBLE FONCTIONNEL POUR CHAMBRE À COUCHER, SALLE À MANGER ET SALON



60-4

PIEDS PIEDS

Un reportage de
RENEE PELLETIER-ROWAN

— Ah ! que j'ai mal aux pieds !

— Et moi, donc ! Je n'en peux plus. Allons prendre le thé et nous asseoir quelques minutes, cela nous reposera.

Ce sont deux femmes chics, bien mises, qu'on croirait élégantes, mais de grâce, n'allez pas regarder sous la table . . . elles ont à demi enlevé leurs délicats souliers aux bouts pointus et aux talons très hauts, fins comme des aiguilles, croyant sans doute que personne ne les remarquera.

Elles ont le visage crispé par la douleur et la fatigue, elles sont enlaidies à coup sûr . . . quoi qu'elles en pensent !

Avoir mal aux pieds est le mal le plus courant peut-être parmi les femmes et, cependant, personne n'y attache grande importance : ce n'est pas grave, on n'en meurt pas.

En voilà un raisonnement.

D'accord, on n'en meurt pas, mais petit à petit on perd sa joie de vivre, de marcher. On en vient à ne plus penser à autre chose qu'à ses pieds. Chacun se soigne à sa façon, avec cent remèdes-maison qui, la plupart du temps, font plus de tort que de bien.

Pourtant, il est facile d'aller consulter un pédicure. Comment est-ce possible que la plupart d'entre nous, mesdames, maltraitions autant nos pieds ? Ignorance, paresse ou négligence ? Les trois à la fois peut-être ?

Qu'est-ce qu'un pédicure ?

Il y a bien souvent confusion autour de cette appellation.

Le *pédicure* est le spécialiste qui traite les affections épidermiques et unguéales du pied : c'est celui ou celle qui s'occupe des troubles mineurs : oignons, cors, durillons, ongles incarnés, etc. C'est le trait d'union entre la personne qui ne fait que donner un massage, couper les ongles d'orteils et appliquer du poli pour agrémenter le tout (en d'autres mots, la personne qui ne fait que donner des *soins de beauté*) et l'*orthopédiste* qui corrige ou prévient les difformités (c'est-à-dire le médecin qui s'occupe des troubles sérieux ou qui peuvent le devenir).

Ne s'intitule pas pédicure qui veut : malheureusement, il n'existe pas encore d'école ou de cours de pédicure reconnus au Canada. Ceux qui veulent s'engager dans cette profession doivent aller étudier soit aux Etats-Unis, soit en Europe. Le cours dure en moyenne de deux à quatre ans et relève en général de la faculté de médecine.

Voilà qui explique le fait que nous ayons peu de personnes vraiment compétentes dans ce domaine au Québec. Il faut donc bien se renseigner sur l'authenticité du pédicure qu'on choisit avant d'aller le consulter, car plusieurs usurpent le tire sans en avoir la formation et sans que personne ne puisse les en empêcher d'ailleurs.

Cette mise au point établie, il existe tout de même chez nous suffisamment de bons pédicures comme tels pour qu'il soit tout à fait inexcusable de se priver de leurs services. Aller une fois chez le pédicure, c'est y aller à jamais : on ne saurait plus s'en passer, pas plus que d'aller chez le dentiste ou le coiffeur.

Une heure chez Catherine Stuhr

Venez avec moi chez Catherine Stuhr, pédicure qui a fait ses études au Danemark et qui est reconnue par la Fédération des médecins danois. J'aimerais que vous assistiez à un traitement complet pour que vous sachiez au juste ce qui se passe lorsque vous vous rendez chez elle.

Entrons.

L'atmosphère est calme, tout est blanc et bleu, net de lignes dans le studio de mademoiselle Stuhr, rue de la Montagne. Une jolie musique douce invite à la détente : on se sent en confiance.

Après avoir enlevé chaussures et bas, la cliente plonge ses pieds, pour quelques minutes, dans un bassin d'eau chaude additionnée

Les empreintes

L'examen à la loupe

L'amincissement des ongles

PIEDS PIEDS

Photos : MARCEL COGNAC

L'enlèvement des cors et durillons

Le massage à la crème

Le vibro-massage

de savon : mesure d'hygiène tout à fait élémentaire. Les pieds sont asséchés, puis vaporisés au désinfectant.

Mlle Stuhr commence d'abord son examen en prenant des empreintes ; puis elle examine les jambes. Elle fait ensuite asseoir sa patiente et lui regarde les pieds à la loupe afin de déceler les moindres troubles. Son diagnostic établi, elle décide si le traitement relève de sa compétence ou si elle doit référer le cas à un médecin orthopédiste. Vous voyez déjà un des avantages, le plus important à mon avis, à consulter un pédicure non seulement de titre, mais de fait.

« L'état des pieds d'un patient indique souvent des carences de l'organisme ou des symptômes de maladie que ne saurait reconnaître une personne non initiée », explique mademoiselle Stuhr qui est maintenant prête à commencer le traitement.

Elle coupe premièrement les ongles. Elle le fait d'une façon spéciale qu'elle ne conseillerait pas de pratiquer soi-même à la maison.

Elle suggère, entre les visites chez le pédicure, de couper les ongles des doigts de pied tout à fait droit, puis de les limer avec un bâton d'émeri pour éviter d'accrocher les fragiles bas de nylon.

Doit-on faire une entaille en forme de V dans le centre de l'ongle de la grosse orteil ? « Ça peut soulager, mais ça ne guérit pas », nous répond Mlle Stuhr. Vous avez un ongle incarné, c'est-à-dire un ongle qui s'enfonce dans les chairs ? N'essayez pas de vous guérir par toutes sortes de moyens de vieilles femmes. Vous ne feriez qu'aggraver les choses pour en venir au point de ne plus pouvoir marcher. Allez voir un pédicure qui saura quoi faire... c'est son métier.

Une fois les ongles coupés comme il se doit, l'opérateur utilise une meule pour les amincir (sous la pression des chaussures, les ongles deviennent de plus en plus épais et sont d'autant plus difficiles à couper).

Surtout pas de lame de rasoir

Nous voilà au point crucial du traitement, celui que toutes nous redoutons : l'enlèvement des cors, oignons et durillons. Eh ! bien, tout de suite, soyez rassurées, je vous le dis, ça ne fait pas mal ou presque pas. La technicienne travaille avec un stylet dans des tissus morts où la sensibilité est presque nulle.

Surtout, n'essayez pas de jouer au pédicure à la maison en coupant vous-même, avec des ciseaux ou une lame de rasoir, vos cors et autres callosités. Malhabile, vous courez le risque de vous blesser et gravement. D'autant plus que si vous ne prenez pas les précautions nécessaires, la plaie peut s'infecter pour vous conduire ensuite chez le médecin ou à l'hôpital. Il vous en coûtera alors beaucoup plus cher qu'une visite chez un pédicure. A vous de choisir.

Nous en sommes maintenant au sablage. Avec un appareil électrique, Mlle Stuhr sable le dessous du pied pour éliminer les tissus morts et faire disparaître toutes les petites aspérités qui peuvent nuire au bon confort. Là encore, ça ne fait pas mal... ça chatouille, tout au plus.

Le tout se termine par un massage du pied et de la cheville, le moment le plus agréable du traitement. Il y a d'abord le massage qui se donne avec une crème adoucissante préparée spécialement à cet effet, puis le vibro-massage qui active la circulation dans les extrémités, ce qui est très important.

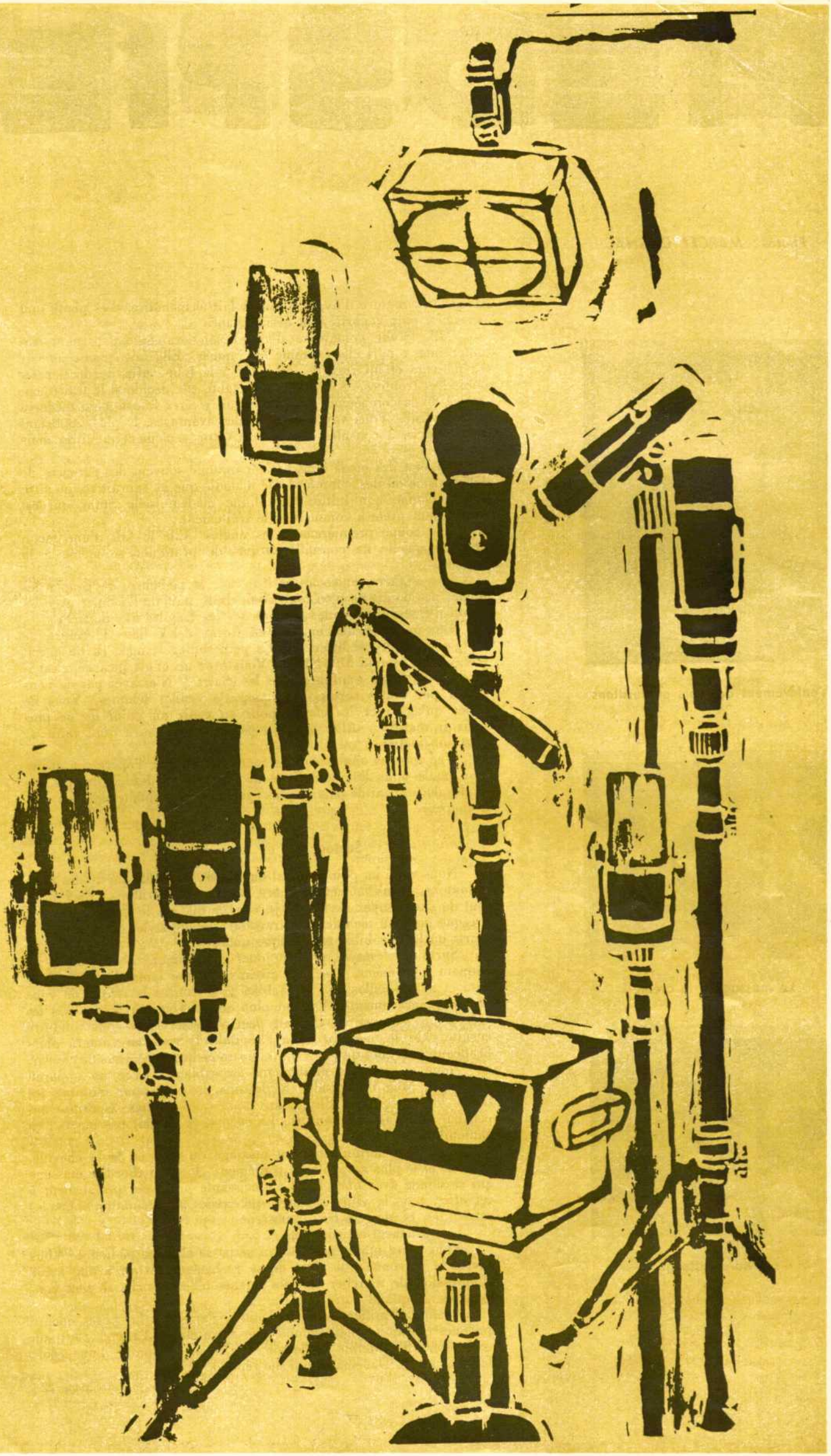
Le traitement est complété.

Vous savez maintenant ce qui se passe chez un pédicure. Vous enviez la personne qui vient de se rechausser et qui avoue avoir l'impression de marcher sur des nuages tellement elle se sent confortable. A quand votre tour ?

Avant de quitter Catherine Stuhr, j'aimerais lui poser encore quelques questions, mais comme une autre cliente l'attend, c'est son assistante, Mlle Merete Anderson, également diplômée d'une école de pédicure du Danemark, qui me répond.

[*Lire la suite page 22*]

le dictionnaire de vos vedettes



CLAUDE JANIN lance une nouvelle édition du

DICTIONNAIRE DE VOS VEDETTES

le seul et unique «who's who» du monde du spectacle canadien de langue française

Dans une présentation de luxe offerte à prix populaire ($2.00), le DICTIONNAIRE DE VOS VEDETTES a choisi pour thème « La Nouvelle Vague » et vous offre :

1. des milliers de renseignements, détails personnels et professionnels sur tous les artistes que vous aimez.
2. 124 pages abondamment illustrées dans une mise en page extrêmement claire et soignée.
3. des centaines de photos inédites.
4. un classement par ordre alphabétique de toutes les vedettes de l'heure.
5. UNE COPIE AUTOGRAPHIEE PERSONNELLEMENT POUR VOUS PAR VOTRE VEDETTE PREFEREE.

LA NOUVELLE EDITION DU DICTIONNAIRE DE VOS VEDETTES sera lancée publiquement au magasin Dupuis, samedi le 4 février de 2 : 30 à 4 : 30 avec les artistes de variétés, les membres de la presse, de la radio et de la télévision.

A SHERBROOKE, dans la semains du 6 février au poste CHLT-TV avec une délégation d'artistes de Montréal et les artistes de Sherbrooke.

A QUEBEC, les 10 et 11 février au magasin Paquet entre 3 : 00 et 5 : 30 de l'après-midi.

Et, de nouveau à MONTREAL chez Dupuis Frères, le samedi 18 février avec les artistes dramatiques et le 25 du même mois au même endroit avec les jeunes vedettes de « La Nouvelle Vague » et l'équipe du Club des Autographes.

IL EST IMPORTANT DE SE RAPPELER QUE CHAQUE COPIE SERA AUTOGRAPHIEE PAR VOTRE VEDETTE PREFEREE A RAISON DE 1 (UN) AUTOGRAPHE PAR COPIE.

FORMULE DE COMMANDE — payable par chèque ou mandat à :

JANIN PRODUCTIONS,
C. P. 143,
Montréal, P. Q.

J'inclus la somme de ..... pour ..... copie(s) de l'édition 1960-61 du seul et unique annuaire du spectacle canadien.

NOM .....

RUE .....

VILLE .....

PROVINCE .....

Je désire ..... copie(s) autographiée(s) par ....., ma vedette favorite.

FAITES-LE DÈS MAINTENANT

A L'AIDE D'UN PRÊT L.N.H. POUR L'AMÉLIORATION DES MAISONS

* Réfection ou réparation de l'extérieur ou de l'intérieur d'une maison, y compris l'addition d'une ou de plusieurs pièces, d'étages ou de logements familiaux ; également de garage ou de dépendances ; et démolition ou déplacement de bâtiments —

* Achat, installation, réparation ou amélioration de systèmes de chauffage ; de systèmes d'éclairage, d'énergie et de plomberie ; d'appareils de cuisson et de réfrigération encastrés, d'équipement de destruction des déchets ; de fosses d'épuration et raccordements à l'égout public ; de contre-portes et contre-châssis, de châssis-moustiquaires et d'auvents —

* Peinturage, collage de papier tenture et décoration générale, y compris les parements de planchers ; le forage ou l'installation de puits et de tous les genres de systèmes d'approvisionnement d'eau, et autres travaux d'améliorations des maisons.

Remboursement : Les prêts sont remboursables en versements mensuels, y compris l'intérêt, échelonnés sur une période d'au plus dix ans.

Note aux propriétaires d'immeubles : Cette année pour la première fois, les prêts sont consentis aux propriétaires d'immeubles en location, y compris les maisons de rapport.

Pour plus amples détails : Adressez-vous à votre banque... et faites faire le travail cet hiver alors que main-d'oeuvre et matériaux sont disponibles.

CULTIVATEURS — *Renseignez-vous sur les prêts pour l'amélioration des fermes, garantis par le gouvernement et offerts par l'entremise de votre banque, jusqu'à concurrence de $7,500 et remboursables en une période allant jusqu'à dix ans. Prêts pour outillage, bétail et pour une foule de travaux d'amélioration de maisons.*

Autorisé par le
Ministre du Travail du Canada

Marie-Claire Blais et Son Rêve

un texte original signé

Emilia Allaire

suite de la page 7

m'apprend beaucoup. Je voudrais arriver à maîtriser assez l'art théâtral pour diriger le metteur en scène par mes idées personnelles. Le fait d'être en contact précis avec un directeur de troupe et les comédiens me permet un dédoublement de personnalité qui m'explique mieux encore la pensée intérieure des personnages que je place dans mes romans. »

... et ces choses sont dites d'une petite voix flutée, qui surprend à prime abord, puis, le charme opère à cause de la douceur de l'accent « à la française ». Cette voix ne répond pas aux photos de l'écrivain non plus qu'au personnage créé par les journalistes. C'est celle d'une toute jeune fille, douce et timide, alors que son menton accuse une grande ténacité et beaucoup de force de caractère. C'est une petite enfant qu'un corps solide retient au sol et qui voudrait s'en évader, pareille à une libellule ; qui voudrait s'échapper dans son rêve, vers l'abstrait et le fanstasmagorique. Il y a en elle une dualité et seule, peut-être, l'expérience de l'amour arrivera à endiguer cet élan vers l'éthéré, lui permettant de tirer des choses réelles, des bonheurs humains, tout le suc dont son imagination a besoin comme d'une nourriture.

* * *

— Pourquoi écrivez-vous, Marie-Claire, pour vous libérer ?

— Non, m a d a m e, par amour. J'aime dessiner des personnages car c'est très important pour moi de créer des êtres neufs. Un personnage c'est un ami, un frère, qui vit avec vous, que l'on aime même s'il est difficile à supporter ».

... et je l'écoute, et il me semble relire ce passage où *Tête Blanche* dit à sa mère (p. 69) : « Je lis beaucoup et le soir, dans mon lit, j'invente des héros fantastiques ... Parfois tu es mon camarade de chasse imaginaire et tu chevauches la lande jusqu'au coucher de soleil. Tu vois, moi aussi, j'ai une autre vie ... »

Ce passage du dernier roman de Marie-Claire est aussi révélateur que ce cri de son tourment un peu plus loin ... (p. 97) « Oh ! si je pouvais écrire des choses belles ! Ne pas écrire le désespoir, mais l'espérance » !

Déjà c'est un coin de ciel bleu par où pointe l'évasion, et cette ligne seule vaut plus qu'un long palabre pour déceler la transformation intérieure de l'écrivain.

— Vous obligez-vous à travailler tous les jours, à temps fixe ?

— Je travaille surtout quand j'ai le goût. Longtemps je vis avec mes personnages avant de leur communiquer la vie sur le papier.

— Vous composez directement sur la machine à écrire ?

— Oui, car j'ai une vaste correspondance manuscrite. Alors, pour mes livres et mes pièces, je note à l'arrière des feuillets mes corrections ou mes plans pour les prochains chapitres.

— Cela demande beaucoup de tranquilité, c'est pourquoi vous vivez seule, en chambre ?

— Oui, ma famille comprend bien maintenant que j'aie besoin de solitude pour créer.

* * *

Arrêtons-nous un moment et faisons le point sur les débuts de Marie-Claire Blais.

Aînée d'une famille de cinq enfants, elle étudie chez les religieuses de la Congrégation, au couvent de St-Roch de Québec. Sa facilité en composition est notoire et sa timidité l'empêche seule de tirer profit d'un talent que l'on remarque. D'ailleurs, en cachette, depuis l'âge de douze ans, elle noircit des feuilles de tout ce qui lui trotte dans la tête. Après l'Immatriculation, à seize ans, elle travaille dans une manufacture, pour aider au budget familial. Cela dure trois ans. Une grande amie, écrivain elle-même reconnue depuis, sous le pseudo de Claire-France, est sa confidente. Elle l'encourage à écrire et partage ses rêves et ses ambitions.

Peut-être est-ce à son contact que Marie-Claire a pris le goût et l'habitude d'un langage à la parisienne. Quoiqu'il en soit, cette amitié la repose du milieu où, pendant trois ans, elle passe ses journées. Elle emploie ses loisirs à composer et court les éditeurs avec plusieurs manuscrits de romans, de pièces de théâtre, de poèmes.

C'est au moment où tout semble le plus noir que jaillit la lumière. Au détour d'un chemin difficile la Providence guette la jeune écrivain sous les traits d'un moine à bure blanche vers qui on l'envoie comme à un dernier phare. Il est le vice-président du Conseil des Arts et attentif aux problèmes de la jeunesse.

Ami du dynamique éditeur Paul Michaud qui, lui aussi , a fait confiance à tant de débutants, tous deux choisissent, parmi les manuscrits offerts celui qui semble le plus au point. Le temps presse, on est à quelques semaines du premier Salon du Livre. Vite, elle revise et travaille le texte choisi et ... c'est le départ sur les ailes de la renommée, du succès, de la gloire !

— De la gloire ? Je ne sais pas, madame, mais comme vous me suivez depuis longtemps ! La gloire ? J'ai encore de grands moments de doute et de souffrance intérieure.

— C'est très bon, cela veut dire que vous sentez combien la perfection est difficile et que vous avez de l'élan pour produire. Avez-vous encore le temps de lire ?

— Je le trouve car c'est pour moi un besoin, comme de respirer.

— Vos sources d'inspiration sont-elles toujours les mêmes ? Lors de la parution de votre premier roman on a beaucoup parlé de Tolstoï, de Lautréamont, de Rimbaud auxquels s'apparentait votre style.

— J'ai, en effet, lu ces auteurs. Mais Bernanos et Claudel demeurent mes écrivains préférés.

— Au cours d'une entrevue radiophonique il me semble vous avoir entendu dire « il y a des êtres qui ont besoin de lire le mal pour voir le bien ». Croyez-vous que votre *Belle Bête* ait fait du bien à quelqu'un ?

— A ce moment j'avais plus d'illusions qu'aujourd'hui, je manquais de prudence. L'écrivain porte en lui son message qu'il transmet à sa manière ; j'essaie que le mien en soit un de beauté, même si pour atteindre ce but je doive me servir d'antithèse. Si un peintre interprète des visages tristes, des situations malsaines, il peut quand même rester nette dans son âme. Ainsi il est permis d'exalter la laideur pour faire ressortir la beauté.

— Votre point de vue est défendable. Tout de même votre deuxième roman décèle une libération. *Tête Blanche* est de très loin moins cruel que la *Belle Bête*. Il est d'une allure moins échevelée et combien plus rationnelle. *Tête Blanche* marque un pas de géant dans le talent du jeune écrivain. Si un fond de masochisme demeure latent, la romancière fait ici plusieurs concessions à des sentiments humains d'une grande beauté ; plusieurs pages renferment une perle. Ce roman se veut psychologique, il est aussi très poétique. Le jeune Evans connaît la vie, la mort, l'amitié, l'amour mais ses mauvais instincts sont dépassés par un sentiment de tendresse que lui voue sa petite amie. L'écriture aussi est d'une meilleure encre.

Le tirage de ce deuxième roman monte en flèche et le troisième est presqu'au point sous le titre *Rosalie*. Lorsque paraîtra ce nouvel ouvrage peut-être se classera-t-il plutôt dans l'essai. Pour l'heure, puisque vous avez la gentillesse de confier en exclusivité votre sujet à nos lecteurs, nous vous écoutons.

Rosalie, c'est l'histoire d'une jeune fille qui joue de sa naissance à ses vingt ans !

Quand elle arrête de jouer elle est vide ; elle a vécu trop de vies, elle ne peut plus aller au-delà.

A quoi joue-t-elle, me demandez-vous ? A la vie.

Cette idée a pris corps en moi et s'est developpée à la suite des séances de maquillage que j'ai dû faire pour paraître à la télévision.

La maman de la Rosalie est maquilleuse. Donc, depuis le plus loin dans ses souvenirs, la petite a vu, devant elle, se transformer les êtres.

A cinq ans, elle erre dans la salle de maquillage et regarde faire sa mère ; seule, elle prend poudres et fards, rimel et pinceaux, se confectionne des visages puis, devant le miroir, se donne la comédie.

Elle grandit et va à l'école, mais les visages de ses compagnons comme ceux qu'elle croise dans la rue n'ont pour elle aucune importance. La vie, pour elle, se passe, se joue dans une glace.

D'avoir tant interpréter de rôles, de s'être si facilement transformée en dame âgée, en midinette ou en gourgandine, d'avoir utilisé toutes les attitudes, tous les états d'âme elle est, à vingt ans, usée, flétrie, vidée de toute illusion. Elle a soudain l'impression de porter sur ses épaules une vie qui n'est pas la sienne, toutes ces vies factices et, dramatiquement, elle se cherche.

Se trouvera-t-elle ?

Comment finira-t-elle ?

C'est son secret !

— Et nous ne pousserons pas plus avant votre gentillesse, Marie-Claire. Merci de ces prémices d'un ouvrage si typiquement différent du déjà-vu, si personnel à votre pénétration des choses.

La critique sera sans doute emballée par l'Originalité du sujet. Au fait, quelle est votre attitutde devant la critique. Vous ne boudez pas la publicité ?

— J'ai, presque physiquement, ressenti la méchanceté de certaines critiques au moment de la publication de mon premier roman ; mais aujourd'hui, je m'y prête d'une façon plus philosophe. La publicité c'est une responsabilité et il faut savoir accepter cette chose qui fait partie de l'oeuvre d'un écrivain du 20e siècle.

Vous avez beaucoup vieilli, depuis un an, Marie-Claire.

Cette maturité donne confiance car, le succès à vingt ans, est une chose si lourde à porter qu'elle peut étouffer, écraser son héroïne. Oui, oui, le succès, ne vous défendez pas. Si ce n'est pas le succès, c'est tout au moins la renommée, et le climat raréfié de votre deuxième ouvrage permet de prévoir, d'espérer que le nom de *Marie-Claire Blais* prendra une réelle dimension dans le monde des lettres françaises.

Sommes-nous bon prophète ?

La réponse est écrite déjà ... dans les étoiles !

EMILIA B. ALLAIRE

COMMENT S'HABILLER DE FAÇON EXCLUSIVE ECONOMIQUEMENT

1 Voyez ces vêtements d'abord dans ***Simplicity***, le nouveau magazine de modes pour celles qui cousent, qui ont cousu, auraient l'idée de se remettre à coudre. Plus de 220 pages qui regorgent de couleur et de sensation.

2 Choisissez parmi plus de 577 attrayantes suggestions de modes printanières . . . toutes pour vous . . . de la culotte de ville à la tenue d'intérieur. ***Simplicity*** vous donne plus de pages en couleurs, plus de pages de modes qu'aucun autre magazine.

3 Dérouillez vos connaissances techniques de la couture avec ***Simplicity*** COMMENT-AUX pages . . . une jupe a faire dans 1 heure! Et croyez-le ou non, une robe de toilette que vous pouvez commencer et finir le jour même de votre soirée. Plus des douzaines d'indices pour faciliter votre couture plus que jamais.

4 FORMAT-DIGESTE ***Simplicity*** se met facilement dans votre poche. Emportez-le avec vous lors de votre magasinage pour des idées sur les tissus, les accessoires et la confection...vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour compléter l'apparence que vous désirez créer.

ABONNEZ-VOUS AUJOURD'HUI AU PLUS COLOSSAL ET ATTRAYANT DEFILE DE MODES JAMAIS CONTENU DANS UN MAGAZINE:

5 ***Simplicity*** le magazine de modes pour celles qui cousent

Dept. L, 200 Madison Avenue, New York 16, N.Y.

Cher SIMPLICITY: Veuillez m'expédier 1 année complète d'abonnement à votre nouveau MAGAZINE SIMPLICITY (3 numéros, régulièrement 50¢ chacun) pour seulement $1.00, commençant avec le nouveau numéro du PRINTEMPS.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Zone _____ Province _____

Prenez soin de vos PIEDS

Suite de la page 17

Combien de fois par année doit-on visiter un pédicure ?

Cela dépend de beaucoup de facteurs : d'abord de l'état des pieds, du genre de travail que la personne accomplit, de son poids. Une femme, spécialement celle qui se tient debout sur ses pieds toute la journée a besoin des services d'un pédicure chaque mois ou chaque deuxième mois.

Combien coûte une visite chez le pédicure ?

Ici, $5.00 de la visite : un traitement régulier dure en moyenne une heure. Cela peut sembler coûteux à première vue, mais la plupart des femmes ne dépensent-elles pas autant, sinon davantage chez le coiffeur chaque semaine ou chaque quinzaine ?

Faut-il condamner les souliers à bouts pointus et à talons très hauts ?

Comme toutes les femmes qui suivent la mode de près, vous ne pouvez les mettre complètement de côté. Portez-les les jours de réception et de fête, pour les occasions spéciales ; si vous devez vous tenir debout toute la journée, si vous allez faire des emplettes, courir les magasins, visiter un musée ou faire une longue marche, portez des chaussures confortables, bien ajustées à vos pieds, ni trop petites ni trop grandes, ni trop étroites, ni trop larges. Le pied doit être à l'aise, la circulation se faire librement.

Quels soins doit-on accorder à ses pieds entre les visites au pédicure ?

En premier lieu, porter des souliers confortables, comme on vient de le dire. Puis, utiliser chaque jour une crème adoucissante spécialement préparée pour les pieds, ce qui empêche la peau de sécher et prévient callosités et cors. Enfin, si vous transpirez beaucoup, employez de la poudre au lieu de la crème.

Tout ceci dit, mesdames, vous n'avez maintenant aucune excuse de maltraiter vos pieds. Soyez bonnes envers eux, ils seront bons pour vous et vous rendront de bien meilleurs services.

RENÉE PELLETIER-ROWAN

Une "tarte" exquise et onctueuse, préparée d'avance grâce au lait évaporé fouetté

"TARTE" GLACÉE AU CITRON
(pour 10 personnes)

1 tasse de lait évaporé
3 oeufs, blancs et jaunes séparés
½ tasse de sucre blanc
½ c. à thé de zeste de citron râpé
¼ tasse de jus de citron
½ tasse de noix de coco colorant jaune (facultatif)
1 tasse de gaufrettes (wafers) au chocolat finement émiettées

Verser le lait évaporé dans un tiroir à glaçons et laisser congeler jusqu'à formation de cristaux sur le rebord du tiroir. Entre-temps, battre légèrement les jaunes d'oeufs dans le récipient supérieur d'un bain-marie; ajouter, en remuant, ¼ de tasse du sucre, le zeste et le jus de citron. Faire cuire sur eau bouillotante en remuant constamment, jusqu'à consistance lisse. Retirer du feu, incorporer la noix de coco, faire refroidir. Battre les blancs d'oeufs (fermes mais non secs); ajouter graduellement le reste du sucre. Incorporer cette meringue au mélange refroidi à base de citron. Fouetter le lait évaporé glacé, jusqu'à formation de crêtes fermes; incorporer le mélange à base de citron. Ajouter, si l'on veut, du colorant jaune. Remplir deux tiroirs à glaçons dont le fond aura été tapissé au préalable avec la moitié des miettes au chocolat; saupoudrer avec le restant des miettes. Faire congeler jusqu'à consistance ferme. Couper en triangles pour servir.

Suivez cette recette facile et économique... et vous mettrez en réserve, au congélateur, ce délicieux dessert glacé, en quantité suffisante pour une réunion ou pour deux repas de famille. Constatez comme le lait évaporé se fouette merveilleusement et comme sa saveur ultra-riche se marie parfaitement avec le piquant du citron, avec le goût délicieux de la noix de coco et du chocolat. Cette inimitable consistance lisse et crémeuse caractérise toutes vos préparations à base de lait évaporé, un lait nourrissant qui se fouette bien et que vous achetez en boîtes commodes.

Service des produits du lait

Demandez par écrit le nouveau livret de Marie Fraser sur le lait évaporé: "Sauces douces-amères". Il est rempli de bonnes recettes utilisant ce produit vraiment économique.

UNE DIVISION DE LA FÉDÉRATION CANADIENNE DES PRODUCTEURS DE LAIT
180 EST, BOUL. DORCHESTER, MONTRÉAL, P.Q.

CUISINE —

[*Suite de la page 14*]

Huîtres et crevettes à la créole :

2 *livres de crevrettes fraîches*
4 *douzaines d'huîtres*
4 *c. à table de beurre*
1 *tasse de céleri en dés*
2 *tasses d'oignons émincés*
1½ *tasse de piment vert en dés*
1 *livre de champignons frais*
1 *boîte de 28 oz. de tomates*
1 *c. à thé d'estragon*
4 *c. à thé de sel*
¼ *de c. à thé de poivre*
1 *c. à thé de sucre*
1 *pointe de cayenne*
3 *gouttes de tabasco*
1 *tasse de liquide d'huîtres*
1 *feuille de laurier*

Cuire les crevettes à l'eau bouillante salée 10 minutes, enlever les coquilles et les veines noires. Fondre 1 cuillerée à table de beurre et y faire revenir les huîtres égouttées jusqu'à ce que les bords festonnent. Fondre un peu de beurre et faire revenir séparément chaque légume. Remettre tous les légumes dans la casserole ainsi que les assaisonnements, les tomates et le jus des huîtres. Laisser mijoter 20 minutes. Ajouter les huîtres et les crevettes et les laisser chauffer. Servir immédiatement.

N. B. — On peut employer des crevettes en conserves ou congelées. On peut se servir d'huîtres à la mesure. Une chose importante c'est de ne pas trop faire cuire les crevettes et les huîtres. Si on veut servir ce plat à la fin de la soirée, on le prépare jusqu'à l'addition des huîtres et des crevettes. Au moment de servir on fait chauffer le tout en remuant délicatement avec une fourchette afin de ne pas défaire les ingrédients.

Chop suey :

4 *c. à table d'huile*
1 *tasse d'oignons*
½ *tasse de piment vert*
1 *poulet de 2 lb. ou 2 lb. de veau*
1 *tasse de céleri*
2 *livres de fèves germées*
½ *livre de champignons frais*

Laver les fèves et les mettre égoutter. Couper la viande en filets avec des ciseaux. Couper les oignons en rouelles très minces, le céleri et le piment en filets d'un pouce de longueur et les champignons en lamelles. Faire chauffer l'huile dans une grande marmite et faire revenir séparément chacun des ingrédients en terminant par la viande et les fèves et en ayant soin de cuire à feu vif en remuant constamment avec 2 longues fourchettes. Quand chacun des ingrédients a été revenu, remettre le tout dans la marmite, saler et assaisonner de sauce soya au goût. Cuire encore environ 10 minutes. Servir très chaud avec sauce soya.

Spaghetti à l'italienne :

2 *cuillerées à table d'huile à salade*
1 *oignon émincé*
1 *gousse d'ail*
1 *livre de porc haché*
1 *livre de veau haché*
2 *c. à table de persil haché*
1 *boîte de 28 oz. de tomates*
1 *boîte de jus tomate (20 oz.)*
1 *boîte de pâte de tomate (4 oz.)*
1 *feuille de laurier*
2 *clous de girofle*
2 *petits piments rouges séchés*
Sel
1 *livre de spaghetti*
½ *livre de champignons frais*
2 *c. à table de beurre*
Fromage râpé, parmesan ou cheddar

Chauffer l'huile, y faire revenir l'oignon et l'ail puis la viande. Ajouter les tomates, la pâte de tomate, le persil, le laurier, les clous, les piments, saler. Cuire sur feu très doux 3 à 4 heures. ½ heure avant de servir, cuire le spaghetti dans une grande quantité d'eau bouillante salée. Faire revenir les champignons dans le beurre. Quand le spaghetti est tendre, l'égoutter, le passer à l'eau froide, le déposer sur un plat chaud, verser la sauce dessus, puis les champignons et saupoudrez de fromage râpé. [*Lire la suite page* 31]

Rien n'égale les bons

Petits Pains à l'Oignon

que vous cuisez vous-même!

Quand vous cuisez à la maison, vous le faites plus facilement avec la Levure Sèche Active Fleischmann! Les préparatifs sont réduits au minimum . . . et si vous suivez avec soin nos recettes, pas d'inquiétude possible, la réussite est assurée. Vous serez fière des résultats!

Ce qu'il vous faut

pour la pâte:

¾ tasse de lait
¼ tasse de sucre granulé
2 c. à thé de sel
¼ tasse de shortening
½ tasse d'eau tiède
2 c. à thé de sucre granulé
2 enveloppes de Levure Sèche Active Fleischmann
2 oeufs, bien battus
4 tasses (environ) de farine tout-usage tamisée une fois

pour la garniture:

1 tasse d'oignon haché gros
¼ tasse de beurre

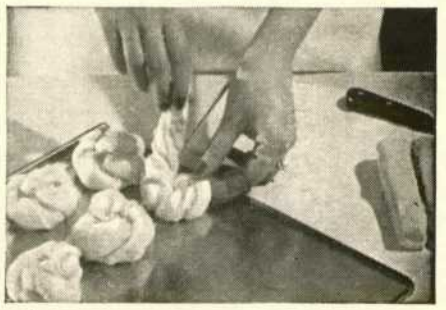
pour le dessus:

1 jaune d'oeuf
2 c. à table d'eau froide
Des graines de pavot

1. Chauffer le lait à ébullition, ajouter en remuant ¼ de tasse de sucre granulé, le sel et le shortening. Laisser tiédir.

2. Entre temps, mesurer l'eau tiède dans un grand bol et ajouter en remuant 2 c. à thé de sucre. Saupoudrer la levure sur le dessus. Laisser reposer 10 min., puis bien brasser. Ajouter en brassant le mélange de lait tiédi, les oeufs battus et 2 tasses de farine. Battre en pâte lisse et élastique. Incorporer les 2 tasses (env.) de farine qui restent.

3. Pétrir la pâte jusqu'à ce que lisse et élastique. La placer dans un bol graissé. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever à la chaleur, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume—environ 1 heure. Entre temps, faire sauter l'oignon lentement dans le beurre, en brassant souvent. Laisser tiédir.



4. Abaisser la pâte, la pétrir lisse. L'étendre au rouleau, à 12″ x 18″. Sur une moitié de la pâte, en longueur, étendre l'oignon, couvrir de l'autre moitié et couper sur le travers en 18 bandes de 1″. Tordre chaque bande plusieurs fois; placer un bout sur une tôle graissée et enrouler la bande sur elle-même; rentrer le bout par-dessous. Couvrir. Laisser lever au double du volume—environ ¾ hre. Badigeonner de jaune d'oeuf étendu d'eau. Saupoudrer de graines de pavot. Cuire environ 15 min. à four chaud, 400°. Donne 18 petits pains pour servir avec potages, salades, viandes froides.

Le Pavillon des Trembles

un roman de Claude Rozelle

I

Maître Dulac, le notaire de Challenge-en-Touraine, regarda longuement la jeune fille qui était assise devant son bureau.

Fabienne de Moiloux, l'héritière du château des Trembles, offrait une bien jolie image. Ses cheveux blonds, son teint éblouissant, faisaient contraste avec ses vêtements de deuil. Le pli volontaire de son front, l'énergie de son regard, en imposaient malgré sa jeunesse. Les mains crispées sur les bras du fauteuil révélaient la lutte qui se livrait dans une âme encore bouleversée de chagrin.

— Ma pauvre petite, vous voici seule au monde ! fit l'homme de loi avec un geste de commisération.

— Oui ! répondit Fabienne les larmes aux yeux... Tout à fait seule !... Ma chère maman était l'unique soutien qui me restait depuis la mort de mon père.

— Et vous n'avez que dix-neuf ans, l'âge où les jeunes filles ne songent qu'à rêver !

Un éclair passa dans les yeux de l'orpheline.

— Ma mère m'a donné l'exemple. Comme elle, je bataillerai pour conserver le domaine intact. Il y a longtemps déjà que je la secondais dans sa tâche et m'initiais sous sa direction à l'administration de nos biens.

— La comtesse de Moiloux était une femme, et vous n'êtes encore qu'une enfant.

— J'aurai à mes côtés nos vieux serviteurs. Juste et Martine, qui me sont profondément dévoués. Leur fils Félix est le meilleur garde-chasse du pays, j'ai en lui toute confiance. Quant à nos fermiers, ils ont fait leurs preuves et me sont attachés.

Le notaire eut un sourire embarrasé et tapota nerveusement sur la table.

Il était de longue date l'ami et le conseiller de la famille de Moiloux et connaissait le caractère indomptable de l'adolescente qu'il avait devant lui.

— Ma chère enfant, reprit-il après avoir toussé légèrement, vous n'ignorez pas que vous êtes encore mineure et que la loi s'oppose à ce que vous restiez sans appui.

Le joli visage eut une expression de révolte.

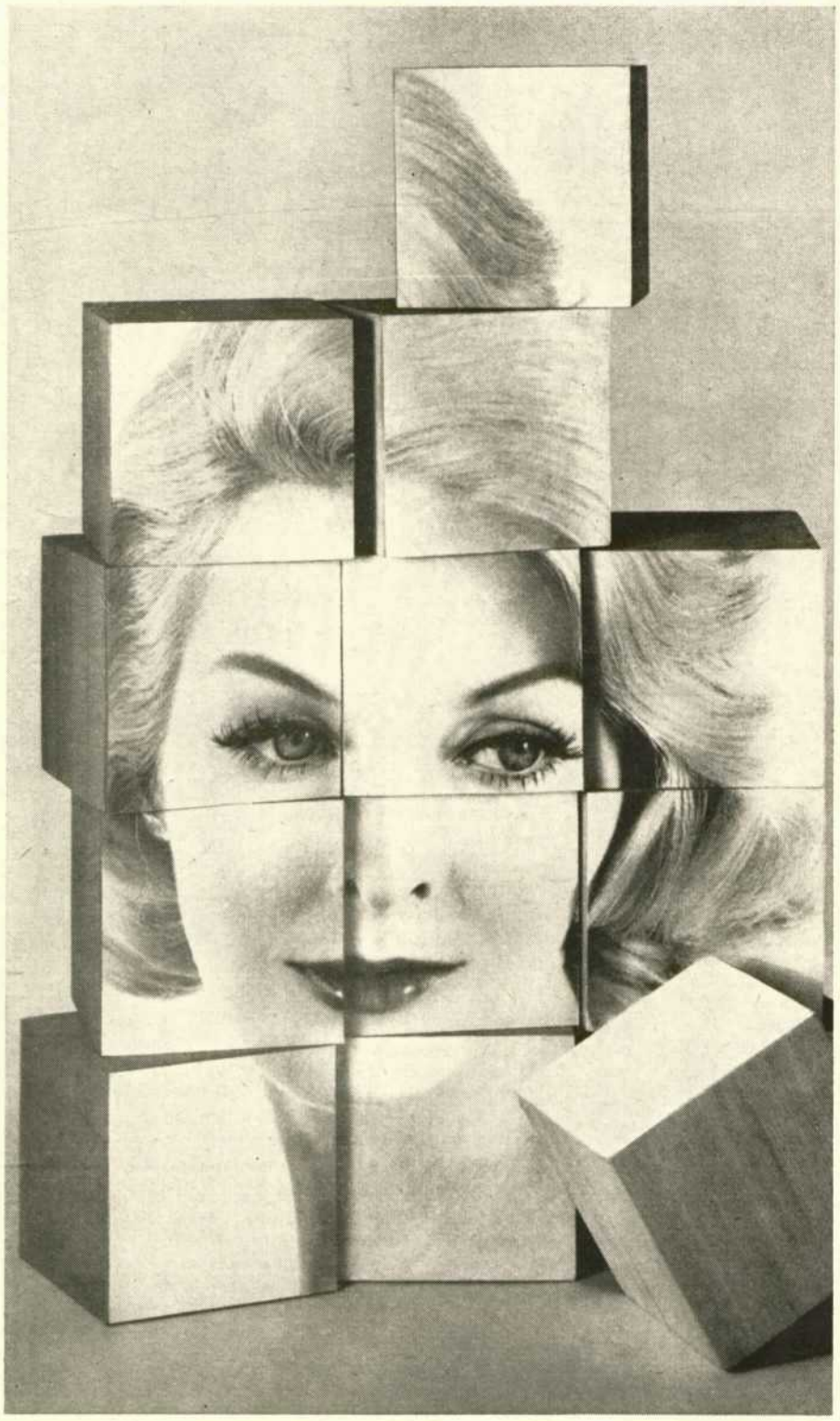
— Je n'ai besoin de personne pour me conduire. Ma mère me laissait une entière liberté.

— Sans doute ! Mais avant de mourir, sa vigilance maternelle lui a fait désigner celui qui devait vous servir de guide.

— C'est impossible ! Nous n'avons plus aucun parent !

— Si ! Un cousin éloigné de votre père que vous n'avez probablement jamais vu. Il aurait hérité le château des Trembles si vous n'aviez pas existé, et se nomme Alain de Moiloux. Comme vous le voyez, il porte le même nom que vous.

[*Lire la suite page* 28]



comment faire ressortir votre beauté naturelle

Suivez les étapes de ce plan d'embellissement! **1.** Débarrassez-vous de tous les produits de maquillage ternes, sans effet—qui ne vous apportent que des déceptions. Dites adieu à ces mauvais placements . . . et recommencez à neuf. **2.** Avant d'acheter de nouveaux produits, essayez-les chez vous, avec l'aide d'une conseillère Beauty Counselor. Dans son coffret de cosmétiques, vous découvrirez les teintes qui vous vont vraiment—les teintes les plus harmonieuses pour vos yeux, votre peau, vos lèvres. **3.** Voyez comme vous embellirez! C'est infaillible avec les cosmétiques de qualité supérieure fabriqués par Beauty Counselor, que vous essayez au préalable. Cependant, ils ne vous coûtent pas plus cher que ceux de marques vendues aux "comptoirs".

Beauty Counselor
COSMÉTIQUES PERSONNELS
WINDSOR, ONTARIO • GROSSE POINTE, MICH. • LONDRES, ANGLETERRE

Pour un maquillage flatteur, essayez avant d'acheter.

REPLACEMENT OR REFUND OF MONEY
Guaranteed by Good Housekeeping
IF NOT AS ADVERTISED THEREIN

Essai à la maison. Avec l'aide d'une conseillère, vous essayez un échantillon après l'autre des cosmétiques de notre gamme réputée. Pour une consultation gratuite, écrivez à Beauty Counselors of Canada Ltd., Dept. V, Windsor, Ontario.

LE SERVICE DE GARDIENNE : UNE NÉCESSITÉ ?

par RENEE PELLETIER-ROWAN
Photos : MARCEL COGNAC

Elle s'appelle Madame D... Elle a trois enfants : Claude, 5 ans ; Odile, 3 ans et demi ; Jérôme, 2 ans. C'est une Québécoise venue habiter la métropole il y a quelques mois à peine. Son mari est voyageur de commerce. Il doit s'absenter une partie de la semaine, souvent dix jours ou même davantage. Mme D... n'a ni famille ni amis à Montréal. Elle doit se débrouiller seule pour faire ses courses, aller chez le dentiste ou le médecin. Elle a parfois envie de sortir, aller au cinéma, voir une pièce de théâtre, histoire de se distraire. A qui confier ses petits ?

Mme L..., un mari, cinq enfants : 6 mois, 3 ans, 5 ans, 7 ans et 10 ans. Elle est Montréalaise ; son mari également. Les familles des deux époux habitent à peu près dans le même quartier. Lui est impresario ; de par ses fonctions, il doit assister, assez souvent, à des réceptions, des cocktails. Il insiste pour que sa femme l'accompagne. Que faire avec les enfants ? A qui les confier ? Compter sans cesse sur les grands-parents, les soeurs, les belles-soeurs ou retenir les services d'une gardienne ?

Quelle est la solution ?

J'ai interrogé pour vous plusieurs jeunes mamans qui ont des enfants en bas âge à faire garder lorsqu'elles sortent : les réactions sont différentes quant au choix de la gardienne, les opinions aussi. Cela varie selon les problèmes de chacune, selon le nombre d'enfants, leur âge, selon surtout les conditions financières du foyer.

Mais la majorité des jeunes femmes que j'ai rencontrées sont d'accord sur un même point : ne pas compter sur sa famille pour faire garder. Cela ne veut pas dire jamais, mais comme règle générale. C'est la solution exceptionnelle si l'on ne peut s'organiser autrement, en cas de nécessité absolue. Il est révolu le temps où l'on tirait sans compter sur sa mère, ses soeurs « pas mariées » ou une bonne tante célibataire. La jeune génération semble avoir compris que leurs mères ont eu elles aussi leurs familles à élever, qu'elles ont maintenant d'autres obligations, d'autres occupations, qu'elles ont enfin droit à leur repos et à leur liberté. Peut-être y a-t-il eu aussi révolte de la part des aînées !

Quoiqu'il en soit, les jeunes femmes de nos jours ont appris à se débrouiller seules. A Montréal du moins, elles ont, à ma connaissance, le choix entre trois solutions :

1 — *Un abonnement à un service de gardiennes ;*
2 — *Les jeunes étudiantes du quartier où elles habitent ;*
3 — *Le service d'Entr'aide Paroissial là où il existe.*

L'Association des Gardiennes à Domicile

Parmi les services de gardiennes organisés sur une base d'affaires, il y a l'Association des Gardiennes à Domicile, rue Crescent près de la rue Sherbrooke. Cette association, sûrement la plus connue dans le milieu canadien-français, a été fondée, il y a douze ans, par Mme Madeleine Gagnon qui en est demeurée depuis la directrice.

C'est à la demande de ses amies que Mme Gagnon prit une telle initiative. A cette époque, il y avait pénurie d'aide domestique permanente, il n'y avait aucun service organisé où l'on pouvait s'adresser pour trouver une gardienne ou une aide familiale à pied levé.

Mme Gagnon décida donc de grouper en association des dames ou demoiselles disposées à aller garder, leur offrant d'une part de meilleures conditions de travail moyennant une cotisation de $7.00 et, d'autre part, assurant à la mère une gardienne recommandée.

L'abonnement au service est de $15.00 par année. Cet abonnement donne droit : *a)* aux services d'une *Gardienne* à temps partiel lorsque les parents doivent s'absenter de leur domicile au cours de la journée, durant la soirée ou en fin de semaine ; *b)* aux services d'une *Aide-Familiale* pour une période de quinze jours. Au cas où les services de *l'Aide Familiale* seraient requis pour plus longtemps, l'abonné doit débourser $1.00 par jour additionnel de service, ceci *en plus* des rémunérations de l'*Aide-Familiale.*

Les tarifs

La *Gardienne* est payée cinquante sous l'heure. Elle s'engage uniquement à surveiller les enfants, à s'en occuper, à les distraire, à les amuser. Elle n'accepte aucun travail domestique de quelque nature que ce soit. Si la gardienne doit accomplir une besogne tel que : préparer un repas, laver la vaisselle, repasser ou faire une lessive, elle reçoit alors soixante-cinq sous l'heure, c'est-à-dire la même rémunération que l'*Aide-Familiale.*

Le tarif de l'aide-familiale est donc soixante-cinq sous l'heure ou $5.00 par journée de travail de huit heures. Toute heure additionnelle de services doit être payée également soixante-cinq sous l'heure. Lorsque la personne doit coucher au domicile de l'abonné, le tarif est alors de $6.00 par vingt-quatre heures.

On spécifie bien aux abonnés que les aides-familiales ne sont pas des femmes de peine, mais bien des aide-domestiques. L'abonné ne peut donc exiger autre chose que la préparation des repas, le lavage de la vaisselle, un léger repassage, l'entretien ordinaire de la maison ; on ne peut leur demander de faire de gros lavages, de cirer les parquets, de laver des vitres, etc.

Le tarif minimum pour la gardienne et l'aide-familiale est de $2.00 et $2.60 respectivement, même si vous ne la faite venir que pour une heure. La veille de Noël, le jour de Noël, la veille du Jour de l'An et le Jour de l'An même, le tarif est de

LA GARDIENNE DOIT...

...fournir des références.

...être ponctuelle.

...demander aux parents le numéro de téléphone où elle peut les rejoindre en cas d'urgence ainsi que le numéro de téléphone d'un médecin.

...s'occuper des enfants, les amuser, leur lire des histoires.

LA GARDIENNE NE DOIT...

...jamais donner un médicament à un enfant sans y avoir été autorisée par écrit par les parents.

...pas fouiller dans tous les tiroirs et faire l'inventaire des garde-robes... elle n'a pas été engagée pour cela.

...pas se servir du téléphone pendant des heures... deux minutes à la fois si c'est absolument nécessaire.

...sous aucun prétexte recevoir d'amis et amies, encore moins organiser des "parties" en se servant à même les bouteilles de la maison.

$6.00 même si l'abonné ne requiert les services de la gardienne que pour quelques heures seulement.

Les frais de transport, c'est-à-dire trente sous pour l'autobus, sont payés en plus des rémunérations de la gardienne ou de l'aide-familiale. Après minuit, l'abonné doit escorter la gardienne à l'autobus et attendre qu'elle soit en sécurité avant de la quitter. Si le service de transport est interrompu pour la nuit, l'abonné doit reconduire lui-même la gardienne à son domicile ou défrayer ses frais de transport par taxi.

Les bureaux de l'Association sont ouverts tous les jours, de huit heures trente du matin à neuf heures du soir ; de une heure de l'après-midi à neuf heures du soir les dimanches et les jours de fêtes.

Des gardiennes honnêtes et expérimentées

Comme on peut s'en rendre compte, l'Association des Gardiennes à Domicile est organisée sur une base strictement d'affaires. Qu'a-t-elle à offrir à ses abonnés en retour ?

En premier lieu, elle leur assure les services d'une gardienne ou d'une aide-familiale en tout temps. Autre avantage et non le moindre, nous dit Mme Gagnon, nos gardiennes sont des personnes de tout repos, expérimentées, honnêtes. Presque toutes ont dépassé la trentaine et sont responsables. L'Association fait enquête et exige des références sérieuses. Toutes sont examinées par le médecin de l'Association et sont munies d'un certificat médical.

A la suite de notre visite à l'Association des Gardiennes à Domicile. nous avons rencontré Mme D..., une abonnée du service depuis déjà 8 ans. Mme D... habite un quartier de la ville absolument fermé où personne ne se connaît, pas suffisamment en tout cas pour demander aux jeunes voisins, étudiants ou étudiantes, de venir garder le soir tout en faisant leurs devoirs. Mme D... ne pouvait jamais sortir : c'est grâce à l'Association si elle a pu trouver des gardiennes pour le soir et des aides-familiales pour le jour. Elle l'apprécia tout particulièrement à l'époque où elle avait de tout petits bébés qu'elle ne voulait confier à de jeunes personnes sans expérience. Mme D... déplore toutefois le manque de contact personnel qui ne peut exister au même degré que lorsqu'on a toujours la même gardienne, celle qui en vient à faire un peu partie de la famille. Mais avec l'Association, nous dit Mme D..., je suis toujours assurée d'avoir quelqu'un à l'heure et au moment où j'en ai besoin.

Il n'en reste pas moins vrai que cette solution numéro 1 au problème des gardiennes est coûteuse : elle n'est certes pas à la portée de tous les foyers, loin de là. Elle est peut-être la solution la plus satisfaisante pour un petit groupe : les plus fortunés. Pour les autres, la majorité, il reste les solutions 2 et 3.

[*Lire la suite page* 39]

"Je n'ai pu m'empêcher de rire de Tante Margot."

"Elle est si peu moderne—absolument antique à 40 ans. Les bandes externes existaient déjà avant sa naissance; et pourtant elle refuse d'admettre qu'il y ait une meilleure façon. C'est la façon Tampax, bien sûr. Tampax se porte intérieurement; il élimine ceintures, épingles, bandes, échauffement et odeur; s'en débarrasser est facile. Franchement, je n'en reviens pas de la voir si prévenue contre Tampax. Des millions de jeunes filles l'emploient tout comme moi. Et nous en sommes toutes satisfaites."

Ne vous laissez pas guider par le passé —soyez de votre temps! Employez Tampax! Tampax se pose facilement, grâce à son applicateur doux comme le satin; et ses propriétés d'absorption répondent parfaitement à *vos* exigences. Trois degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior, partout où l'on vend des produits de ce genre. Canadian Tampax Corporation Limited, Barrie, Ontario.

Inventé par un médecin—utilisé maintenant par des millions de femmes

[*Suite de la page* 25]

Fabienne se dressa sur son siège.

— Vous faites certainement erreur. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ses parents s'étaient autrefois brouillés avec les vôtres pour des questions d'intérêt. C'est la raison pour laquelle vous ignoriez son existence. Or, sa mère a épousé en secondes noces un certain monsieur Maurisson, homme de lettres des plus estimables. C'est en celui-ci que la comtesse de Moiloux a placé sa confiance puisqu'elle vous a laissée sous sa protection.

— Alors c'est lui qui va...

— ...vous servir de tuteur jusqu'à votre majorité et administrer le domaine en attendant que vous puissiez vous en occuper vous-même.

La jeune fille se mit à marcher de long en large, incapable de maîtriser son indignation.

— Jamais ! Je suis seule maîtresse des Trembles et je ne tolérerai pas qu'un étranger m'impose sa volonté.

— Monsieur Maurisson a répondu au désir de votre chère défunte. Il faudra bien, ma chère enfant, que vous vous soumettiez à lui.

Le visage de Fabienne s'enflamma. Son poing martela la table.

— Non, non et non !... Qu'il s'occupe d'être un écrivain ! Je connais le domaine mieux que lui. Il sera obligé de renoncer à son rôle !

— Vous devrez vous conformer à la loi, ma chère enfant ! répondit laconiquement maître Dulac. Cependant, ne vous effrayez pas, monsieur Maurisson est un homme charmant qui ne désire que votre bonheur. De plus, il habite Tours, c'est-à-dire à vingt kilomètres de Challenge, et vous n'aurez que rarement à subir sa présence. D'ailleurs, vous allez faire sa connaissance car il attend dans la pièce voisine que je le fasse entrer.

Le notaire appuya sur un timbre. Un jeune clerc répondit à l'appel et il lui donna l'ordre d'introduire le visiteur.

Avant qu'elle ait eu le temps de se ressaisir, Fabienne de Moiloux se trouva devant un homme d'environ soixante ans qui lui tendit spontanément la main. Il prononça quelques mots qu'elle laissa sans réponse.

Dans une révolte de tout son être, elle recula de plusieurs pas, puis, vacillant soudain, devint d'une pâleur de cire et glissa sur le parquet où elle resta sans connaissance.

Lorsqu'une demi-heure plus tard, Fabienne revint à elle, son premier regard fut pour la brave Martine qui l'avait nourrie de son lait et se penchait sur sa couche avec inquiétude.

— Ma petite ! l'entendit-elle murmurer... Ma toute petite !

La jeune fille passa la main sur son front.

— Que m'est-il arrivé ? interrogea-t-elle.

— Vous vous êtes trouvée mal chez le notaire et l'on vous a transportée au château. Dieu merci, vous voilà mieux !

En un éclair, l'héritière des Trembles se souvint de ce qui s'était passé. Elle fronça furieusement les sourcils.

— Alors ? Je me suis évanouie comme une petite fille devant ce monsieur qui se dit mon tuteur, moi qui désirais lui en imposer ! Voilà qui est le comble !

— Vous n'êtes pas fautive ! On n'est pas maître de ses nerfs ! Soyez tranquille, il ne vous en veut nullement et il a demandé de vos nouvelles à plusieurs reprises.

— Il est donc ici ?

— Oui ! Il va passer quelques jours au château afin de prendre avec vous un certain nombre de décisions.

Fabienne se leva d'un bond. Le rose revint à ses joues.

— Vite ! donnez-moi mes vêtements ! Non ! Pas ceux-ci ! Ma culotte de cheval, une blouse blanche... Il faut qu'il ait à faire non plus à une orpheline éplorée, mais à la châtelaine des Trembles, celle qui, aux côtés de sa mère, administrait le domaine et en connaît chaque arbre et chaque prairie.

— Voyons, ma petite, il y a trois jours, vous étiez au cimetière. Votre robe de deuil serait mieux indiquée !

Fabienne eut un geste d'impatience.

— Apporte, te dis-je ! Je réserve les souvenirs et les larmes pour mes heures de solitude. En ce moment, il s'agit de défendre ma liberté et l'existence même de la terre à laquelle ma mère a consacré sa vie. Je me dois de poursuivre sa tâche.

Cinq minutes plus tard, Fabienne de Moiloux, bottée de cuir et la cravache à la main, faisait son entrée dans le salon où l'attendait son tuteur.

— Sans doute, monsieur, désirez-vous visiter la propriété ? demanda-t-elle sans préambule. Je vais donner l'ordre de seller deux chevaux. Ma mère et moi avions l'habitude de monter tous les matins.

Le visage de M. Maurisson révéla un certain embarras.

— Je suis très mauvais cavalier ! murmura-t-il. Je vous saurais gré d'utiliser un autre moyen.

— A votre aise ! Nous irons donc à pied ! conclut Fabienne en désignant la porte. Veuillez passer, monsieur.

Ils sortirent et marchèrent quelques instants en silence, gagnant l'allée qui s'enfonçait dans les bois.

De joyeux aboiements arrivaient des communs. Répondant au long sifflement de Fabienne, deux magnifiques chiens bergers accoururent ventre à terre et bondirent sur elle, la renversant presque. Elle les calma de la voix.

— A bas, Fram ! A bas, Tobby !

Ils se rangèrent aussitôt à ses côtés.

— Ce sont mes fidèles compagnons ! expliqua-t-elle, laconiquement. Jamais je ne sors sans eux.

Silencieux, les deux promeneurs poursuivirent leur chemin, M. Maurisson s'appuyant sur sa canne, la jeune fille frappant de sa cravache les herbes folles des fourrés, les chiens jappant et vagabondant.

Bien que visiblement fatigué, le premier ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté des arbres et les troncs méthodiquement alignés qui venaient des coupes récentes. A un endroit, il aperçut un groupe de bûcherons dirigés par un homme jeune et superbe d'allure.

— C'est Félix, notre garde-chasse ! dit Fabienne. Il est né aux Trembles. Sa mère a été ma nourrice, et Juste, son père, est mon homme de confiance.

Elle prononçait « mon » sans sourciller, malgré la douleur qui déchirait son âme. Jamais plus elle ne dirait « notre » comme au temps où vivait la mère qu'elle adorait.

De loin, Félix se découvrait avec respect, saluant la jeune châtelaine, et elle se sentit fière de sa prestance.

Ils revinrent par le sentier qui longeait les champs de culture. Les chiens couraient follement en avant, puis revenaient en bondissant, léchant les mains de leur maîtresse.

On était au début de l'été et le blé mûr ondulait sous la caresse du vent, portant avec orgueil des épis d'or. L'air sentait le foin coupé et les coquelicots semaient parmi les pailles claires des taches pourpres qui se mariaient à la couleur des bleuets.

Tout à coup, le château apparut à l'extrémité d'une allée, illuminé de soleil.

C'était une construction de dimensions moyennes, ancien rendez-vous de chasse du roi François Ier, agrandi et restauré au cours des années qui suivirent et jalousement entretenu de père en fils par les comtes de Moiloux.

Le visage de Fabienne se détendit dans un sourire d'orgueil. Chère vieille demeure où dormaient tant de précieux souvenirs ! Voici qu'elle en était maintenant l'unique gardienne. Son père d'abord, sa mère ensuite, lui avaient montré la route en se consacrant au domaine jusqu'à leur dernier souffle. Elle continuerait la tâche si brutalement interrompue, mais libre, sans contrainte. N'avait-elle pas été initiée dès son jeune âge au dur métier de l'exploitation ?

Un gémissement de son compagnon vint la tirer de sa rêverie.

— Ma chère pupille, je suis mort de fatigue. N'allons-nous pas bientôt nous reposer ?

Un sourire narquois marqua les lèvres de la jeune fille.

— Je suis bien plus un rat de bibliothèque qu'un homme des bois ! continua monsieur Maurisson en s'épongeant le front de son mouchoir.

— Rentrons ! dit brièvement Fabienne. Nous dînons toujours très tard. Martine aura certainement préparé des rafraîchissements.

En quelques enjambées, elle franchit le perron, précédée de ses chiens qui déjà touchaient la porte, dressés sur leurs pattes et jappant avec force.

— Ici, Fram ! Ici, Tobby ! Laissez-nous passer !

Elle s'effaça devant le visiteur qui achevait péniblement de monter les marches et le conduisit au salon.

Sur une commode Louis XV, un plateau contenait une bouteille et des verres avait été déposé, ainsi qu'une assiette de biscuits.

— Un peu de porto ? demanda Fabienne, désarmée par l'aspect épuisé de monsieur Maurisson.

— Avec plaisir ! répondit-il en s'effondrant dans un fauteuil. Ensuite, ma chère enfant, nous causerons si vous le voulez bien, car nous avons beaucoup de choses à décider ensemble...

II

"Un intendant ?... Vous voulez installer un intendant aux Trembles ? s'écria Fabienne, une fois que monsieur Maurisson lui eut exposé son plan. Jamais je ne l'accepterai ! Les Moiloux ont toujours géré leurs terres eux-mêmes. »

— Mais, ma chère pupille, je suis totalement incapable de vous prêter secours, n'étant qu'un homme de lettres, et vous n'avez que dix-neuf ans !

— Si vous m'imposez la présence de qui que ce soit, je lui rendrai la vie impossible, je le chasserai s'il le faut !

Monsieur Maurisson examina attentivement l'adolescente. Elle était superbe d'allure, sanglée dans sa culotte de velours brun, marchant fiévreusement dans la pièce, sa cravache à la main. Ses cheveux emmêlés par le vent formaient une auréole claire autour de son joli visage. Ses yeux lançaient des éclairs qui lui donnèrent à réfléchir. Il tenta cependant d'affirmer ses droits.

— Oubliez-vous que je suis responsable de vos actes aussi bien que de l'exploitation des Trembles ?

— Je suis en âge de me conduire seule ! Vous n'arriverez pas à me faire subir d'autre volonté que la mienne.

Monsieur Maurisson maudit intérieurement le sort qui lui imposait une aussi désagréable tutelle. Il était de ceux qui capitulent aisément et s'avoua sans plus tarder vaincu, pensant qu'après tout, cette fille énergique était capable de remuer ciel et terre.

— Petite indomptable, fit-il en souriant malgré lui. Vous aurez donc ce que vous désirez, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous n'habiterez pas seule dans cette grande demeure. Il vous faut un chaperon.

— Soit ! J'ai une amie plus âgée que moi qui est souvent venue faire des séjours ici. Elle est diplômée de l'Ecole féminine d'agriculture et me conseillera utilement. Je vais lui écrire de venir habiter aux Trembles.

— Cette solution me semble excellente. Je partirai donc rassuré, enchanté de quitter au plus tôt votre humide résidence dont s'accommodent mal mes rhumatismes ; mais sachez, ma chère Fabienne, que je n'abdique nullement, en ce qui concerne mon rôle de tuteur, et que je viendrai souvent vous voir. Vous aurez, chaque fois, à me rendre compte de vos faits et gestes et me faire approuver vos projets.

— Vous serez toujours reçu chez moi avec correction ! répondit froidement la jeune fille. Je connais les règles de la politesse.

— Dès que votre amie sera arrivée, je prendrai congé de vous ! reprit monsieur Maurisson sans paraître remarquer la verdeur de la réponse. A vous d'agir au plus tôt si vous désirez être débarrassée de ma présence... Je vais me retirer dans ma chambre, désirant prendre quelque repos avant l'heure du dîner, car cette randonnée champêtre m'a coupé bras et jambes.

Fabienne acquiesça de la tête et ouvrit elle-même la porte pour laisser

passer son tuteur. Quand il fut sorti, elle s'assit devant un petit bureau d'acajou placé entre les deux fenêtres et, prenant dans un buvard une feuille et une enveloppe, se mit à écrire fébrilement.

Chantal Fleury était pour elle une amie très chère. Depuis longtemps orpheline et sans fortune, elle ne comptait que sur ses connaissances rurales pour assurer son avenir. Il n'était donc pas douteux qu'elle acceptât la situation de confiance que lui offrait Fabienne, sachant qu'elle serait pour cette dernière bien plus une compagne qu'une subordonnée.

Longtemps, la jeune fille laissa courir sa plume, exposant les faits, choisissant les termes et terminant affectueusement par ces lignes :

Arrive vite, ma chère Chantal. Tu es comme moi seule en ce monde. Notre mutuelle amitié adoucira l'amertume de notre bonheur perdu. Ensemble, nous parlerons de ceux qui nous ont quittées et dont l'absence se fait cruellement sentir.

Deux jours plus tard, Chantal arrivait. Le soir même, M. Maurisson retournait chez lui, rassuré sur le compte de sa pupille et visiblement satisfait d'en finir avec le pénible tête-à-tête qui lui avait été imposé.

— A nous deux ! s'écria joyeusement Fabienne, une fois que la voiture qui emmenait son tuteur eût disparu dans l'avenue. Ma chère Chantal, nous allons faire des merveilles ! ajouta-t-elle en sautant au cou de son amie. Songe que monsieur Maurisson voulait installer, ici, un intendant ! Non !... Rends-toi compte !... Un intendant ! Ha ! Ha ! Ha !

Juste et Martine s'étaient discrètement joints aux deux amies. La protestation devint générale, renforcée des joyeux aboiements de Fram et de Tobby qui ne quittaient guère leur maîtresse.

— On s'en tirera bien sans lui ! fit gravement Juste, une fois l'agitation calmée. Du temps de madame la Comtesse, on suffisait à tout. Je travaillerai double, s'il le faut !

— Mademoiselle Fabienne peut compter sur moi ! renchérit Félix qui revenait du bois, sa cognée sur l'épaule. Le domaine continuera à prospérer, je le jure !

Un instant, la jeune fille considéra le père et le fils : l'un déjà grisonnant veillait à l'entretien du parc et du potager, l'autre, vigoureux garçon de vingt-huit ans, s'occupait des coupes de bois et soignait les deux chevaux de selle qui étaient l'orgueil de la jeune châtelaine. Elle était certaine de leur absolu dévouement. Martine tenait la maison et la basse-cour. La culture des champs était assurée par les gens de la ferme. Ceux-ci, depuis plusieurs générations, s'étaient montrés des plus compétents.

Fabienne eut un sourire de triomphe.

— On s'en tirera ! répéta-t-elle, regardant avec confiance le trio de braves serviteurs, et nous serons là toutes les deux pour vous aider à travailler.

— Bravo, Mademoiselle ! s'écria Félix, son béret entre les doigts, les yeux brillants d'enthousiasme.

— Viens, Chantal ! allons faire un tour ! fit la jeune fille en s'élançant. Félix, selle les chevaux tandis que nous nous habillons !

Peu de temps après, les deux amies partaient au galop dans l'allée soigneusement ratissée.

* * *

Un mois s'écoula durant lequel Fabienne et Chantal vécurent comme des soeurs, s'astreignant à un travail acharné, s'occupant des bois et de la moisson, se levant tôt, se couchant tard, et n'interrompant leur dur labeur que pour les promenades à cheval qui étaient un grand plaisir pour elles.

Car Fabienne tenait à exercer sa surveillance ainsi qu'elle l'avait vu faire à sa mère, discutant des coupes de bois, encourageant les ouvriers, vérifiant les récoltes, établissant les comptes. Et chacun prenait au sérieux cette fille qui, malgré son jeune âge, savait si bien commander et se trompait rarement dans les décisions à prendre.

Chantal Fleury, de huit ans son aînée, était la conseillère discrète qu'il fallait à cette fougueuse héritière et sa sage prudence excellait à modérer les élans de son ardent tempérament.

Cette étroite collaboration maintenait la gérance du domaine en parfait équilibre et, le dévouement de ses fidèles serviteurs aidant, Fabienne pouvait s'enorgueillir de voir la saison d'été se terminer dans de bonnes conditions.

Par ailleurs, son tuteur n'ayant pas donné signe de vie depuis son premier séjour aux Trembles, il lui était permis de croire à sa liberté reconquise et à la complète capitulation de M. Maurisson.

Un matin, vers dix heures, les chiens aboyèrent et la sonnerie retentit à la potre du perron. Fabienne alla ouvrir.

— Je désirerais voir mademoiselle de Moiloux ! dit le visiteur en se découvrant. Veuillez lui annoncer son cousin Alain de Moiloux.

La jeune fille sursauta. Quelques secondes, elle regarda l'homme un peu trapu, mais distingué qui se trouvait devant elle et fit de la tête un léger salut.

— C'est moi ! dit-elle. Veuillez entrer !

Le visiteur obéit et s'excusa de sa visite matinale.

— Mon beau-père, assez souffrant depuis quelque temps, m'a prié de venir le remplacer auprès de sa pupille, ajouta-t-il avec aisance, et je viens m'acquitter de cet agréable devoir, vous priant de me réserver bon accueil.

— Si je comprends bien, je suis obligée de vous inviter à passer quelques jours chez moi ? répondit sèchement Fabienne.

— Tranquillisez-vous, je logerai à l'hôtel de Challenge et ne vous imposerai ma présence que durant la journée.

— Et peut-on savoir en quoi consistera votre rôle ?

— A visiter le domaine, interroger les fermiers et les bûcherons et à veiller et à vérifier les comptes à la place de votre tuteur.

— Tout ceci a déjà été fait par mes soins !...

Alain de Moiloux eut un sourire suppliant.

— Ma chère cousine, ne rendez pas ma tâche odieuse, aidez-moi plutôt à accomplir ce que je ne fais qu'à contre-coeur.

Fabienne rougit jusqu'à la racine des cheveux. Ce garçon lui enlevait tout pouvoir en ne lui opposant qu'amabilité et courtoisie. Elle ne se sentait vraiment en force que dans des occasions de révolte et d'indignation. D'avance, elle se sentit vaincue.

— Venez par ici ! reprit-elle, légèrement honteuse, en ouvrant la porte du salon où Chantal était assise au bureau.

— Ce monsieur vient de la part de mon tuteur ! fit-elle à voix haute, et demande à être mis au courant de tout.

— Rien de plus facile ! Asseyez-vous, je vous prie !

L'ambiance devint tout de suite assez cordiale et Fabienne dut convenir que Alain de Moiloux se comportait avec beaucoup de tact et de délicatesse.

Il resta trois jours à Challenge durant lesquels Chantal lui expliqua tout ce qui avait été fait, la jeune châtelaine, outrée, refusant de lui donner le moindre renseignement.

Ingénieur chimiste de son métier, Alain de Moiloux s'intéressa particulièrement aux cultures, donnant quelques conseils, parlant des méthodes nouvelles, mais Fabienne lui témoigna une telle hostilité qu'il renonça à poursuivre ses avances, regrettant qu'une aussi jolie blonde pût posséder des yeux aussi remplis de courroux.

— Je rendrai compte de ma mission à mon beau-père ! dit-il en prenant congé des deux amies ; et je souhaite lui servir souvent de messager.

— Je suis loin de faire le même voeu ! fit aigrement Fabienne, exaspérée. Je veux bien, monsieur, ne pas oublier que vous êtes mon cousin, mais je me passerai volontiers de vos conseils.

— Très heureux d'en prendre note ! fit ironiquement le jeune homme. A

Un shampoing qui protège vos bouclettes et votre mise en pli!

Essayez le nouveau et merveilleux Woodbury au plus tôt ! Enfin, un shampoing qui rend votre chevelure ferme, facile à peigner et souple ! Seul Woodbury contient un ingrédient exclusif qui protège les bouclettes et la mise en pli. Vous serez étonnée de l'éclat et de la douceur de vos cheveux. Essayez le nouveau shampoing Woodbury ! Vous obtenez davantage pour le même prix. Bouteilles économiques de 69¢ et 49¢.

LE NOUVEAU SHAMPOING WOODBURY

4313F

bientôt le plaisir de vous revoir.

La petite voiture qui l'avait amené disparut à toute vitesse dans l'avenue.

— Comme tu as été dure pour lui ! fit Chantal sur un ton de reproche. Il s'est pourtant efforcé d'être charmant !

Fabienne eut un geste de révolte.

— As-tu pensé que, si je venais à mourir, ce serait lui l'héritier du domaine ? De quel droit vient-il mettre le nez dans mes livres et juger la façon dont je conduis mes affaires ?

— Tu sais bien qu'il ne fait que servir d'intermédiaire en raison de la maladie de ton tuteur.

— Dis plutôt qu'il est venu voir ma tête et savoir si ma santé est assez bonne pour lui faire perdre tout espoir d'héritage. Ah ! Je le déteste ! Je le déteste !

Chantal éclata de rire.

— Epouse-le ! Cela arrangera tout !

Fabienne bondit de fureur.

— Tu es folle ? Un garçon de près de trente ans qui m'imposerait sa volonté et me considérerait comme une petite fille ! As-tu vu la façon narquoise dont il m'a traitée ?

— J'ai surtout remarqué qu'il te couvait des yeux et semblait t'admirer beaucoup...

— Je le trouve odieux et despote et je ne veux plus qu'il remette les pieds ici. Demain, j'irai me plaindre à monsieur Maurisson.

— A ton aise, petite furie ! répondit Chantal en passant son bras sous celui de son amie. J'ai, moi aussi, affaire à Tours. Il y a un train qui part de Challenge à dix heures. Nous le prendrons ensemble.

III

« Alors ? Si je comprends bien, ma chère pupille, vous vous obstinez à vouloir gouverner votre petit royaume, et à faire fi des conseils qui peuvent vous être donnés ? »

— Les directives laissées par ma mère me suffisent. Je n'ai jamais quitté les Trembles et j'en connais mieux que quiconque les terres et les bois.

Monsieur Maurisson s'enveloppa plus étroitement dans sa couverture et ses yeux exprimèrent une extrême lassitude.

— Devant cette opiniâtreté, mon enfant, je renonce à la lutte et je consens à vous faire émanciper en ce qui concerne l'administration de vos biens. Vos dix-neuf ans vous en donnent le droit.

Fabienne ne put retenir un geste de triomphe.

— Je vais être libre de diriger les Trembles à ma guise, de commander aux bûcherons, de disposer des récoltes, et cela sans rendre de comptes à personne ?

Monsieur Maurisson eut un geste d'impuissance.

— Vous serez libre de saccager le domaine, de donner des ordres à tort et à travers, de vous ruiner en somme !

Fabienne releva fièrement la tête.

— Quant à cela, je suis tranquille ! J'ai été à trop bonne école pour faire fausse route. Depuis que je suis en âge de comprendre, les bois et les champs du domaine ont été toute ma vie. Je les aime, je les sens, comme s'ils faisaient partie de moi-même. Je ne pourrai donc pas les trahir !

Monsieur Maurisson regarda longuement sa pupille. Cette petite fille était vraiment extraordinaire, si jeune, si jolie, si féminine et pourtant douée d'une volonté de fer, d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne ! Il était possible après tout qu'elle possédât de solides connaissances rurales et que sa mère, qui était une maîtresse femme, l'eût élevée à dure école... Cette gamine paraissait vouloir en remontrer à plus d'un pour tout ce qui touchait sa terre !

Il fit quelques pas vers la cheminée où pétillait un maigre feu d'automne, réchauffa ses membres de rhumatissant et fit un geste évasif.

— Advienne que pourra, chère petite ! Je vais faire les démarches nécessaires. D'ici peu de temps, vous serez l'absolue maîtresse des Trembles.

Fabienne tendit spontanément la main :

— Oh ! merci, monsieur ! Vous me rendez la vie ! Rien ne m'est plus précieux que la liberté !

Les yeux de M. Maurisson se firent sévères.

— N'oubliez pas que vous dépendez toujours de moi en ce qui concerne votre vie personnelle, particulièrement vos projets de mariage.

La jeune fille se raidit.

— Je vous sais gré de me le rappeler..

—. Et jusqu'à votre majorité, vous ne pourrez prendre un mari sans me consulter !

— Je le note avec soin !

— Eh bien, allez, ma chère enfant. Cet entretien m'a fatigué et je désire être seul. Je vous tiendrai au courant.

Fabienne prit congé de son tuteur et se trouva bientôt dans la rue. Elle se sentait heureuse et légère, enivrée de sa nouvelle importance et la tête fourmillant de projets. Ayant rejoint Chantal au rendez-vous convenu, elle lui fit part de la bonne nouvelle.

— Libre ! Je suis libre ! s'écria-t-elle en embrassant fiévreusement son amie. Plus de contrôle ! Plus de résistance !

— Petite révolée ! fit Chantal en souriant.

Le soir, elles reprenaient le train pour Challenge et, quelques semaines plus tard, Fabienne recevait les papiers qui l'émancipaient définitivement.

L'hiver fut un enchantement pour les deux jeunes filles. Le travail moins intensif leur permettait de faire de longues promenades à cheval d'où elles revenaient le visage fouetté par le vent, les cheveux en désordre, grisées de vitesse et de liberté.

Tout marchait à souhait. Les coupes suivaient une cadence régulière, les champs ensemencés attendaient le printemps, la récolte précédente avait rapporté beaucoup d'argent. Fabienne se serait sentie complètement heureuse si le souvenir de sa mère disparue n'avait été aussi étroitement attaché à chaque pièce du château, chaque allée du domaine, lui rappelant sans cesse qu'elle était orpheline.

Chantal s'aperçut de cette dangereuse mélancolie et résolut d'y faire face.

Lorsqu'arriva l'été qui ramenait dans leurs propriétés la plupart des châtelains de Touraine, elle s'en ouvrit franchement à la jeune héritière.

— Voici un an que ta mère est morte. Je suis certaine qu'elle n'approuverait pas la retraite où tu t'enfermes, car je connaissais son amour de la vie et de tout ce qui était jeune, trépidant, exubérant même... Crois-moi, il faut renouer avec tes amis, accepter quelques invitations intimes, en un mot, prendre part aux plaisirs de ton âge.

Les yeux de Fabienne s'éclairèrent.

— Je suis loin d'être sauvage et suivrais volontiers ton conseil si je ne craignais pas que le domaine eût à souffrir de ce relâchement.

— Juste et Félix ne sont-ils pas toujours à leur poste ?

— Tu as raison ! On peut compter sur eux. Je répondrai donc prochainement aux avances qui m'ont été faites, mais à condition que tu m'accompagnes. Je ne veux pas entendre parler d'une réunion où ne figurerait pas mon amie.

Chantal glissa son bras sous celui de Fabienne.

— Non, chérie ! Ma place n'est pas dans les salons. J'ai ici une charge à remplir, j'en ai accepté l'engagement en arrivant aux Trembles... Je ne déserterai pas !

— J'irai donc seule puisque tu l'exiges, mais c'est à contre-coeur !

Fidèle à sa promesse, Fabienne ne tarda pas à prendre part à quelques réceptions. Elle y retrouva sans déplaisir les amis avec lesquels elle avait sympathisé du vivant de la comtesse de Moiloux.

D'ailleurs, chacun lui fit fête, accueillant avec curiosité cette héritière de dix-neuf ans, laquelle, au dire de tous, dirigeait son domaine avec prudence et décision.

Personne n'ignorait la valeur du château des Trembles, une des meilleures terres de la région et plus d'une mère rêvait de voir son fils conquéir le coeur d'une aussi séduisante châtelaine.

Non moins empressés se montraient les jeunes gens attirés par la beauté de Fabienne et sans doute aussi par le secret espoir de régner un jour sur ses biens.

Dès que celle-ci arrivait sur sa bicyclette, on faisait cercle autour d'elle et chacun se disputait le plaisir de la reconduire en voiture, une fois la réunion finie.

La jeune fille était, en effet, aussi ravissante dans sa simple petite robe de toile blanche qu'en tenue de cheval, et sa grâce féminine était telle qu'on accordait difficilement créance aux qualités viriles qui faisaient sa réputation.

Parmi ses admirateurs, Bernard Chambon fut le premier à être reçu aux Trembles. Il était joli garçon, brillant causeur, charmant camarade, et sa famille comptait parmi les mieux posées de la région.

Fabienne ne mit pas longtemps à subir son charme. Il s'en aperçut et sembla décidé à profiter de cet avantage.

Aussi avisé que séduisant, il s'efforça de s'intéresser à la tâche quotidienne de la jeune châtelaine et fut bientôt empressé à se joindre aux deux amies lorsqu'elles partaient, à cheval, visiter le domaine.

— Attention ! dit Chantal ; tu es sur le point de devenir amoureuse. Ce garçon commence à te plaire !

— Bernard ne m'est pas indifférent ! avoua Fabienne, mais tranquillise-toi, je ne songe pas encore à enchaîner ma liberté !

Bien que restant à l'écart des importantes réunions mondaines en raison de son deuil, la jeune fille se laissait cependant volontiers faire la cour, légèremnet grisée par le nombre croissant de ses soupirants.

La sage Martine commença à s'alarmer de cette suite masculine qui risquait de compromettre la réputation de sa jeune maîtresse.

— Tout cela n'est pas raisonnable, ma petite ! gronda-t-elle un jour que Fabienne venait de reconduire au portail un petit groupe de garçons. Vous vous laissez courtiser et feue madame la Comtesse n'eut pas approuvé votre conduite !

Fabienne éclata de rire.

— Voyons, ma bonne Martine, je n'ai pas l'intention de rester célibataire !... Avant de penser à me marier, n'est-il pas prudent d'étudier le caractère de certains garçons ?

— Sans doute ! Mais il n'est point pour cela nécessaire de se laisser prendre la taille ainsi que je vous l'ai vu faire de mes propres yeux !... Et puis, plusieurs galants à la fois, ça manque de correction !

— Justement, Martine ! Je les mets à l'épreuve afin de mieux choisir... De plus, entendre des compliments n'est pas tellement désagréable !

— Ah ! ma petite, ma petite ! Vous me faites mourir de souci ! Les hommes, ça ne vaut souvent pas grand-chose et ceux-ci m'ont bien l'air de tourner autour de votre héritage comme des mouches autour d'un gâteau ! Ils n'ont pas de métier et leur poche est plus facilement vide que pleine !... L'idéee d'épouser une jolie fille riche de terres n'est pas faite pour leur déplaire, pardi ! — Martine, tu m'ennuies, à la fin ! Garde tes gronderies pour d'autres !

La paysanne se rebiffa.

— Et ce n'est pas tout ! J'en ai encore sur le coeur ! Votre amie, mademoiselle Fleury, prend trop d'importance et commande à votre place ! Bientôt, ce sera elle la maîtresse ! Juste et Félix se lamentent ! Vous n'êtes plus comme avant à visiter vos biens et, lorsque vous allez au bois en compagnie de vos amis, vous êtes occupée à écouter leurs fadaises au lieu de regarder les coupes !

— Tais-toi ! fit sévèrement Fabienne... Le domaine tient toujours la première place dans mon coeur, tu le sais ! Ne dis plus des choses aussi sottes !

— Il fallait pourtant en parler ! grommela la servante en s'éloignant.

Une fois seule, Fabienne courut s'enfermer dans sa chambre et réfléchit longuement.

C'était vrai qu'elle aimait maintenant à s'entourer d'admirateurs ! Mais elle était en âge de plaire et sa vie avait été jusque-là si austère ! Et puis, ne devait-elle pas trouver un mari, ne serait-ce que pour empêcher son cousin Alain de Moiloux d'hériter le domaine après elle.

Celui-là, elle le détestait ! Depuis son émancipation, il n'avait pas reparu aux Trembles, mais elle l'avait rencontré au cours d'une réunion et il n'avait cessé de la poursuivre de regards narquois.

Sans doute, les hommages dont elle était l'objet n'étaient-ils pas de son goût car, à maintes reprises, il avait essayé de rompre le cercle de ses amoureux.

Fabienne fut tirée de ses réflexions par un coup frappé à sa porte.

— Entre ! cria-t-elle, reconnaissant la façon habituelle de son amie.

Chantal Fleury pénétra dans la pièce.

— Fatiguée ? demanda celle-ci en voyant la jeune fille étendue sur le lit.

— Non ! Seulement un peu énervée ! Martine vient de me faire une scène, trouvant que je me distrayais trop et ne m'occupais pas assez du domaine.

— Laisse-la dire ! Ne suis-je pas ici pour te suppléer dans ta tâche ! A vingt ans, il est permis de s'amuser un peu ! Je venais précisément t'annoncer qu'une grande réception se prépare chez les Duteil. Tout le pays y sera. Tu es sur la liste des invitations...

— Je crains que cette réunion soit trop nombreuse ! Il n'y a pas quinze mois que ma mère est morte !

— C'est au contraire une excellente occasion de faire ta rentrée dans le monde et de commander ta première robe de bal à une bonne couturière de Tours !

Fabienne resta silencieuse. Elle voyait passer devant ses yeux le visage courroucé de Martine. Un certain remords lui étreignit le coeur. Mais sa jeunesse et les encouragements de Chantal l'emportèrent. Trois semaines plus tard, dans une robe de mousseline blanche du meilleur goût, elle faisait sensation parmi la société sélecte assemblée chez la baronne Duteil.

Des réflexions s'échangèrent. Les mères de famille s'émurent.

— Cette Fabienne de Moiloux est ravissante !

— C'est elle, n'est-ce pas, qui possède le château des Trembles ?

— Oui, ce beau domaine situé sur la route de Challenge. La pauvre petite est orpheline !

— On dit qu'elle est une maîtresse femme et dirige elle-même l'exploitation de ses terres !

— C'est exact ! Elle s'est fait émanciper et a prié poliment son tuteur de ne pas s'occuper de ses affaires !

— Est-ce possible ! Et ce domaine, il est important ?

— Je pense bien ! Au moins deux cents hectares de terre, sans compter les bois et le château !

— Celui qui l'épousera ne fera pas une mauvaise affaire !

— D'autant plus qu'elle est jolie et racée jusqu'au bout des ongles !

Tandis que chacun pérorait sur son compte, Fabienne s'amusait follement. Les danseurs affluaient autour d'elle et elle sembla tout d'abord passer de l'un à l'autre avec une joyeuse indifférence.

Mais bientôt, il ne fut plus possible de ne pas distinguer l'élu de son choix. Dès le milieu de la soirée, Bernard Chambon resta son unique cavalier et les danseurs éconduits virent avec déception le jeune couple marcher lentement dans les allées du parc.

Le soir même, Fabienne annonça à Chantal Fleury que son coeur avait enfin parlé...

IV

A dater de ce jour, on vit Bernard et Fabienne parcourir ensemble à cheval les routes boisées des environs de Challenge.

Chaque matin, Félix amenait deux montures et mettait lui-même sa jeune maîtresse en selle ; mais son mâle visage était plein de reproches et ses sourcils se fronçaient lorsqu'il voyait

[*Lire la suite page* 32]

CUISINE –

[*Suite de la page* 23]

N. B. — Si la sauce à spaghetti devient trop épaisse au cours de la cuisson, ajouter du jus de tomate. Cette sauce peut se préparer à l'avance et se garde bien au réfrigérateur deux à trois semaines pourvu qu'il y ait une couche de gras figé sur le dessus. Si vous faites cuire le spaghetti à l'avance, après l'avoir passé à l'eau froide, laissez-le dans la passoire, et enduisez-le d'un peu de beurre, mélangez-le bien avec le beurre et placez la passoire au dessus d'une marmite contenant de l'eau bouillante et couvrez-la partiellement.

Soupe aux huîtres :

4 *tasses de lait*
4 *c. à table de beurre*
½ *tasse de biscuits soda écrasés*
2 *tasses d'huîtres*
Sel

Chauffer le lait, ajouter les huîtres, les biscuïts soda. Laisser cuire jusqu'à ce que les huîtres festonnent, ajouter le beurre et servir dès qu'il est fondu.

N. B. — Il ne faut jamais laisser bouillir le lait lorsque les huîtres sont ajoutées. Si on le préfère on peut faire cuire les huîtres à part dans leur jus et les ajouter ensuite au lait chaud. Je trouve que la soupe a un meilleur goût quand les huîtres cuisent dans le lait. Il faut surveiller davantage afin que le lait ne monte pas à ébullition.

Homards grillés :

La méthode classique nous dit : « Prendre des homards vivants, les couper en 2... » mais je n'ai pas pu m'habituer. Je ne veux pas dire que je sois moins cruelle, mais je le suis d'une autre façon. De plus ma manière de procéder me permet de préparer les homards à l'avance, de les laisser au frais et de les griller à la dernière minute. Voilà :

Plonger les homards vivants dans une grande marmite contenant de l'eau bouillante fortement salée (une tasse de sel par pinte d'eau). Les laisser mijoter 8 à 10 minutes selon la grosseur. Les retirer et les laisser refroidir assez pour pouvoir les manipuler sans se brûler. Les couper en deux, retirer l'estomac et le tube digestif. Saupoudrer de chapelure, arroser de beurre fondu. Placer sur une plaque et les passer au grilleur pour un quart d'heure environ Le temps de cuisson au grilleur varie selon le degré de cuisson que les homards ont atteint dans l'eau bouillante et selon leur poids. On ne doit pas placer les homards trop près du grilleur car ils se dessèchent. On sert les homards grillés garnis de persil et de sections de citron avec un petit bol de beurre clarifié chaud.

G. G.

Ce gâteau tendre et délicat présente, dans la pâte même, une exquise saveur de coco que rehausse délicieusement un riche glaçage de chocolat au lait. Faites-le avec de la 'Magic'... et vous serez fière des résultats!

Je l'ai fait moi-même... avec la 'Magic'

SUCCULENT GÂTEAU ÉTAGÉ AU COCO

Tamiser ensemble
2⅓ *tasses de farine à pâtisserie, tamisée une fois*
ou 2 *tasses de farine tout-usage, tamisée une fois*
3 *c. à thé de Poudre à Pâte 'Magic'*
½ *c. à thé de sel*
Défaire en crème dans un grand bol
¾ *de tasse de beurre*
Y incorporer graduellement
1¼ *tasse de sucre granulé fin*
Ajouter, un à un, en battant bien après chaque addition
2 *oeufs*
1 *blanc d'oeuf*
D'autre part, mélanger
⅔ *de tasse de lait*
¾ *de c. à thé de vanille*
Ajouter les ingrédients secs au mélange crémeux, par petites quantités, en alternant avec le lait et mélangeant délicatement après chaque addition. Incorporer en pliant la pâte
¾ *de tasse de noix de coco filamentée, hachée*
Verser dans 3 moules à gâteaux-étages ronds de 8″, graissés et dont le fond est garni d'un papier paraffiné graissé. Cuire à four modérément chaud, 375°, de 20 à 25 min. Laisser reposer 10 min. sur une grille à gâteaux. Démouler, enlever le papier et laisser refroidir complètement les gâteaux. Réunir les étages et glacer le gâteau avec le Glaçage de Chocolat au Lait; saupoudrer de coco grillé. *Glaçage de Chocolat au Lait:* Tamiser ensemble 3½ tasses de sucre à glacer tamisé et ½ tasse de cacao. Défaire en crème ½ tasse de beurre; y ajouter un jaune d'oeuf et battre pour bien incorporer. Ajouter le mélange sucre-cacao en alternant avec juste ce qu'il faut de crème bien chaude (env. ¼ de tasse) pour obtenir un glaçage qui s'étende bien. Ajouter en battant 1 c. à thé de vanille.

Un autre produit de qualité de
STANDARD BRANDS LIMITED

LA SURBLOUSE A MANCHES COURTES OU TROIS-QUARTS

...en crêpe Dacron, à pois délicats ornée d'une étroite ceinture. Patron No 3742. Tailles : 10-18 ans. Prix 50¢

...notez l'originalité de l'encolure et les petites poches. En Dacron et coton imprimé. Patron No 3674. Tailles : 10-18 ans. Prix 50¢

La jupe de la saison proportionnée pour convenir à une douzaine de coquettes petites blouses. Fabriquée de Celanese Arnel et Rayonne, brun cacao. Patron No 3561. Tailles : 23-½-32. Prix 50¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patron de "La Revue Populaire", Dominion Simplicity Patterns, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Limited, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U. S. A.

AVIS A NOS LECTRICES

Nous désirons aviser notre distinguée clientèle que notre magazine *La Revue* POPULAIRE, la revue de la « Canadienne », est éditée, dirigée et imprimée par une entreprise entièrement *canadienne-française* et que nous ne sommes en aucune façon liés avec des organisations en dehors de la province de Québec. Encourager les revues de « chez nous » c'est faire preuve de bon goût !

LA DIRECTION.

[*Suite de la page* 30]

s'éloigner dans l'avenue la jolie cavalière serrée de près par son compagnon.

— Comment empêcher cela ? murmurait-il, les poings crispés... Comment empêcher cela ?

Car Bernard Chambon était connu dans le pays pour un coureur de filles et personne n'ignorait qu'il n'avait d'autre métier que celui de joueur.

— C'est cette mademoiselle Fleury qui a fait tout le mal ! gémissait Martine. Elle l'a poussée à se désintéresser des terres, à danser, à « flirter », comme ils disent ! Ah ! Malheur de malheur !

— Laissez faire ! disait gravement le brave Juste. Notre demoiselle a la tête solide ! Un jour, elle comprendra ses torts et nous reviendra !

Mais la tiède saison d'automne, favorable aux promenades équestres, ne fit, hélas ! qu'aviver le sentiment que Fabienne commençait d'éprouver pour Bernard Chambon.

Ce devint un tableau presque quotidien de la voir chevaucher sur les routes... elle, les joues rosies par la bise matinale, sa blonde chevelure au vent, son joli corps moulé dans sa redingote grise... lui, botté de fauve, son dur profil émergeant de sa casquette anglaise, la taille prise dans un costume de bonne coupe.

Ils étaient à vrai dire si agréables à regarder que les paysans qui passaient ne pouvaient s'empêcher de se retourner pour les voir et admirer leur jeune et ravissante allure.

Les hommes claquaient la langue d'un air connaisseur et les femmes se poussaient du coude, parlant bas.

— C'est la demoiselle des Trembles avec son promis, pour sûr ! On peut dire que ça fera un beau couple !

Chantal fermant volontairement les yeux et Martine ayant renoncé à gronder, ce qui devait arriver arriva...

La veille de Noël, Fabienne sonnait à la porte de son tuteur et demandait à lui parler... Celui-ci soignait ses rhumatismes et la reçut dans sa chambre.

— Je viens vous annoncer, monsieur, que je suis fiancée ! fit-elle après les salutations d'usage.

— Et avec qui ? demanda calmemnet monsieur Maurisson.

— Avec Bernard Chambon, un camarade de collège de mon cousin Alain de Moiloux.

Monsieur Maurisson sortit une cigarette de sa poche et l'alluma sans se presser ; puis il se tourna vers sa pupille :

— Je regrette de vous contrarier, ma chère enfant, mais ce mariage ne se fera pas !

Fabienne bondit sur son siège.

— C'est Alain qui vous a dit du mal de lui !

— Détrompez-vous ! Mon beau-fils ne m'a jamais parlé de monsieur Chambon. La réputation de celui-ci est assez mauvaise pour que des renseignements soient jugés superflus. Il n'est pas de ceux que l'on épouse !

Les yeux de Fabienne flamboyèrent.

— C'est pourtant ce que je ferai dès ma majorité. J'espère que j'aurai ce jour-là le droit de choisir mon époux.

— Absolument, ma chère Dieu veuille que vous le choisissiez bien !

— Mon cousin de Moiloux sera alors impuissant à faire échouer mes projets !

— Vous faites étrangement erreur en ce qui concerne les sentiments de mon beau-fils.

— Je ne vois que trop clair dans son jeu ! Il ne veut pas que je me marie...

— Ma chère Fabienne, je vous défends de calomnier Alain ! Il est le fils de ma femme et c'est un garçon que j'aime et que j'admire !

— Malgré lui, j'épouserai Bernard Chambon !

— Je suis sûr du contraire, car ce jeune bandit courtise à Tours une très riche Américaine qui parle d'en faire son mari.

— C'est impossible !

— Renseignez-vous !

Fabienne ne mit pas longtemps à revenir aux Trembles. Bernard l'attendait dans l'avenue. Elle l'interrogea brusquement.

— Est-ce vrai que vous allez épouser une riche Américaine ?

Le jeune homme pâlit.

— Rien n'est encore décidé ! J'attendais la réponse de votre tuteur.

Fabienne éclata.

— Elle est négative et vous êtes un lâche, un hypocrite ! Vous n'avez pas craint de vous moquer d'une orpheline sans défense !

Bernard se cabra sous l'insulte.

— Ecoutez, ma chérie, c'est vous que j'aime, je le jure, mais je ne puis vous épouser sans le consentement de monsieur Maurisson et, devant son refus...

— ...vous vous décidez pour l'autre projet ! Perdu le château, à vous les dollars ! Je comprends tout, maintenant !

— Fabienne, vous êtes cruelle ! Vous savez quel amour j'ai pour vous !

— Moi aussi, je vous aimais, Bernard ! murmura la jeune fille d'une voix tremblante. Maintenant, je tâcherai d'oublier... Quand vous mariez-vous ?

— Je dois donner ma réponse ce soir. Mes parents me pressent de partir. Notre mariage se fera en Amérique. Maudit soit ce monsieur Maurisson qui brise notre bonheur !

Elle tendit la main, se raidissant contre la douleur.

— Adieu donc, Bernard !

— Adieu, Fabienne ! Adieu, petite chérie !

Et, d'un geste brusque, Bernard étreignit la jeune châtelaine et l'embrassa longuement.

— Partez ! murmura celle-ci dans un souffle.

Le jeune homme s'éloigna précipitamment dans l'avenue. Sans se retourner, Fabienne courut jusqu'à sa chambre et se jeta en sanglotant sur son lit.

Huit jours plus tard, elle apprenait que Bernard Chambon était à New York et que son mariage était annoncé à tous ses amis.

La pauvre enfant supporta vaillamment la nouvelle et Chantal ignora son chagrin.

D'ailleurs, la saison d'hiver battait son plein, il y avait peu à faire au domaine et Fabienne se laissa facilement convaincre par son amie qu'il lui serait profitable d'assister aux réunions dansantes que donnaient plusieurs familles très honorablement connues.

Ensemble, elles allèrent chez la couturière. Deux semaines plus tard, Fabienne inaugurait pour le premier grand bal de l'année une ravissante robe de tulle rose qui la rendait plus jolie que jamais.

Dès lors, sa frénésie de danse ne connut plus de bornes. Laissant à Chantal Fleury le soin de s'occuper des Trembles, elle résolut de terminer l'hiver chez ses amis où il lui serait plus facile de ne manquer aucune réjouissance.

Une cour masculine se forma rapidement autour d'elle et les avertissements discrets de M. Maurisson ne vinrent que faiblement ralentir ce subit amour du plaisir.

— Pourquoi ne donnerais-tu pas une réception à l'occasion de ta majorité ? suggéra un jour Chantal.

— J'y pense depuis longtemps ! répondit Fabienne, et je compte y inviter monsieur Maurisson en personne afin d'enterrer définitivement devant lui sa tutelle. Mon cousin Alain de Moiloux ne sera pas oublié non plus et je serai heureuse de lui présenter mes amis.

Ce projet fut approuvé par Martine qui promit son concours. Les invitations furent lancées et, dès les premiers jours de mai, les préparatifs commencèrent, afin que tout fût prêt pour le 15, date anniversaire de l'héroïne de la fête.

Juste râtissa les allées. Félix dressa les tréteaux et décora les salles. Et Martine, aidée des jeunes filles, commença de confectionner des monceaux de gâteaux avec les produits de la ferme réservés pour cette occasion.

— Tu parais étrangement joyeuse ! fit un matin Chantal, étonnée de voir son amie fredonner, contre son habitude, un des airs en vogue de l'hiver.

— C'est que je le suis effectivement ! répondit Fabienne. Je prépare à mon cher tuteur un tour de ma façon qui me remplit d'une gaieté folle !

— Peut-on savoir en quoi il consiste ?

— Nullement ! La surprise sera pour tous. Je tiens, le jour de mes vingt et un ans, à faire publiquement acte d'indépendance.

— Bien ! fit Chantal, vexée. Je regrette de ne plus être comme autrefois ton unique confidente !

— J'ai le droit d'avoir mes secrets !

— Sans doute ! Attendons donc le grand ojur.

Ce jour ne tarda pas à arriver et les salons des Trembles se remplirent bientôt d'une foule bruyante où dominait la présence de tous les châtelains des environs.

Monsieur Maurisson, oubliant ses rhumatismes, avait accepté l'invitation de sa pupille. Bien plus, il avait voulu offrir le champagne qui devait être servi au buffet.

Quant à Alain de Moiloux, il figurait parmi les danseurs et ne se lassait pas d'admirer secrètement sa ravissante cousine.

Lorsque vint le moment de boire à la santé de la jeune maîtresse de maison, et de lui offrir ses voeux, celle-ci s'avança vers monsieur Maurisson et le remercia en termes chaleureux de sa protection. Puis, prenant la main d'un élégant garçon qui se trouvait à son côté, elle le présenta, le regard triomphant, à son tuteur.

— Voici Guy de Faves ! s'exclama-t-elle. Je suis heureuse de vous le faire connaître car nous sommes fiancés et nous nous marierons dans un mois.

Monsieur Maurisson fit bonne contenance. Il était trop bien élevé pour manifester de l'amertume. Cette petite fille volontaire affirmant devant tous sa liberté nouvellement conquise !... Soit !... Il n'en prendrait pas ombrage, satisfait en somme d'être délivré d'une tutelle aussi difficile à exercer.

— Tous mes voeux, ma chère Fabienne ! répondit-il en tendant la main au jeune couple. Monsieur de Faves n'est pas un inconnu pour moi... Je souhaite que vous soyez heureuse !

Il n'en fut pas de même pour Alain de Moiloux qui eut grand-peine à garder son sang-froid.

Ce Guy de Faves, fils d'un alcoolique et d'une femme frivole, petite intelligence et coureur de jupons... Se pouvait-il que Fabienne l'eût choisi pour mari ? Sans doute avait-elle été mal renseignée, ou trompée par le physique séduisant et la parfaite galanterie de ce réputé noceur ! Il fallait qu'il lui parlât et ne laissât pas accomplir cette monstruosité ! Dès le lende-

main, il demanderait à être reçu par elle.

La réunion s'acheva au milieu de la gaieté générale, la jeune châtelaine recevant, le visage rayonnant, les félicitations de tous. Prétextant une grande fatigue, M. Maurisson se retira très tôt. Son beau-fils le suivit de près et, tous les invités partis, Fabienne se laissa tomber dans un fauteuil, lasse à mourir mais grisée de son succès et de sa récente liberté.

Chantal vint s'asseoir auprès d'elle. Très mortifiée de ne pas avoir été avertie par Fabienne de ses secrètes fiançailles, elle s'appliqua cependant à n'en rien laisser paraître et reprocha doucement :

— Ma chérie ! Comme tu parais fatiguée !

La jeune fille s'étira avec délices :

— Ereintée, en effet, mais tellement heureuse ! As-tu vu la tête de mon ex-tuteur lorsque je lui ai présenté mon fiancé ?

— Oui, j'ai cru qu'il allait s'évanouir.

— Ah ! La belle revanche que j'ai eue là ! Je me suis sentie payée en un instant de toutes ses exigences et de l'obstination avec laquelle il s'est refusé à faire mon bonheur.

— Avoue, ma chère, que tu n'as rien à regretter ! Le comte de Faves est un parti autrement brillant que Bernard Chambon !

— J'en conviens aisément. Guy aime beaucoup recevoir et il m'a promis de faire des « Trembles » le lieu le plus mondain de la Touraine. Nous organiserons des bridges et des chasses qui deviendront le rendez-vous de la meilleure société.

Chantal Fleury eut un sourire légèrement inquiet.

— Et moi ? Que deviendrai-je dans tout cela ?

— Ma chère, j'ai pensé à tout. Tu sais, le petit pavillon qui se trouve à l'extrémité du bois... je t'y installerai. Tu continueras à surveiller le domaine et à diriger les travaux. Comme Guy et moi nous nous marierons sous le régime de la séparation de biens, je garderai l'administration des « Trembles ». Tu ne dépendras donc que de moi... Mais tu comprends qu'avec mes obligations mondaines, je n'aurai guère le temps de m'en occuper ! Bien entendu, je t'intéresserai aux bénéfices. Acceptes-tu ?

Le visage de Chantal Fleury ne put retenir une expression de triomphe, pourtant elle s'efforça de répondre calmement :

— Certes, ma chérie ! Tu peux compter sur mon entier dévouement. Je suis tellement heureuse de rester auprès de toi !

V

« PUIS-JE parler à mademoiselle Fabienne ? »

— Qui faudra-t-il lui annoncer ?

— Son cousin Alain de Moiloux.

Martine fit entrer le visiteur et prévint la maîtresse de maison qui arriva aussitôt. Dès que la jeune châtelaine l'eût invité à s'asseoir, il se décida à parler :

— Ma cousine, je viens accomplir un devoir délicat et j'espère que vous ne voudrez voir dans cette démarche que la grande affection qui me guide.

— Je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

— Votre situation d'orpheline, en vous privant des gardiens naturels que sont des parents, ne vous a pas mise en garde et personne ne vous a conseillé de prendre des renseignements avant de lier votre vie à celle de Guy de Faves. Je crois indispensable de vous mettre au courant de certaines réalités incompatibles avec votre bonheur.

Fabienne se dressa, très pâle, l'air vindicatif.

— Mon cousin, dit-elle d'une voix où tremblait la colère, veuillez vous mêler de vos propres affaires. Je suis majeure et assez grande pour pouvoir disposer de mon sort. J'ai pris sur mon fiancé tous les renseignements que je devais prendre... Ils m'ont plu... Le reste me regarde. Votre visite est à la fois grotesque et inconvenante. Je vous saurai gré de vous retirer !

Alain de Moiloux se leva brusquement.

— Fabienne ! Je vous en supplie ! Ecoutez-moi ! implora-t-il.

La jeune fille éclata.

— Je refuse de vous entendre ! Ne m'avez-vous pas déjà fait assez de mal en m'empêchant d'épouser Bernard Chambon ?... Il vous plairait, n'est-ce pas, que je reste célibataire et qu'un accident toujours possible supprime mon existence, vous rendant du même coup héritier des Trembles... Mais il n'en sera rien... J'aurai des enfants, le domaine leur sera destiné et vous terminerez vos jours ailleurs que dans les terres que vous convoitez !

Alain devint d'une pâleur de cire.

— Fabienne ! ce que vous dites est odieux !

— Allez-vous-en ! Je vous chasse ! Si vous reparaissez ici, je crierai que je n'ignore pas les mobiles honteux qui vous guident !

Alain de Moiloux chancela sous l'insulte et, plus blême qu'un cadavre, franchit la porte qui lui était désignée.

Une fois seule, Fabienne éclata en sanglots.

— Pourquoi faut-il toujours que quelqu'un m'empêche d'être heureuse ? Je n'ai jamais eu la paix depuis que ma pauvre maman n'est plus !

Un mois plus tard, le mariage était célébré avec solennité dans la petite église de Challenge. Après le lunch somptueux offert aux invités dans les salons du château, le jeune couple partit pour l'Italie, laissant à Chantal Fleury la direction du domaine.

Lorsqu'ils revinrent de voyage, on était à la veille de l'ouverture de la chasse et les réunions étaient nombreuses dans toute la région tourangelle.

Après avoir parcouru les terres et complimenté Chantal Fleury de son administration, Fabienne combina sans tarder avec son mari la réception qui devait marquer leur retour.

Dès lors, commença aux « Trembles» un joyeux défilé d'invités qui ne cessa qu'à l'approche de l'hiver.

Le comte de Faves était fervent chasseur. Des battues furent organisées qui réunirent les meilleurs fusils du pays et donnèrent en même temps l'occasion de goûters et de réunions dansantes.

Les « Trembles » eurent bientôt la réputation d'être le château de Touraine où l'on s'amusait le plus.

Les maîtres de maison ne regardaient en effet pas à la dépense. Fabienne semblait absolument heureuse et jouissait pleinement de sa nouvelle existence.

Bien que ne s'intéressant que de loin au rendement du domaine, elle l'estimait fort satisfaisant à en juger par le train de vie que lui faisait mener son mari. Celui-ci se disait d'ailleurs fort expert en opérations boursières et se vantait fréquemment de placements d'argent qui lui faisaient réaliser d'énormes bénéfices.

De son côté, Chantal Fleury se montrait à la hauteur de sa tâche, ne quittant guère le pavillon qu'elle habitait que pour s'occuper des coupes, des fermages et surveiller le nouveau personnel qui avait été engagé.

Car Martine et Juste ayant été promus aux titres de cuisinière et de valet de chambre, un ménage de jardiniers s'était vu confier, à leur place, le soin des pelouses et de la basse-cour. Seul, Félix n'avait pas quitté son poste et dirigeait les équipes de bûcherons.

La jeune comtesse de Faves aurait donc pu jouir en paix de sa vie facile si Martine n'était venue à tout propos lui rappeler les dangers de sa nouvelle position.

— On vous a changé, ma petite ! Quand je pense qu'après la mort de la regrettée Comtesse, on vous voyait, dès le matin, courir à cheval pour aller aider aux travaux ! A présent, lorsque Félix selle les chevaux, c'est pour vous permettre de suivre une chasse dans les environs en compagnie de votre mari. Voilà plus d'un mois qu'on ne vous a pas vue à la ferme!

Fabienne se récria.

— Martine, vieille grondeuse ! Ne faut-il pas que je suive mon mari ? Celui-ci n'entend rien à l'agriculture.

LA FEMME DEVANT LA LOI :

Dissolution de la communauté de biens, du vivant des époux.

Quand y a-t-il lieu à l'action en séparation de biens ?

Règle générale, une épouse peut demander et obtenir une séparation de biens, quand elle craint que ses droits et ses intérêts dans la communauté ne soient en péril.

Il convient de faire remarquer que l'action en séparation de biens est propre à l'épouse. L'actif de la communauté appartient au mari et à la femme, en parts égales. Mais c'est le mari qui administre les biens de la communauté. Si donc l'épouse peut craindre que l'administration du mari ne lui fasse perdre sa part, en tout ou partiellement, le mari ne peut éprouver de telles craintes à l'égard de sa femme, puisqu'elle est totalement étrangère à l'administration.

* * *

Alors que la mésentente règne entre deux époux depuis un certain temps et que la situation ne semble pas devoir s'améliorer, au contraire ! un cultivateur vend sa ferme à un de ses fils. C'est à peu près tout ce qu'il possède, mais il a vendu pour un bon prix, soit $12,000. Après la vente de la terre, le mari traite sa femme avec moins d'égards encore. Il lui refuse souvent les choses nécessaires à la vie et à son entretien. Le différend a pris de l'envergure : il s'étend maintenant à toute la famille. Certains enfants appuient leur père contre leur mère. D'autres ont pris parti pour leur mère.

Or ces deux époux sont mariés sous le régime de la communauté de biens. C'est dire que la part de l'épouse dans la communauté est d'au moins $6,000. Vu la mésentente persistante entre son mari et elle-même, l'épouse en a fait état devant la Cour et a ainsi obtenu une séparation de biens, qui lui permet désormais d'administrer sa part personnellement et même sans autorisation maritale. *Ref.* : cause No 5349, Cour supérieure, à Sherbrooke.

ROBERT MILLET, B. A.

20 sous l'exemplaire

20 sous l'exemplaire

15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ **CES TROIS MAGAZINES**	**$5.50**	**$8.00**
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une voix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

A bons écoliers,

livres toujours propres

Michel est un écolier studieux, il aime dans la vie être propre et parfois il est ennuyé comme tous les petits ou grands garçons qui font une bêtise. Une tache d'encre sur le livre d'histoire est chose vite faite, des doigts mal essuyés après le goûter et voilà une tache de beurre, une page tournée trop vite et la voilà déchirée. Et puis Michel n'a peut-être pas eu de livres neufs à la rentrée. Alors, ils sont moins solides... et crac... la couverture se détache.

Pour éviter ces accidents, écoliers ou collégiens de toutes classes avant la rentrée des classes où vous êtes encore pleins de courage, remettez tout à neuf.

Enlevez les taches d'encre, de doigt ou de beurre

Il faut procéder par ordre. Traiter chaque feuille séparément. Mettre au-dessous de la feuille à détacher une plaque de verre et un buvard très épais blanc de préférence.

Metttre la page bien à plat devant soi.

Sur telle page, nous avons une tache d'encre. Si elle est fraîche, employez de l'eau oxygénée à 12 volumes, si elle est plus ancienne, prenez le Corrector ou une solution de 1 g. d'hyposufilte de soude dans 50 gr. d'eau additionnée, juste au moment de l'emploi, de 4g. d'acide oxalique. Procédez avec un compte-gouttes et absorbez l'excès de liquide avec un tampon d'ouate. Recommencez l'opération si nécessaire.

Rincez à l'eau pure à l'aide d'un pinceau.

Laissez sécher en ayant toujours soin de mettre chaque côté de la feuille traitée une ou deux feuilles de buvard.

Le résultat vous ravira !

Ailleurs ce sont des taches de doigts ou de beurre. Saupoudrez-les de talc, placer le buvard dessus.

Et repassez au fer chaud. Vous pouvez aussi badigeonner au pinceau avec de l'essence de térébenthine laissée à la température de la pièce. Ne pas rincer. Sécher seulement entre deux buvards.

Réparez les pages déchirées ou détachées

Il arrive aussi qu'un feuillet d'un livre soit détaché. Remettez-le le plus vite possible en place. Placez de la colle cellulosique transparente pour papier et passez-en un mince filet sur ⅛″ à peine le long du dos côté verso du feuillet.

Puis introduisez-le aussi profondément que possible dans le livre bien ouvert. Aidez-vous avec une petite spatule en bois.

S'il s'agit de feuillets doubles séparés le long du dos, réunissez-les avant de les remettre en place par une bande de ruban adhésif ayant la longueur de la page. Prenez soin, en les remettant en place de ne pas gêner le pliage.

Apprenez à réparer de façon pratiquement invisible vos pages déchirées avec tout simplement une ou deux feuilles de papier à cigarettes. Poser sous la feuille déchirée une feuille de papier à cigarettes, de telle façon que la longueur du papier se trouve dans le sens de la déchirure. Soulevez alors légèrement un des côtés de la fente pour l'enduire d'un soupçon de colle. Faire de même pour l'autre côté. Rapprocher le plus possible la déchirure en raccordant les textes. Poser une seconde feuille à cigarettes au-dessus et laisser sécher.

Une fois bien sec, il ne reste plus qu'à enlever les feuilles à cigarettes en faisant rouler sur elles-mêmes les extrémités dans le sens de la déchirure. La soudure sera parfaite et solide.

" Raccommodez la couverture de votre dictionnaire "

Pensez, pour finir, à votre dictionnaire dont la couverture est séparée complètement. Dans une bande de toile bien serrée, coupez un morceau de la longueur du livre et dont la largeur dépassera environ de 1 bon pouce de chaque côté. Encollez le dos et posez la toile bien au milieu et en l'aplatissant le plus possible.

Après bon séchage, encollez à son tour le dos de la couverture et 1 pouce de chaque côté du cartonnage. Faire bien adhérer le tout et laisser sécher sous presse, si possible.

Vous serez certainement heureux de demander un coup de main à votre sœur ou à votre frère. N'hésitez pas, à deux, tout est plus facile.

GEORGES LE ROUGE.

Le Service de Gardienne une nécessité?

par R. P.-Rowan

[*Suite de la page 27*]

Solution Numéro 2

Voyons ce que nous offre la deuxième solution : celle des jeunes étudiantes du quartier. C'est la solution qui nous semble la plus populaire, celle adoptée par la plupart des mamans. Pourquoi ? J'ai interrogé plusieurs femmes et voici la réponse de Mme C..., mère de deux bambins, Pierre, 5 ans et demi, André, 4 ans.

« J'ai adopté cette solution d'abord parce qu'elle est la moins onéreuse, ensuite parce qu'elle me permet d'avoir toujours la ou les mêmes gardiennes. Lorsque je suis arrivée dans le quartier, j'ai demandé à une amie qui y habite depuis longtemps si elle connaissait des jeunes filles qui seraient prêtes à venir garder. Par elle, je suis entrée en contact avec deux jeunes étudiantes, les deux soeurs, 16 et 17 ans, qui demeurent près de chez moi. En principe, c'est la plus âgée qui vient garder : lorsqu'elle est occupée, c'est la cadette. Mes enfants l'adorent et elle le leur rend bien ; elle est aussi fort patiente avec eux, ce que je trouve le plus important.

« Je la paie. 35 sous l'heure. C'est un tarif minimum. Je compte sur elle pour surveiller les enfants, les amuser, leur lire des histoires, les amener au parc ou en promenade, leur servir à l'occasion un repas que j'aurai déjà prépar. A ce .35 sous l'heure, j'ajoute parfois un petit cadeau choisi spécialement à son intention, ce qui est ma façon personnelle de lui prouver ma reconnaissance. Je considère que la collaboration qu'elle m'accorde ne se paie pas uniquement en sous. Il faut de l'amitié entre la gardienne et la mère de famille, la même amitié qui doit exister entre la gardienne et les enfants, chose qu'on peut difficilement obtenir avec un service de gardiennes organisé parce que c'est rarement la même personne qui vient.

« Ces jeunes filles sont disponibles le soir ou les fins de semaine. jamais le jour pendant la semaine : elles vont toutes deux à l'école. C'est un inconvénient d'accord, mais je ne peux m'organiser autrement. Si je dois absolument sortir pendant la semaine, j'ai recours à une amie ou j'attends la journée où vient ma femme de peine qui accepte alors de garder pour quelques heures. »

En résumé, la solution numéro 2, celle des jeunes gardiens, étudiants ou étudiantes, semble être la solution idéale pour le soir, lorsqu'il n'y a pas ou presque pas de soins à donner et que les enfants ne sont plus de tout petits bébés. Dans le jour, spécialement dans les foyers où les enfants sont plus nombreux ou s'il y a encore des nourrissons, cela devient plus compliqué, surtout si la mère ne peut s'offrir les services d'une aide-domestique.

Solution Numéro 3

Il existe enfin une troisième solution, pas assez répandue à mon avis, *le Service d'Entre-Aide Paroissial.* Malheureusement, ce service est loin d'exister dans toutes les paroisses de la métropole : en fait, c'est l'exception, m'a-t-on dit.

Ce service existe dans la paroisse Notre-Dame de Grâces et sur une haute échelle, peut-être à cause des facilités qu'offre le Manoir, centre de la vie sociale culturelle et sportive de la paroisse, sûrement à cause de l'esprit paroissial intense qui y règne.

Il s'agit d'un service d'entr'aide absolument bénévole ; le but de ce service est de dépanner les paroissiens, de les aider. Il s'agit de mettre des gens mal pris en contact avec d'autres qui le sont d'une façon différente. Ainsi, une jeune maman qui a besoin d'une gardienne téléphone à la paroisse : on lui fournit alors les noms de quelques personnes qui sont disponibles pour aller garder et qui en même temps ont besoin de gagner un peu d'argent. Il peut s'agir d'une veuve, d'une étudiante, d'un étudiant ou tout simplement d'une dame qui n'a pas suffisamment de revenus pour subvenir à ses dépenses. En aidant ces personnes à trouver du travail, le Service dépanne la maman qui a besoin d'une gardienne.

Ce service d'entr'aide paroissial est uniquement un service de « contacts ». Il n'est jamais question d'argent. Les deux personnes en cause, une fois qu'elles se sont rencontrées, établissent leurs conditions. Le service n'a rien à voir là-dedans. Il se rend toutefois responsable des personnes qu'il recommande en ce sens qu'il ne fournira jamais le nom d'une personne inconnue sans enquête au préalable et sans références sérieuses.

Ce Service d'entr'aide paroissial existe également dans d'autres domaines qu'il serait trop long d'aborder dans les cadres de cette enquête. Nous ne pouvons que regretter que ce service bénévole n'existe pas dans toutes les paroisses de la ville. Combien de mamans il aiderait à dépanner !

R. P.-R.

Vous pouvez avoir confiance quand vous donnez ASPIRIN aromatisé, format pour enfants

Ayez confiance qu'ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, correspond à la dose recommandée pour les enfants—1¼ grain d'ASPIRIN—pour un soulagement rapide et doux des douleurs et de la fièvre résultant d'un rhume.

Ayez confiance que sa qualité est contrôlée. ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, est soumis à de nombreux essais afin d'assurer son degré d'excellence uniforme.

Ayez confiance que *l'action de floconnement instantané,* comme l'ont vu des médecins, permet à ASPIRIN, Format pour Enfants, d'entrer dans l'estomac sous forme de petits flocons mous, prêts à agir en deux secondes seulement!

Ayez confiance que les enfants prennent sans rechigner ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, car il a bon goût. Et le nouveau capuchon à serrage parfait du flacon aide à les empêcher d'en prendre eux-mêmes.

Donnez de l'Aspirin véritable à votre enfant!
Recherchez la croix BAYER sur chaque comprimé.

avec le NOUVEAU CAPUCHON À SERRAGE PARFAIT pour une plus grande protection de votre enfant

Doublez la durée de vos tapis— tout en les rendant plus moelleux!

Aujourd'hui TOUS vos tapis, carpettes et tapis de passages peuvent avoir le moelleux de tapis de luxe—et de plus vous y gagnez de l'argent! Le Cush-n-Tred Smith est un sous-tapis de genre nouveau et entièrement différent, qui réunit la souplesse du latex de caoutchouc et la protection supérieure des fibres naturelles.

Demandez le dessous de tapis Cush-n-Tred Smith chez votre marchand de tapis. Il évite aux tapis de glisser sur le parquet—donne à tous tapis et carpettes plus de moelleux tout en augmentant leur durée.

Smith Cush-n-Tred MARQUE DÉPOSÉE

Le dessous de tapis de type nouveau et différent

INSTITUT CHATELAINE SCEAU D'APPROBATION

Smith Manufacturing Limited Weston Canada

ACHETONS DES PRODUITS CANADIENS

EMBELLIR LA MAISON

PAR LUC SIMON

Chère lectrice,

Ce ne sont pas les diplômes qui m'autorisent à signer cette rubrique. Je ne suis pas architecte. Je n'ai pas fréquenté l'Ecole des Beaux-Arts. Je n'ai même jamais suivi des cours spécialisés de décoration d'intérieur. Mes seuls titres de noblesse dans ce domaine se résument à vingt années de bricolage et de rafistolages de toutes sortes. Le marteau, le pinceau et le pot de colle constituent mon outillage de prédilection.

C'est peu, me direz-vous.

Je réponds : c'est beaucoup. Car l'ingéniosité et le bon goût suppléent souvent largement aux solutions plus coûteuses.

Mon expérience me permet d'affirmer qu'il n'est pas du tout nécessaire d'être fortuné pour pouvoir embellir sa maison. C'est là-dessus surtout que je veux insister. On croit trop volontiers que la décoration d'intérieur est affaire d'argent. Mon courrier veut précisément prouver le contraire. Il s'adresse spécialement à vous, madame, qui disposez d'un budget modeste mais qui avez quand même à coeur de créer au foyer une atmosphère à la fois accueillante et pratique. Mettez-vous bien dans la tête que cela est non seulement possible mais réalisable à très peu de frais, dans la plupart des cas. Pour peu que vous possédiez une certaine habileté manuelle et que vous disposiez d'un minimum de loisirs, la décoration de votre maison deviendra un « hobby » important.

Autre point important. Ne vous contentez pas de reproduire béatement les modèles d'intérieurs que vous admirez dans les revues spécialisées. Il y a de fortes chances pour que votre appartement, par ses dimensions ou son orientation, ne se prête pas du tout à ce servile plagiat. Soyez personnelle, madame, n'imitez pas ce que font les voisins. Votre maison doit refléter une personnalité : la vôtre. Vous ne vous sentirez vraiment heureuse et confortable que dans une ambiance créée par votre imagination et votre goût individuel.

Je me propose de vous aider dans cette recherche. Confiez-moi vos hésitations, vos projets et vos petits ennuis de décoration. Nous les débattrons ensemble.

Il vous suffira de m'écrire à :

LUC SIMON,
a/s La Revue Populaire
975, de Bullion,
Montréal 18, P. Q.

Le Courrier du mois

Q. Ma cuisine est exiguë et mal éclairée. La seule fenêtre donne sur l'arrière du garage qui me coupe la lumière de moitié. Je croyais bien faire en habillant ma fenêtre de cretonne pour masquer le point de vue. Résultat : la pièce est plus sombre que jamais. J'ajoute que mon plafond est blanc, mes murs vert pâle, mes boiseries d'un vert plus soutenu et mon linoléum à motifs rouges. Y a-t-il moyen de remédier à cette situation ?

Perplexe.

— J'imagine en effet que ce mur extérieur du garage doit obscurcir votre cuisine considérablement. C'est à cela qu'il faut s'attaquer d'abord et avant tout. Je vous conseille de le badigeonner à la chaux ou de le faire couvrir d'un revêtement quelconque, mais blanc de préférence, sur lequel vous ferez courir, la saison venue, une vigne grimpante ou un rosier sauvage. Votre cuisine, croyez-moi s'en trouvera illuminée et vous poserez enfin vos yeux sur un décor plus souriant. Supprimez vos rideaux. Tout au plus, un léger volant qui encadrera la fenêtre. Il faut sur vos murs une couleur chaude : un jaune pâle, par exemple, qui recouvrira tout : plafond, boiseries, armoires. Il importe dans une pièce minuscule d'employer une seule tonalité. Quant au plancher, si vous deviez le remplacer, choisissez un linoléum très sobre ou des tuiles unies d'une couleur claire. Méfiez-vous des motifs élaborés qui rétrécissent les dimensions d'une pièce.

Après ce traitement de beauté, il vous restera à créer une ambiance dans cette pièce. Et puisque la fenêtre donnera sur une sorte de jardinet miniature, il faudra poursuivre dans cette voie et amener de la verdure à l'intérieur. Des pots de géranium seront posés sur le bord de la fenêtre ; des plantes vertes blotties dans des cages ou des paniers en osier égayeront la nudité des murs.

Vous avez des problèmes de

DÉCORATION?

confiez-les à notre expert Luc Simon

et écrivez-lui à :

La Revue POPULAIRE,
975 de Bullion,
Montréal 18, *P. Q.*

Q. Ma fournaise à l'huile est installée au bout du corridor d'entrée. Le coup d'oeil en est désolant. J'avais songé à la dissimuler derrière une tenture, mais mon mari prétend que ce serait dangereux pour le feu. Que faire ?

Ce meuble métallique me rend malade.

— Vous guérirez, madame, rassurez-vous. Ceci dit, votre mari a raison de vous mettre en garde contre un danger d'incendie. Oubliez cette solution de la tenture, à moins que vous ne découvriez un tissu parfaitement ignifugé. Mais encore là, vous risqueriez de bloquer le rayonnement de la chaleur dans toute la maison. Faites-vous plutôt construire un écran de tuiles d'amiante perforées ou mieux encore, de ces feuilles de métal ajourées dont on fait des cache-calorifères et que votre quincailler connaît sous le nom commercial de « hard metal «. Cet écran, monté sur un cadre en bois, pourra être fixé définitivement au mur ou, si vous préférez une chose amovible, faites-la monter en paravent. Bien entendu, vous pourrez la peinturer de la couleur du mur, et l'enjoliver de gravures ou de reproductions de peintures.

Q. Ma grand-mère m'a légué deux petits fauteuils de style parfaitement conservés. Je les trouve jolis, mais je ne vois pas où je pourrais les loger parmi mes meubles d'inspiration suédoise. Je cherche à m'en défaire. Qu'en pensez-vous ?

La Pompadour.

— Ne commettez pas ce crime, de grâce. Concevez plutôt la chance que vous avez de posséder ces pièces uniques. L'ameublement scandinave ne m'apparaît pas comme un empêchement. Au contraire. La sobriété et — disons-le — la froideur du meuble nordique appellent des accessoires plus étoffés. Réalisez un mariage de styles : l'effet en sera ravissant, j'en suis sûr. Au besoin, faites recouvrir vos fauteuils du même tissu que vos tentures ou encore de la couleur du tapis. Mais si vous répugnez vraiment à l'idée d'amalgamer les styles, créez donc dans quelque angle de votre appartement « le petit coin vieillot» . Vos deux fauteuils flanqueront une console ou une petite table ronde juponnée à la française dans un tissu uni reproduisant la couleur dominante des fauteuils. Au mur, une gravure ancienne ou un miroir ouvragé. Vous aurez là un petit coin très personnel que vous envieront tous vos amis.

Il existe chez nous une tradition tenace — héritée probablement de la crainte séculaire des voleurs — qui consiste à enfermer nos plus belles pièces d'argenterie et de porcelaine au fond d'obscurs buffets, loin de tous les regards.

Ne serait-il pas temps, dites-moi, de sortir nos trésors de l'ombre et de les offrir au grand jour à l'admiration de nos parents et amis? Sans compter que ces « beaux morceaux » qui dorment dans leurs armoires ne servent à rien la plupart du temps, reconnaissez-le.

Ne pensez-vous pas, par exemple, qu'un beau plat de faïence ferait merveille accroché au mur de la salle à manger? Un pichet à eau orné de quelques branches séchées composerait un élégant arrangement sur une table? La soupière léguée par grand-mère a sa place toute désignée sur le bahut. Les petits objets de cuivre ou d'étain martelé seront juchés sur les corniches. Les petits plats à bonbons sont souvent de ravissants bibelots.

Votre intérieur est-il rustique? Il faut exhiber sans tarder vos chaudrons de fer, vos cuivres et vos saladiers.

Et que dire des plaques à fromage, des bocks à bière, de la théière de porcelaine, de la carafe à vin, des douzaines d'objets que vous dénicherez sur vos tablettes et qui ne demandent qu'à respirer un peu.

Alors, c'est dit. Cette semaine est celle de la course au trésor. Etablissons le bilan de nos richesses et, ostensiblement, exposons en pleine lumière nos plus précieuses captures.

Le rangement difficile et l'espace requis ne posent aucun problème

Transformez votre cuisine en ayant recours aux idées modernes comme cette armoire à conserves — un placard de la hauteur qui vous convient avec beaucoup de tablettes pour faciliter un rangement commode. Le contreplaqué de sapin à colle imperméable est facile à nettoyer, facile à travailler et reçoit la peinture ou un fini naturel qui en rehaussent la beauté.

L'HIVER EST TOUT DESIGNE POUR CE GENRE DE TRAVAIL

Votre commerçant de bois de construction peut vous aider avec les matériaux, main-d'oeuvre et plans de construction. Des prêts pour l'amélioration de maisons sont disponibles par l'entremise de votre commerçant de bois de construction ou de votre banque.

CONTREPLAQUÉ DE SAPIN
À COLLE IMPERMÉABLE

LE CONTREPLAQUÉ DE SAPIN MARQUÉ (PMBC EXTERIOR) CONTIENT UNE COLLE IMPERMÉABLE

Le contreplaqué de sapin en bois tendre de l'Ouest est aussi disponible et est marqué "PMBC WATERPROOF GLUE WSP" à l'extrémité.

PLYWOOD MANUFACTURERS ASSOCIATION OF B.C., VANCOUVER 1, B.C., CAN.
C-60-4AF

Il n'a pas été, comme moi, élevé à la campagne !

Martine eut un haussement d'épaules.

— Et pendant que vous caracolez en dehors de chez vous, mademoiselle Fleury règne ici en maîtresse, commandant à droite, commandant à gauche, comme si la terre lui appartenait ! Ah ! celle-là, je ne peux pas la voir ! Elle s'y connaît, je ne dis pas non, mais elle vous a poussée à sortir de chez vous, et cela, je ne le lui pardonne pas !

— Tu es injuste, Martine ! Sans elle, je ne pourrais pas mener la vie mondaine qui convient à mon rang.

— Vous croyez donc si utile de passer les jours et les nuits à vous amuser ? Feue madame la Comtesse ne pensait pas de la sorte... C'est très beau, les goûters au champagne, la cour remplie d'automobiles, les dîners de cinquante couverts, mais çà coûte des fortunes et je me demande à vrai dire où vous prenez l'argent !

Fabienne haussa le ton.

— Martine ! Tu dépasses la mesure ! Mêle-toi, je t'en prie, de ce qui te regarde.

— Bon... bon ! Je ne dirai plus rien ! Mais c'est tout de même malheureux de voir une petite qu'on a nourrie de son lait courir se noyer sans qu'on puisse la retenir !

La jeune femme éclata de rire.

— Allons ! Pour une noyée, je me porte assez bien ! Tranquillise-toi et va plutôt t'occuper du dîner. Tu sais que nous avons douze invités ce soir...

La servante disparut en grommelant.

Fabienne alluma nerveusement une cigarette américaine, s'étendit sur l'un des divans qui meublaient la pièce et, suivant des yeux les volutes de fumée qui oscillaient devant elle, s'absorba dans ses pensées.

Elle s'était plusieurs fois demandé comment son mari pouvait faire face à toutes leurs dépenses. Ses parents, il est vrai, lui servaient une rente régulière ; les « Trembles » rapportaient largement et lui-même gagnait souvent à la Bourse... Mais elle n'était pas sans évaluer l'importance de la somme que nécessitait leur train de vie.

Par ailleurs, Guy dépensait beaucoup pour ses besoins personnels. Son automobile était de bonne marque et son tailleur, le meilleur de Tours. Mais qu'importaient ces préoccupations d'argent à côté du souci que lui causait sa manie de courtiser toutes les jolies femmes ? Quoique jeune marié, il cherchait si ostensiblement à leur plaire que Fabienne en avait pris ombrage plusieurs fois et s'était laissé dire qu'on le rencontrait parfois en galante compagnie.

— Cela, je ne le supporterai pas !... murmura la jeune femme en jetant sa cigarette dans le cendrier.

Elle se leva et se mit à marcher de long en large dans la pièce. Elle se sentait extraordinairement nerveuse et pourtant, il lui fallait garder son calme si elle voulait être particulièrement en beauté pour paraître au dîner qu'elle et son mari offraient en l'honneur de la baronne Daro.

Cette jeune et ravissante femme d'origine roumaine était arrivée depuis peu dans le pays. Elle venait d'y acheter à dix kilomètres de Challenge, un château de plaisance, véritable bijou de l'art Renaissance, où elle donnait des réunions intimes.

Les uns la disaient veuve, d'autres divorcée. Certains prétendaient aussi qu'elle avait eu quelque réputation comme danseuse.

Quoi qu'il en fût, elle avait été présentée à plusieurs châtelains tourangeaux par un cousin du comte de Faves qui l'avait connue, disait-il, au cours de ses voyages. Depuis, chacun se faisait un honneur et un plaisir de la recevoir.

— Il faut que je sois belle ce soir ! répéta Fabienne comme en songe... très belle...

Elle se rendit à la salle à manger où deux serveurs engagés pour la circonstance achevaient de dresser la table. La réception ne comptait qu'une douzaine d'invités, mais son mari avait tenu à ce qu'elle fût de premier ordre et la superbe argenterie des Moiloux, comprenant plusieurs pièces rares, avait été sortie à cette occasion. Elle étincelait déjà sur la nappe et Fabienne en conçut de l'orgueil.

Elle donna quelques ordres brefs aux deux hommes, vérifia l'ordonnance des places et se rendit à la cuisine où Martine évoluait sous la direction d'une cuisinière « extra » arrivée la veille.

Tout s'annonçait bien et, après avoir jeté un dernier regard au salon où devaient se tenir les invités, Fabienne monta dans sa chambre.

Rachel, la camériste engagée depuis son mariage, avait déjà disposé sur le lit la robe qu'elle devait mettre. C'était un long fourreau de satin noir qui moulait ses formes parfaites et faisait ressortir sa chevelure blonde.

— Madame la comtesse veut-elle que je l'habille ? demanda Rachel.

Fabienne leva les yeux sur la jolie fille aux yeux hardis qui attendait ses ordres. Elle se souvint tout à coup avoir surpris son mari la prenant trop familièrement par la taille et son être se cabra.

— Non ! merci ! répondit-elle sèchement, je m'habillerai seule, vous pouvez disposer !

— Bien, madame la Comtesse !

Une fois Rachel disparue, la jeune femme tourna le robinet de sa baignoire et se dévêtit lentement. Son bain pris, elle s'enveloppa d'un peignoir et vint s'asseoir devant la coiffeuse. Elle ouvrit un flacon et se frictionna avec de l'alcool parfumé.

Le temps était loin où, simple jeune fille et toute à la tâche laissée par sa mère, elle faisait une toilette attentive mais rapide et se contentait du parfum des bois dans ses cheveux. Maintenant, il lui fallait les soins compliqués exigés par un mari futile et volage.

Fabienne soupira tout en s'habillant, enfila de fins bas de soie et revêtit un saut de lit de satin rose. Puis, elle commença de brosser soigneusement ses cheveux.

Un heurt discret arrêta son geste. Une voix mâle se fit entendre.

— Puis-je entrer, chérie ?

— C'est vous, Guy ?... Bien sûr !... Suis-je donc en retard ?

— Pas du tout ! Mais j'avais envie de voir cette famuese robe dont vous m'avez parlé.

Guy de Faves avait refermé la porte derrière lui. Il était en habit et ne manquait pas d'une certaine distinction, mais son front assez bas, son regard fuyant, avaient quelque chose de déplaisant que n'arrivait pas à corriger l'élégance de sa taille. Il s'avança vers sa femme et posa un long baiser sur son épaule nue.

— Que vous sentez bon !

— Je sors de mon bain ! Laissez-moi me coiffer, sinon je ne serai jamais prête.

Mais il l'enveloppa de ses bras et la serra contre lui :

— Vous aurez bien le temps de m'embrasser !... Voilà trois heures que nous ne nous sommes vus !

— Où étiez-vous donc ? questionna la jeune femme.

— Dans les communs. J'avais quelques ordres à donner à Félix ainsi qu'à mademoiselle Fleury.

Il appuya ses lèvres sur sa peau fraîche et parfumée. Fabienne se dégagea.

— Soyez raisonnable ! Aidez-moi plutôt à enfiler ma robe !

— Volontiers ! Voyons ce chef-d'oeuvre.

Avec des gestes précautionneux, Guy de Faves souleva le fourreau et le passa à sa femme. Habilement, il la seconda pour la dernière mise au point, puis recula de quelques pas afin d'en examiner l'effet.

— Mâtin ! Vous êtes ravissante, ma chère !

Il fit mine de l'enlacer, mais elle repoussa son geste.

— Attention à ma robe ! Voulez-vous qu'elle soit froissée ?

— Vous avez raison, je suis une brute ! Vos bijoux, maintenant.

Fabienne sortit d'un écrin une magnifique rivière de diamants, parure royale que lui avait léguée sa mère. Elle mit à son doigt une bague de prix et leva tendrement les yeux vers son époux, émouvante de jeunesse et de grâce.

— Suis-je belle ainsi ? demanda-t-elle.

— Superbe !

Elle se fit suppliante.

— Guy, m'aimez-vous ?

Il rit aux éclats.

— Bien sûr, petite folle ! Ne suis-je pas votre mari ?

VI

Les invités viennent de sortir de table et se dispersent dans les salons. La jeune maîtresse de maison est éblouissante. Elle reçoit admirablement et cherche à mettre en valeur toutes les femmes présentes.

Parmi elles, la jolie baronne Daro tient incontestablement le rôle de vedette. Ses yeux couleur d'émeraude ont un rayonnement triomphant, sa beauté, son attirance sont sans égales. Toute sa personne reflète la certitude de son pouvoir et elle est pleinement consciente de l'admiration qu'elle provoque. Son léger accent étranger semble dans sa bouche charmante un attrait de plus.

— J'espère, madame, que vous vous plaisez dans notre région ? demande aimablement Fabienne.

— Beaucoup ! La campagne y est ravissante, la société des plus accueillante.

— Il serait difficile de faire grise mise à une aussi séduisante châtelaine ! lance à son tour le maître de la maison.

La baronne Daro éclata d'un rire cristallin.

— Que ces Français sont galants ! Ils ont une manière irrésistible de faire des compliments !

— Cigarettes ? proposa en guise de réponse le comte de Faves en présentant un élégant coffret à chacun de ses hôtes.

Bientôt, le salon fut envahi par une fumée bleuâtre au parfum de miel et de rose. Des groupes se formèrent, des conversations s'engagèrent, tandis que quelques couples, invités à la danse par un pick-up endiablé, commençaient de tourner dans le salon voisin.

Fabienne, tout au plaisir d'une soirée qu'elle estimait réussie, s'abandonnait avec délices aux joies de la valse.

Le plaisir d'être entraînée par un élégant cavalier provoquait toujours chez elle une légère griserie qu'accentuait encore le rythme musical.

Elle avait aussi conscience de sa séduction et acceptait volontiers les hommages masculins.

L'entrain devint bientôt général. Au bout d'une heure, la jeune maîtresse de maison, fatiguée, voulut se retirer un moment à l'écart pour goûter un peu de calme. Se dirigeant vers un petit fumoir afin de retoucher devant la glace les boucles de sa coiffure, elle entendit prononcer le nom de la baronne Daro.

Une tenture la dérobait aux regards de ses invités. Sans doute un groupe de ceux-ci était-il venu s'asseoir à quelques pas d'elle.

Son geste s'immobilisa tout à coup devant le miroir... Le nom de son mari venait d'être prononcé et de parvenir à ses oreilles. Involontairement, elle écouta.

Les voix étaient basses, toutes masculines, légèrement moqueuses.

— Ce Guy de Faves, tout de même ! Quelle impudence ! Inviter chez lui cette danseuse !

— Alors qu'il possède la femme la plus exquise qui soit :

— Que voulez-vous dire ? La baronne Daro serait-elle pour lui une ancienne connaissance ?

— On le prétend !

— Certains assurent qu'il l'a attirée dans la région.

— Sans doute pour renouer avec elle !

— Plus doucement, voyons ! N'oubliez pas chez qui nous sommes ! On pourrait nous entendre !

Les hommes se levèrent et leurs voix se perdirent dans le brouhaha des conversations.

Fabienne se laissa tomber dans un fauteuil, le coeur battant, les jambes tremblantes. Ses mains s'étaient subitement glacées.

Se pouvait-il que son mari ait eu avec cette baronne Daro des relations

coupables ? Avant de se marier sans doute ? Mais il avait consenti à la revoir, à la faire asseoir à sa table... C'était impossible ! Guy n'était pas coupable de cette bassesse... Ne lui avait-il pas avoué son amour il y avait quelques heures à peine ?

Elle rit un peu nerveusement... Quelle folie de donner de l'importance à cette conversation malveillante ! Pourquoi n'avait-elle pas eu le courage de démasquer ces bavards, de tirer la tenture pour voir leurs visages, savoir leurs noms et les confondre par sa présence.

Un pas d'homme se fit entendre. Le comte de Faves apparut.

— Vous ici, chérie ? Je vous cherchais !... Mais vous êtes pâle, êtes-vous malade ?

Fabienne s'efforça de sourire.

— Fatiguée seulement... mais ce n'est rien. J'étais venue me recoiffer devant la glace.

Son mari baisa ses mains glacées.

— Vite de la poudre sur ce joli nez et accordez-moi cette valse... Je vous enlève !

La jeune femme se laissa entraîner malgré elle et, une minute plus tard, elle tournait avec grâce dans les bras de son mari.

— Charmante soirée ! lui murmura-t-il à l'oreille. Je vous en dois le succès.

Et comme elle se taisait.

— Vous êtes ravissante ! continua-t-il. Tous les hommes vous regardent.

Elle sourit sans répondre. Par-dessus l'épaule du comte de Faves, elle examinait la baronne Daro qui dansait avec son voisin de table. Son rire laissait apercevoir une rangée de dents merveilleuses... Son beau corps épousait avec souplesse le rythme imposé. Fabienne ne put s'empêcher de la trouver ensorcelante. Quelques secondes, elle ferma les yeux.

— Qu'avez-vous ? demanda son mari avec inquiétude. Etes-vous souffrante ?

— Non, rassurez-vous, je me porte très bien... Je pensais simplement... N'est-il pas permis de penser ?

Le pick-up s'arrêta. La nuit était déjà fort avancée et plusieurs invités se retirèrent.

Bientôt, la dernière voiture quitta l'avenue, éclairant de ses phares la double rangée de platanes. Les lumières s'éteignirent peu à peu aux fenêtres du château des Trembles et les lueurs de l'aube montèrent lentement dans le ciel...

Vers la fin de la matinée, Chantal Fleury vint frapper à la porte de Fabienne. Conformément à la ligne de conduite qu'elle s'était imposée, la jeune fille se tenait toujours à l'écart des réunions données par le comte de Faves et sa femme, se consacrant uniquement à la gérance du domaine. Elle venait savoir comment s'était passée la nuit.

— A merveille ! déclara Fabienne, à peine réveillée.

— De loin, j'ai vu passer ton mari. Il revenait à cheval du village...

La jeune femme s'étonna.

— Est-il donc si tard que cela ?

— Bientôt l'heure du déjeuner !

— Quelle paresseuse je fais ! Moi, si matinale autrefois !

— Cette paresse te convient. Ne suis-je pas là pour y remédier ?

Fabienne bondit du lit avec une hâte singulière. Il lui tardait d'être prête et de savoir ce que faisait son mari. Pour la première fois, elle sentait une sourde inquiétude lui étreindre le coeur.

— Laisse-moi m'habiller, Chantal ! dit-elle nerveusement.

— Bien, chérie, à tout à l'heure.

Les jours qui suivirent furent pour la jeune comtesse de Faves des jours de supplice.

Les phrases chuchotées derrière la tenture du fumoir revenaient sans cesse à sa mémoire :

« Que voulez-vous dire ?... Serait-elle pour lui une ancienne connaissance ? »

« Plusieurs assurent qu'il l'a attirée dans la région pour renouer avec elle. »

A certaines heures, elle repoussait énergiquement de telles suppositions, se reprochant d'y ajouter foi. A d'autres moments, elles les jugeait vraisemblables, rapprochant des faits, constatant la fréquence d'insolites sorties... l'habitude croissante que prenait son mari de quitter le château, seul, à cheval...

Alors, le doute envahissait son âme et tout son être se cabrait, refusant de croire à son bonheur perdu ou méprisant de toutes ses forces l'homme capable de la tromper presque sous ses yeux.

Cette incertitude finit par troubler si péniblement les nuits de la jeune femme que sa santé s'en ressentit et que la vigilante Martine finit par s'inquiéter de son visage pâle.

— Vous ne sortez plus assez, ma petite ! Autrefois, vous passiez vos journées dans les bois... Ça ne vaut rien de rester au salon à lire ou à fumer en attendant votre mari !

— Tu as raison ! Je vais reprendre quelques promenades.

Février se terminait et l'approche du printemps commençait de vêtir de vert les arbres dénudés. Fabienne s'habilla pour sortir et prit le chemin qui s'enfonçait dans les bois.

Bientôt, son souci l'abandonna comme miraculeusement. Grisée par l'odeur qui se dégageait de la terre humide, elle respira longuement, emplissant ses poumons d'air pur, comme revivifiée par cette atmosphère sylvestre qui lui rappelait le temps où elle était jeune fille.

Car il y avait près d'un an qu'elle n'était pas venue de ce côté où s'élevait le pavillon habité par Chantal. Se reposant entièrement sur son amie pour la surveillance des coupes, elle laissait à Félix le soin d'exécuter ses ordres, confiante en son dévouement qu'elle savait fidèle et profond.

— J'ai été folle de rester aussi longtemps sans venir ici ! murmura-t-elle. Cet endroit est le plus ravissant de tous et je m'y sens revivre...

Elle admira tacitement la beauté des arbres... Déjà, la minuscule demeure de Chantal apparaissait entre les feuilles, vêtue de lierre et de mousse.

Lorsqu'elle fut tout proche, elle eut l'idée d'une espièglerie et glissa un regard à travers les volets clos de la chambre, pour surprendre son amie. Sans doute Chantal était-elle absorbée dans ses comptes, assise à la table qu'elle avait transformée en bureau...

Une sourde exclamation s'échappa de ses lèvres. Dans la chambre de Chantal, elle aperçut son mari, la baronne Daro et deux jeunes gens qu'elle ne connaissait pas, fumant et buvant le plus joyeusement du monde.

Fabienne ferma un instant les yeux, attentive à contenir son émotion douloureuse.

Alors, c'était vrai ?... Cette danseuse voyait Guy secrètement et cela avec la simplicité de celle qu'elle croyait son amie... cette Chantal qui disait l'aimer et s'employait à détruire son bonheur !

La jeune femme mordit ses lèvres pour ne pas crier... Ses ongles s'enfonçaient dans sa chair dans un raidissement de tout son être. Il ne fallait pas que l'on sache qu'elle avait « vu »... A quoi servirait un scandale ? Elle croyait plus adroit de méditer longuement la décision à prendre et de frapper à coup sûr.

En premier lieu elle voulait confondre sa fausse amie. Elle l'aperçut dans la petite cuisine dont la porte-fenêtre donnait accès dans la maison.

— Bonjours, Chantal ! Tu ne t'attendais pas, je suis sûre, à ma visite ?

Sursautant au timbre de la voix connue, la jeune fille devint très pâle ; ses mains s'appuyèrent à la table. Elle essaya de reprendre vie, mais sa réponse s'étouffa dans sa gorge.

— Je pensais te surprendre mais pas au point de te faire perdre la parole ! fit la jeune châtelaine de son ton le plus calme. Ma présence est-elle donc si extraordinaire ?

— Depuis si longtemps, tu n'étais venue ici ! parvint enfin à balbutier Chantal.

Fabienne éclata de rire.

— Tu le vois, ma chère, tout arrive ! Tu me laisseras, j'espère, m'asseoir chez toi un instant ?

— Volontiers ! Mais je n'ai pas de feu. Ne crains-tu pas que cette humidité à laquelle tu n'es pas habituée ne te sois contraire ?

— J'ai été élevée à bonne école, ne l'oublie pas, donc pas d'inquiétude !

Les couleurs revinrent lentement aux joues de Chantal Fleury. La visite de Fabienne lui parut soudain naturelle. Certainement, elle ne savait rien et ne pouvait se douter...

De son côté, la jeune comtesse de Faves jouissait cruellement de l'angoisse de celle qui avait été son amie. Telle un chat jouant avec la souris qu'il va croquer, elle se délectait à prolonger son supplice, sachant qu'elle tremblait de voir s'ouvrir la porte derrière laquelle se cachaient les coupables.

D'un mot, elle eût pu la confondre et lui lancer son mépris à la face, mais elle préférait différer sa vengeance, soucieuse d'éviter un éclat qui rejaillirait sur le nom de Moiloux.

Cessant le jeu, Fabienne se leva enfin, comme soudainement pressée.

— Viens me trouver d'ici une heure ! Nous prendrons le thé ensemble.

Et elle s'enfuit dans le chemin. Son coeur battait à se rompre, elle essaya de le contenir des deux mains.

— La misérable ! murmura-t-elle furieuse. Elle est de connivence avec eux pour m'humilier et me faire souffrir !

A quelque distance du pavillon, Fabienne ralentit le pas et retrouva son calme. Cruellement atteinte, il lui fallait maintenant méditer sa vengeance. Très rapidement, sa résolution fut prise.

A l'époux, elle ne dirait rien encore, soucieuse d'éviter le scandale ; mais la fausse amie serait chassée avec éclat.

Lorsque Chantal Fleury entra un peu plus tard dans la chambre de la comtesse de Faves, elle comprit à son dur visage que Fabienne savait tout. Les lèvres blanches, elle fit un geste suppliant.

— Assez de comédie ! s'écria la jeune femme d'une voix rauque. Je te croyais mon amie et tu n'es qu'une misérable ! Maintenant, je lis clairement dans ton jeu. Aveugle que j'étais de ne pas voir avec quelle perfidie tu me détournais peu à peu de ma tâche, t'ingéniait à prendre ma place dans la direction du domaine sous le couvert d'une affection fausse !... Non contente de cela, tu sers à présent la cause de la trahison en facilitant les rencontres d'un mari volage pour le seul plaisir de briser mon coeur... Je te méprise et je te chasse !

Chantal Fleury s'effondra sur les genoux, le visage inondé de larmes.

— Pardonne-moi, Fabienne... Oh ! pardonne-moi ! Je suis affreusement coupable, je le sais, et je mérite ton mépris.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Parle ! Explique-toi !

— Dès le premier jour où tu m'as fait venir aux « Trembles », j'ai été jalouse de ta beauté, de ta jeunesse, de ta fortune... Pour satisfaire ce bas sentiment, je me suis employée à ruiner ton bonheur, m'efforçant de te détacher du domaine, encourageant ensuite les mauvaises fréquentations de ton mari... Je comprends l'horreur que je t'inspire. Chasse-moi, méprise-moi, mais ne me refuse pas ton pardon.

— Va-t'en ! cria Fabienne, le visage en feu, en désignant la porte. Et que je ne te voie plus jamais devant moi !

— Pas avant que je n'aie été pardonnée !

— Lorsque tu auras quitté la région et juré de n'y plus reparaître, je m'efforcerai d'oublier le mal que tu m'as fait !

Chantal Fleury se releva avec peine.

— Je le jure ! murmura-t-elle.

Chancelante, elle gagna la porte que lui montrait Fabienne. Une heure plus tard, elle avait quitté le pavillon pour toujours.

— Que s'est-il passé avec votre amie Fleury ? demanda le comte de Faves à sa femme lorsqu'ils furent seuls à dîner... Je l'ai vue partir dans l'avenue avec une valise... Elle paraissait accablée !

— Chantal n'est plus mon amie, je l'ai chassée des « Trembles » ! répondit sèchement Fabienne. A partir d'aujourd'hui, je reprendrai la direction du domaine.

[*Lire la suite page* 40]

[*Suite de la page* 35]

Guy pencha sur son assiette un visage soudainement pâli.

— Bien, bien ! dit-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre naturelle. C'est une excellente idée, ma chère, que je vous aiderai à réaliser de mon mieux.

Le soir même, lorsque le comte Guy de Faves voulut entrer dans la chambre de sa femme, il trouva la porte fermée à double tour. La tête basse, il regagna son appartement...

VII

"SAUVER les apparences, il faut sauver les apparences ! » ne cessait de se répéter Fabienne malgré la révolte de son être. « Guy a voulu me tromper, l'amour que j'avais pour lui est brisé ! Cependant, je ne veux que personne se doute de notre désaccord et je désire que les châtelains des « Trembles » continuent à vivre et à recevoir comme par le passé. »

Trop orgueilleuse pour avouer sa défaite, la jeune femme tenait à dérouter les bavardages de ceux qui l'entouraient, affichant une sérénité, un entrain destinés à être le témoignage de son prétendu bonheur.

Quel triomphe ce serait, en effet, pour son tuteur et pour Alain de Moiloux s'ils savaient que l'époux choisi par elle avait déjà renié son serment ! Tous deux ne s'étaient-ils pas efforcés d'empêcher ce mariage ?

Fabienne jura donc de paraître heureuse et tint parole.

Par un accord tacite et sans qu'il fût besoin d'explication entre eux, elle et son mari s'ingéniaient à simuler une parfaite entente.

Désirant sans doute se faire pardonner, le jeune comte s'efforça de s'intéresser au domaine et on le vit prendre sa part de la surveillance des travaux pour seconder sa femme.

Fabienne, depuis le départ de Chantal Fleury, avait repris la direction des « Trembles » et ses fidèles serviteurs eurent peine à contenir leur joie le jour où ils la virent recommencer ses tournées, montée comme autrefois sur sa jument noire, ses chiens courant auprès d'elle.

Tous s'étaient félicités du renvoi de Mlle Fleury, croyant à une soudaine mésentente des deux amies ou à une faute de gérance ; mais la brave Martine fut seule à deviner le combat qui s'était livré dans l'âme de celle qu'elle appelait tendrement « sa petite ».

— Vous n'êtes pas heureuse, pauvrette ? demanda-t-elle un jour à brûle-pourpoint... Votre mari vous fait du mal ?

Fabienne l'embrassa en retenant ses larmes.

— Ne t'inquiète pas, Martine, laisse-moi avec mon secret. Je suis assez forte pour supporter ma peine toute seule !

— Ah ! le vaurien !... Le vaurien !.. grommela la servante... Vous faire pleurer, vous, si loyale, si confiante, et courir après d'autres quand on possède la plus belle de toutes !

— Tais-toi, Martine ! Ne vois-tu pas que tu m'humilies ? Aide-moi au contraire à dissiper les soupçons. Il y va de ma dignité.

— Bon ! bon ! C'est compris ! Je vais m'employer à le faire passer pour un saint... Il ne faut pas que « ma petite » souffre !

De fait, les apparences furent si bien gardées par les acteurs de ce drame intime que les bavardages cessèrent d'eux-mêmes. Bientôt, dans le cercle ami des jeunes châtelains, beaucoup n'ajoutèrent plus crédit aux affirmations de ceux qui les disaient désunis.

Ce fut à ce moment que la jeune comtesse de Faves retrouva Bernard Chambon...

Elle le croyait établi en Amérique. A sa vue, son coeur bondit étrangement. Oubliant l'abandon de son ancien amoureux, elle s'avança les mains tendues, le visage rayonnant.

— Vous ici, Bernard ? Quel plaisir de vous revoir ! Avez-vous donc déserté le Nouveau-Monde ?

— Oui ! Depuis quelques mois... Chère Fabienne, vous êtes plus belle que jamais !

Elle passa son bras sous le sien et l'entraîna loin des danseurs.

— Toujours flatteur, ce que je vois. Parlons un peu de vous... Je vous croyais marié ?

— Je l'ai été, en effet. Ma femme est morte l'an dernier d'une fièvre typhoïde.

— Mon pauvre ami... J'ignorais...

Il eut un sourire assez triste.

— Peut-être est-ce mieux ainsi. Nous ne nous entendions guère. Et vous, Fabienne ?... Comblée ?... Heureuse ?...

Elle le regarda fièrement dans les yeux.

— Le plus sûr est de porter en soi son bonheur ! répondit-elle. Tous les hommes ne sont-ils pas décevants ?

— Vous avez le droit de me dire cela, Fabienne ! Je le sais... Pourquoi ne vous ai-je pas attendue ?

Elle répéta d'une voix tremblante :

— Oui... Pourquoi ?

L'invitation à la danse d'un jeune aviateur vint les séparer brusquement. La jeune femme s'éloigna au bras de son cavalier.

Bernard la suivait des yeux. Comme elle était jolie, et si attachante... frêle... généreuse avec cela !... Elle ne lui en voulait pas d'avoir rompu leurs fiançailles ! Ce Guy de Faves ne devait pas la rendre très heureuse ! Il courait, à son sujet, les bruits les plus fâcheux...

Pourquoi, après tout, ne serait-il pas le consolateur ?

Bernard Chambon était de ces garçons sans scrupules qui se font un jeu d'exercer leur pouvoir sur les coeurs féminins. Il jugea qu'une aventure avec la jeune comtesse de Faves ne serait pas sans avantage pour sa réputation de séducteur et il résolut d'arriver à ses fins.

Les circonstances le favorisèrent.

Fabienne portait en elle une blessure cruelle. L'humiliation qu'elle avait ressentie en découvrant la légèreté de son mari avait si fortement marqué son orgueil qu'un violent ressentiment demeurait en elle.

Mais elle était obligé de s'avouer que, lorsqu'elle se trouvait en face de Bernard Chambon, toute idée de vengeance disparaissait pour ne laisser place qu'à l'amour. L'émoi de son coeur était tel qu'elle se voyait parfois contrainte de fermer les yeux afin de cacher la fièvre qui les animait.

Elle était jeune, jolie, avide d'affection. Son mari l'avait trahie. Comment n'aurait-elle pas été tentée de se blottir dans les bras de l'être séduisant qu'était Bernard ?

Celui-ci excellait à l'enjôler de mots tendres. Il avait une telle façon de la regarder qu'elle en était toujours profondément bouleversée. Mais elle avait trop conscience de son devoir pour répondre à ses avances et le volage garçon se demandait s'il arriverait jamais à vaincre ses scrupules.

Un jour, cependant, Bernard lut une certaine détresse dans ses yeux. Il en conçut une joie immense... Plaisir de la deviner bientôt consentante... orgueil aussi de conquérir celle dont le tuteur lui avait refusé la main...

Ils se trouvaient à une importante réunion du marquis de Gance, voisin de la baronne Daro, et la société y était nombreuse. En pénétdant dans le salon avec son mari, Fabienne avait aussitôt constaté la présence de la belle Roumaine et son être s'était rempli de révolte.

L'amour brûlant de Bernard ne venait-il pas à elle comme une juste réparation de ce qu'elle endurait ?... N'avait-elle donc pas droit, elle aussi, à sa part de bonheur ?

Du fond de son âme restée droite et pure, une voix l'avertissait de sa faute, mais elle l'étouffa violemment.

— Ce soir... A vingt heures... au pavillon des Trembles ! murmura-t-elle tout à coup en prenant congé du jeune homme.

Elle avait inconsciemment choisi cet endroit isolé, celui-là même qui avait abrité les rendez-vous coupables de son mari. Etait-ce là désir raffiné de vengeance ou simplement certitude d'y pouvoir converser sans crainte avec celui qu'elle aimait ?

Le pavillon était en effet loin du château, donnant d'une part sur un chemin communal où ne passaient que de rares paysans, de l'autre, sur les bois du domaine d'où partaient les bûcherons dès leur journée de travail terminée. De plus, elle avait coutume de faire le soir une longue promenade solitaire, ne rentrant parfois que tard dans la nuit ; personne ne s'étonnerait donc de son absence.

L'heure venue, Fabienne jeta sur sa robe de mousseline une longue cape de laine blanche, se munit d'une lampe de poche et s'éloigna du château.

Son mari avait pris l'automobile pour se rendre à son cercle de Tours, prétexte souvent donné pour excuser ses sorties nocturnes. Sans doute était-il chez la baronne Daro...

Cette pensée étouffa les derniers scrupules de la jeune femme. Devant le pavillon, Bernard l'attendait.

— Chère petite fille ! murmura-t-il en l'étreignant avec passion.

— Restons sous les arbres ! fit-elle, suppliante, tout en se dégageant. La nuit est si belle, et nous l'avons entièrement à nous !

Il l'enleva dans ses bras pour la déposer sur le banc de mousse qui envahissait la porte et s'assit à côté d'elle.

— Vous vous êtes toujours montrée lointaine, chérie ! N'ai-je pas mérité d'être heureux ?

Une odeur lourde de parfums montait de la terre, les grisant de bien-être. La brise légère caressait leurs fronts comme pour les inviter à s'abandonner.

Un faible craquement s'échappa du fourré. La jeune femme sursauta.

— Bernard !... Il y a quelqu'un !

— Vous êtes folle, chérie ! C'est le vent dans les branches !

— Le bois n'est séparé de la route que par un rideau de haies... Il est facile de s'y introduire !

— Ne vous inquiétez pas, mon trésor ! Ne songeons qu'à nous !

Il se dressa d'un bond et la souleva de terre la portant comme une enfant dans ses bras. La jeune femme eut un gémissement d'impuissance ; sa longue cape blanche traînait sur le sol où jouaient des rayons lumineux de lune.

D'un coup de pied, Bernard ouvrit la porte, voulant entrer dans le pavillon.

C'est alors que Fabienne eut la claire vision de sa faute et que, dans un sursaut de tout son être, elle se dégagea des bras qui l'enlevaient et s'enfuit en courant dans le chemin...

— Fabienne ! appela d'une voix étouffée le jeune homme interdit et humilié... Fabienne !

Mais seul, le cri des oiseaux de nuit rompit le silence...

VIII

LORSQUE Fabienne se réveilla le matin suivant dans sa chambre, elle s'étonna durant quelques secondes de l'étrange angoisse qui l'oppressait, puis se souvint aussitôt de sa nuit passée.

— Bernard ! murmura-t-elle dans un souffle... Bernard ! A cause de lui, j'ai failli me perdre !

Elle s'aperçut tout à coup que la sonnerie du téléphone fonctionnait avec insistance. Sans doute avait-elle été réveillée par elle... Sans hâte, elle décrocha l'appareil placé à proximité de son lit.

— Allô ! Allô !... Oui ! C'est moi !... Le Comte Guk de Waves ?... Un accident d'automobile ?... Il est au plus mal ?... C'est horrible ! Je viens !... Je viens tout de suite !

Devenue d'une blancheur de cire, Fabienne passa sa main sur son front. Son mari était mourant... mort peut-être... Un remords l'étreignit.

Au moment où elle faiblissait dans les bras de Bernard, il gisait sans doute déjà sur la route, agonisant au pied de la voiture qui l'avait conduit chez la Baronne Daro...

Elle décrocha de nouveau le téléphone et demanda un garage. Dans un instant, un taxi viendrait la prendre aux « Trembles ». Avec fièvre, elle s'habilla et appela Martine.

— Un malheur est arrivé ! dit-elle d'une voix blanche. Mon mari... Un accident...

— Ma doué ! fit la servante en joignant les mains... Ma petite !... Ma pauvre petite.

— Une voiture sera là dans quelques instants. Je vais me rendre auprès de lui.

— J'irai avec vous !

Peu de temps après, Fabienne et Martine roulaient en direction de Tours.

Ainsi que s'y attendait la jeune femme, le Comte de Faves était mort. Sanglotante, elle se jeta dans les bras de sa nourrice.

Puis ce furent les habituelles démarches, les obsèques, et enfin les visites répétées de Me Dulac, le notaire.

Celui-ci connaissait de longue date la famille. Il n'ignorait pas non plus le caractère énergique de Fabienne et, brutalement, il lui dit la vérité.

— Ma pauvre enfant, vous êtes ruinée ! fit-il un jour en ouvrant devant la jeune femme une serviette bourrée de documents. Votre domaine est couvert d'hypothèques, vous avez de lourds intérêts à verser !

Fabienne se dressa, toute pâle dans sa robe de deuil.

— Ruinée ? répéta-t-elle, hésitant à comprendre.

— Je regrette d'avoir à vous le dire ! Votre mari vous a fait signer, certainement sans vous en indiquer la portée, un grand nombre d'engagements. Depuis votre mariage, il empruntait sur vos terres afin de couvrir ses folles dépenses.

— J'avais confiance en lui... J'ai, en effet, signé plusieurs papiers.

— Le Comte de Faves avait peu de fortune et vous ne vous êtes jamais demandé, ma pauvre enfant, d'où venait l'argent qu'il dépensait sans compter ?

— Il m'assurait qu'il faisait de bons placements et que, d'autre part, le domaine rapportait largement !

— Hélas ! Le réveil est dur !... Vous voici devenue une bien modeste châtelaine ! Qu'allez-vous faire ?

Fabienne se redressa.

— Vendre mes bijoux !... J'en ai de grande valeur... Tenter de rembourser peu à peu les hypothèques... Reprendre comme avant la direction des Trembles.

— Vous êtes courageuse, je le sais, mais la lutte sera longue !

— Je ne l'ignore pas !

— Eh bien, bonne chance, mon enfant ! Je vous ai déjà vue à l'oeuvre. Une fois de plus, mes voeux vous accompagnent !

Durant les jours qui suivirent, Fabienne resta prostrée, incapable de se ressaisir. La catastrophe avait été si soudaine... elle était passée si brutalement de l'ivresse de l'amour au spectacle de la mort et à la ruine que tout son être était ébranlé.

Guy de Faves l'avait, il est vrai, odieusement trompée ; mais il avait été son mari, une étroite intimité les avait unis... Et voici que, brusquement, il disparaissait de sa vie, la laissant désemparée.

Et surtout, un violent remords la rongeait d'avoir failli le trahir la nuit même de sa mort...

Fabienne n'avait pas revu Bernard Chambon depuis la rencontre au pavillon. Averti par un secret instinct, celui-ci n'avait pas osé reparaître aux « Trembles ». Aux obsèques du Comte de Faves, il était seulement venu comme tout le monde serrer la main de la jeune veuve.

Depuis lors, Fabienne, ayant peine à retrouver son équilibre, restait désespérément seule. Les exhortations de Martine l'arrachèrent enfin à son apathie. Elle se souvint qu'elle était une jeune femme pauvre et qu'elle devait sauver son domaine. Aussitôt, sa résolution fut prise.

Elle pensa à la rivière de diamants que lui avait laissée sa mère ainsi qu'à plusieurs bijoux de prix. Allait-elle les conserver, inutiles dans leurs écrins, alors que le patrimoine était en danger ?

Leur valeur était considérable, on le lui avait souvent répété et des experts avaient plus d'une fois cherché à s'en rendre acquéreurs.

— Ma mère m'approuverait, j'en suis sûre ! murmura-t-elle. Le domaine avant tout !

Fabienne ne pensait plus à sa passion coupable. Déjà, elle avait oublié le langage enivrant et les baisers de Bernard... Elle était toute entière reprise

par l'amour de sa terre et redevenue la jeune héritière des « Trembles ».

Guidée et conseillée par Me Dulac, elle réalisa la vente de ses bijoux dans d'excellentes conditions et se mit courageusement au travail.

Dès les premiers jours, elle retrouva groupés autour d'elle ses trois fidèles serviteurs, l'assurant une fois de plus de leur dévouement.

Trop émue pour pouvoir leur répondre, elle les remercia d'un profond regard et leur serra longuement la main. Puis, chacun reprit son poste.

Les habitants des « Trembles » semblaient avoir renoué avec le passé. Les chevaux avaient été vendus en même temps que l'automobile ; Fabienne, adoptant de nouveau une tenue masculine, circulait à bicyclette, ses chiens à ses côtés, donnant les ordres et surveillant les coupes.

Il y avait un mois que Fabienne avait perdu son mari lorsqu'un matin, elle rencontra Bernard sur la route. Avec émotion, elle le supplia de ne pas chercher à la revoir pendant le délai légal imposé à son veuvage. Le jeune homme en fit aussitôt la promesse, comme délivré d'une gêne incompréhensible.

Ce fut cette gêne si peu conforme à son ancienne attitude qui ouvrit les yeux de Fabienne. Le coeur étreint d'une angoisse soudaine, elle voulut trancher dans le vif.

— Dans un an, je serai votre femme, Bernard... Rien ne pourra alors s'opposer à notre union puisque moi aussi, je vous aime !

Il eut un geste évasif.

— Essayez de comprendre, Fabienne. Vous êtes ruinée et je suis sans fortune ! Ce serait folie d'unir nos deux existences !

Fabienne pâlit affreusement et resta interdite.

Les difficultés de sa situation n'étaient plus un secret pour personne. N'écoutant que l'élan de son coeur, elle les avait oubliées durant un instant, mais pour Bernard, il en était autrement !... Il ne l'aimait pas assez pour prendre sa part de la lutte... Pour la deuxième fois, il se faisait un jeu de sa souffrance et l'abandonnait !

D'une voix tremblante, elle s'indigna :

— J'ai compris, Bernard !... Vous ne m'aimez plus !... Vous ne m'avez jamais aimée !... Allez-vous en ! cria-t'elle... Allez-vous en et ne revenez jamais !

Il s'éloigna d'un pas rapide, sans se retourner, heureux d'en avoir aussi facilement fini avec une aventure désagréable et bien résolu à ne pas lier sa vie à celle d'une jeune femme démunie d'argent, si jolie fût-elle...

Fabienne le suivit un moment avec des yeux méprisants. Elle tremblait de tout son être sans savoir si c'était de colère ou de chagrin et sa santé s'en trouva durant plusieurs jours ébranlée.

Etait-ce donc cette séparation douloureuse que lui causait, en dépit de tout son courage, cette lassitude extrême qui l'envahissait parfois au cours de la journée, ou le matin au réveil, alors qu'elle n'avait pas encore commencé sa tâche quotidienne ?

Avec énergie, Fabienne secoua son étrange indolence, se forçant au travail, retenant ses plaintes... A la fin, Martine s'étonna de sa mine fatiguée.

— Vous en faites trop, ma petite ! Vous avez un pauvre visage à faire peur !

— Je travaillais bien plus autrefois et sans fatigue aucune !... Que m'est-il donc arrivé ?

Martine hochait la tête, le front soucieux.

— Dame ! il s'est passé des choses, depuis !... Ce serait-y que vous attendez un enfant ?

— Y penses-tu, Martine ?... C'est impossible !... Ce serait...

— Pardi !... Ce ne serait pas la première fois qu'une femme devient mère peu de mois après la mort de son mari !

La servante regarda tendrement la jeune femme. Elle l'avait nourrie de son lait et l'aimait comme sa propre fille. Elle parla fermement.

— Ma petite... il faut aller voir le docteur.

Fabienne baissa la tête.

Les reconnaissez-vous?

Le futur bas-bleu: queue-de-cheval en bataille, elle pioche son algèbre et son latin tout en grignotant du nourrissant Velveeta.

La mère-poule: elle veille sur sa couvée avec un soin jaloux. Elle sait qu'un bon goûter au Velveeta leur donnera de l'énergie.

L'éternel affamé: il surgit comme par hasard chaque fois que le frigo s'ouvre. Velveeta et biscuits soda? "Amenez-les, j'en fais mon affaire!"

Voyez à ce qu'ils soient bien nourris!

Goûter rapide au Velveeta

Réunissez en sandwich des biscuits graham et des tranches de Velveeta (refroidi, il se tranche à merveille). Servez avec des quartiers de belles pommes rouges. Voilà deux saveurs qui se marient avec bonheur ... en un goûter rendu plus *nourrissant* encore par les importantes protéines du lait que renferme le Velveeta. Vite prêt et toujours délicieux, c'est le goûter à servir aux enfants après l'école, aux grands et aux petits avant le coucher, à *tous* en *tout* temps!

En boîtes de ½ lb, 1 lb et en boîtes économiques de 2 lb.

Fabriqué dans le Québec

Le fromage Kraft riche en protéines du lait

Nombreux articles captivants

Nos artistes de la TV

Conseils aux photographes-amateurs

Jeux pour enfants

Conseils pratiques pour Madame

Roman d'amour complet

Sur toutes les scènes

Originalités de nos lecteurs

Cinéma – Vedettes

Roman policier complet

Mots croisés géants

Horoscope

Conte de Tante Germaine

Tout le monde en parle... ...et aime à le lire

Pour Papa, Maman, les enfants et tous ceux qui sont désireux de lire un magazine volumineux d'intérêt général admirablement conçu pour plaire aux goûts les plus divers, LE SAMEDI s'impose...

Un simple coup d'oeil à gauche nous permet de constater la diversité des chroniques qu'il renferme. A cette liste partielle, viennent s'ajouter de nombreux articles intéressants dus à la plume alerte des collaborateurs qui complètent l'équipe de la rédaction.

C'est le cas de le dire : dans

LE SAMEDI

il y a de tout, pour tous...

Ne tardez plus, profitez de l'offre qui vous est offerte et abonnez-vous sans tarder au grand magazine national des Canadiens, LE SAMEDI.

Abonnement : 2 ans .... $5.00 — 1 an $3.50

N. B. — Un abonnement de deux (2) ans vous fera réaliser une économie de $5.40 sur l'achat au numéro.

(Cette offre est valable au Canada seulement)

LE SAMEDI 975, RUE DE BULLION MONTREAL 18

IMPORTANT : Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement ☐

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Prov.*.....

— Tu as raison !... J'irai demain !

Après la visite médicale, une fois revenue aux « Trembles », elle fit sans parler un signe affirmatif.

La nourrice fixa longuement la future maman et celle-ci tomba dans ses bras en sanglotant.

— Martine... Cet enfant est celui de mon mari !... Je te le jure !... En dépit des apparences, je lui suis toujours restée fidèle !... Ce pauvre petit a le droit d'être heureux et je l'aime déjà d'un amour immense... Pour lui je relèverai le domaine...

IX

L'ENFANT naquit les premiers jours de mars. C'était un garçon... Il était petit, chétif, mais bien constitué. Il fut baptisé sans pompe et inscrit au registre de l'Etat-Civil sous les nom et prénoms de Jean Emmanuel de Faves, fils légitime et posthume du Comte Guy de Faves et de Fabienne de Moiloux, son épouse.

Le petit Jean était tout le portrait de sa mère, avec en plus, le front un peu large de la Comtesse de Moiloux. La jeune femme tint à le nourrir de son lait.

— Il faut qu'il soit fort si je veux qu'à vingt ans, il puisse m'aider dans ma tâche ! dit-elle un jour en le serrant tendrement contre elle.

Martine protesta.

— Et comment ferez-vous pour vous occuper du domaine si vous avez plusieurs fois par jour à lui donner à téter ?

— Je reviendrai à l'heure dite de l'endroit où je me trouverai ou bien j'emmènerai mon fils avec moi !

— Folie que cela ! Le lait de la ferme n'est-il pas assez bon ?

— Non, Martine ! Non ! Non ! Mon petit Jean n'a déjà que sa mère à aimer, il faut que je lui donne tout de moi !

Fabienne se remit rapidement, mais une certaine mélancolie resta au fond de son regard. Comme au moment de la mort de sa mère, elle se sentait seule, affreusement seule, avec en plus, la dure tâche d'un enfant à élever !

A part ses trois fidèles serviteurs, qui donc s'intéressait à elle et au petit qui venait de naître ?...

Depuis leur dernière entrevue, Bernard n'avait donné signe de vie. Elle savait seulement qu'il était aussitôt reparti pour l'Amérique. M. Maurisson était mort depuis peu et Alain de Moiloux, l'unique parent qui lui restait, s'était contenté, à la naissance de l'enfant, de lui envoyer une carte de félicitations.

A ce souvenir, Fabienne ne pouvait s'empêcher de sourire avec ironie. L'existence du petit Jean ruinait les espérances de ce cousin qu'elle détestait. Toujours, elle l'avait soupçonné de guetter l'héritage des « Trembles » et de souhaiter ardemment sa propre disparition... Et voici qu'un nouveau-né venait encore ajouter à la défaite de son plan, lui faire renoncer à jamais à l'espoir d'être un jour le maître du domaine.

Elle savait qu'il n'habitait pas loin du château, sans doute pour mieux surveiller sa proie !... Depuis la mort de M. Maurisson, sa mère avait loué une propriété à quelques kilomètres de Challenge, et il venait passer auprès d'elle les loisirs que lui laissait sa situation d'ingénieur chimiste dans une usine des environs de Tours.

Plusieurs fois, Fabienne l'avait aperçu, filant à toute vitesse sur sa motocyclette dans la direction de la ville... Elle l'avait reconnu sans peine à son curieux profil d'aigle et à ses larges épaules.

Détournant dédaigneusement la tête, Fabienne n'avait fait aucun geste, affectant au contraire, d'ignorer l'existence de cet indésirable parent.

Oui, elle était bien seule avec le petit être auquel elle avait donné la vie... l'enfant si frêle dont elle devait rester le soutien.

A cette pensée, un sourire de tendresse et d'orgueil animait ses traits. Le sentiment maternel était pour elle si nouveau qu'il la remplissait d'une joie ineffable ; et Martine savait amener toujours un certain rayonnement sur le visage de sa jeune maîtresse, lorsqu'elle lui apportait son fils.

— Vois comme il est beau, Martine ! disait-elle en l'élevant à bout de bras.

L'enfant, qui avait déjà près de trois mois, agitait alors ses petites jambes potelées et riait aux éclats lorsque sa jeune maman jouait avec lui.

— On croirait vous voir quand vous étiez petite dit un jour la servante extasiée. Il a vos yeux, votre nez...!

Fabienne se mit à rire.

— Oublies-tu la tache couleur café qu'il a comme mon mari derrière l'oreille et qui en fait un vrai descendant des Faves ?

Les deux femmes se regardèrent avec émotion, l'une comprenant l'autre sans que jamais un mot sur les doutes dont n'avait pu se défendre Martine, eût été échangé entre elles.

Depuis que de faibles cris d'enfant se faisaient entendre aux « Trembles », le travail avait repris de plus belle. On eût dit qu'un nouveau courage animait tous ses habitants.

Le mois de juin était presque terminé et la récolte s'annonçait belle. Epanouie par sa maternité et plus vaillante que jamais, Fabienne se levait tôt, se couchait tard, et se félicitait du rendement progressif de sa terre.

Sur le conseil de Félix et de Jules, elle avait avantageusement négocié certaines coupes dont le bénéfice lui avait permis de faire de nouvelles plantations.

Le domaine reprenait vie. Son exploitation augmentait. Tout permettait d'espérer que, d'ici quelques années, il reprendrait sa valeur passée et que d'heureux jours reviendraient pour lui.

Fabienne recommença d'aimer la vie...

Deux ans s'écoulèrent qui n'amenèrent que peu de changement dans l'existence de la jeune châtelaine. Le petit Jean trottinait maintenant dans les allées des « Trembles » et il n'était pas rare que sa maman le prît sur sa bicyclette lorsqu'elle visitait le domaine comme si elle avait voulu qu'il connût au plus tôt son futur héritage.

C'était un enfant assez nerveux et délicat, mais admirablement bâti, et Fabienne contenait mal son orgueil lorsqu'il courait à sa rencontre, sa jolie frimousse éclairée d'un sourire et ses cheveux bouclés sautant sur son front.

Elle le soulevait alors dans ses bras et le pressait passionnément sur son coeur, le couvrant de baisers.

— Mon chéri !... Mon petit Jean à moi !...

Car elle l'avait bien à elle, à elle seule, ses beaux-parents étant morts peu de temps après son mari.

Oui, son fils lui appartenait totalement et toute sa tendresse s'était concentrée sur ce bambin qui venait en riant se blottir contre elle, et l'appelait « maman ».

Peut-il exister meilleure raison de vivre que celle de forger l'avenir de son enfant, ce petit être jailli de sa chair, fragile et sans défense, qui ne sait rien lui-même et attend tout de vous ?

Avec un merveilleux courage, l'héritière des « Trembles » s'était jetée dans la bataille. Chaque effort, chaque souffrance était offerte en offrande au petit Jean qu'elle chérissait.

Et celui-ci grandissait dans l'insouciance de son âge, sans se douter de l'adoration dont il était l'objet... Déjà, tout semblait lui appartenir, depuis les arbres magnifiques qu'il côtoyait chaque jour, jusqu'aux chiens fidèles qui ne le quittaient guère et veillaient jalousement sur lui. Il avait inconsciemment fait sien ce royaume ; celui-ci faisait partie de sa vie et il ne pensait pas qu'il pût exitser un plus beau paradis.

— Tout cela sera pour toi, mon chéri ! disait parfois Fabienne en étouffant de baisers le garçonnet.

Il la regardait alors en riant, sans comprendre, se croyant depuis longtemps le maître absolu de ce jardin de fées, et elle le hissait jusqu'à son épaule afin que, plus haut perché, il pût voir l'étendue de son futur bien.

Souvent, elle le menait ainsi jusqu'au milieu des bois, à l'endroit où travaillait Félix avec les hommes ; puis elle le déposait à terre et il s'amusait avec des brins de mousse tandis qu'elle parlait avec les bûcherons.

Un jour qu'elle avait longuement discuté au sujet des coupes, elle ne retrouva plus le petit Jean à l'endroit où elle l'avait laissé. Tout d'abord amusée par cet acte d'indépendance, elle ne s'inquiéta pas, presque fière de cette fugue qui semblait affirmer son désir d'aventure, mais lorsqu'elle eût appelé et cherché un quart d'heure sans résultat, elle alerta les hommes et siffla longuement ses chiens.

Fram et Tobby accoururent, aboyant avec force. Elle leur fit renifler à tour de rôle la petite veste de l'enfant restée sur le chemin et les poussa en avant, les excitant de la voix.

— Cherche, Fram ! Cherche, Tobby ! Allez, mes bonnes bêtes !

Ils partirent comme une flèche et elle écouta, le coeur battant, leurs jappements se perdre dans le bois.

Abandonnant son chantier, Félix s'était mis aussi à la recherche de l'enfant, après avoir tenté de rassurer sa maîtresse.

— Il ne peut rien lui arriver de mal ! Sans doute a-t-il couru droit devant lui assez longtemps et s'est-il perdu en chemin...

— Evidemment ! répondit la jeune femme, s'efforçant de dissimuler son inquiétude, mais voici la nuit et le pauvre chéri peut prendre peur !

A son tour, elle se mit à courir, appelant à tue-tête :

— Petit Jean ! Petit Jean !

Mais aucune voix enfantine ne répondait... Seuls, des jappements éloignés rompaient de temps en temps le silence du bois.

Enfin, au bout d'un quart d'heure qui parut mortel à Fabienne, Fram la rejoignit, la langue pendante, essoufflé de sa course. Elle comprit à ses sauts joyeux et à ses gémissements de plaisir qu'il avait retrouvé l'enfant et qu'il l'invitait à le suivre. Poussant un cri de soulagement, elle courut à sa suite.

Ce fut devant la porte du pavillon qu'elle retrouva le petit Jean assis. Son visage était inondé de pleurs et son petit corps tremblait de froid et de crainte ; mais Tobby, resté près de lui, léchait avec une tendresse touchante ses mains et ses joues et le pauvret semblait un peu rassuré.

Quelques secondes, Fabienne resta comme pétrifiée sur le chemin. La vue de l'enfant, éclairé par les rayons de lune, à cette même place où, jadis, elle avait failli commettre une folie avec Bernard, arrêta presque les battements de son coeur. Fermant à demi les yeux, elle eut la vision de cette minute où elle aurait pu succomber, et sa gorge se serra.

Par quel hasard du destin le petit Jean était-il venu se réfugier dans la maison où elle avait mené le suprême combat ?

Elle se précipita enfin vers son fils, les bras désespérément tendus.

— Mon chéri !... Mon petit chéri !... Quelle peur tu m'as faite !

Elle le pressa sur son coeur, essuyant de son mouchoir le petit visage crispé... L'enfant ne pleurait plus, mais sa voix était encore remplie de sanglots. Telle une voleuse emportant son trésor, elle courut en direction du château, suivie de ses chiens qui hurlaient à la lune.

Sur le perron, Martine attendait, inquiète de ce retour tardif.

— Vous n'êtes pas raisonnable ! gronda-t-elle. Ce n'est pas une heure pour un enfant !...

Fabienne lui tendit le petit Jean et se laissa tomber dans un fauteuil ; des pleurs roulèrent sur ses joues. Martine s'affola.

— Ma petite, qu'avez-vous ? Vous sentez-vous malade ?

— Martine... Si tu savais... Il s'est enfui... Je l'ai retrouvé au pavillon... A l'endroit où j'ai manqué trahir...

La servante fit un geste.

— Ne dites rien... à quoi bon m'expliquer ! Les mots sont-ils nécessaires pour se comprendre ?

COFFRET DE SURETE
avec SONNETTE d'ALARME

seulement
$6.98
Serrure à combinaisons véritable

Voici un coffret de sûreté de très haute qualité, la dernière innovation pour garder des documents de valeur, de l'argent, etc. Oui, cette petite voûte entièrement construite d'acier a sa propre serrure à combinaisons et un système d'alarme (à batterie) avec interrupteur secret. Aussi secret que sûr. Ce coffret contient deux sacs pour l'argent de papier et la monnaie et trois tablettes pour entreposer les objets de valeur. Cette voûte est l'idéal pour la protection de documents personnels, bijoux, etc. Evidemment, la combinaison de cette voûte demeure votre secret. Garantie contre remboursement si vous n'êtes pas 100% satisfait. Seulement $6.98 plus 52¢ pour frais de poste. Envoyez-nous simplement de l'argent, chèque ou mandat postal, ou commandez C.O.D. de

NEW YORK IMPORTS, Dépt. BV256
Box 121 — DOWNSVIEW, ONT.

X

La santé de Fabienne, pourtant si robuste, resta quelques jours ébranlée par cette cruelle épreuve qui lui rappelait le passé.

Cependant, elle se ressaisit peu à peu... Le petit Jean était si gai, si bien portant, il venait se blottir avec tant de tendresse dans les bras de sa peune maman, qu'elle s'abandonna de nouveau avec ivresse aux joies de l'amour maternel.

La venue du printemps vint encore ajouter à cette félicité. Une période de bonheur semblait commencer pour la courageuse châtelaine des Trembles dont le travail acharné avait triomphé de tous les obstacles.

Grâce à la vente des bijoux et à un effort persévérant de tous, le domaine avait pu être relevé et Fabienne voyait avec orgueil le rendement égaler celui de jadis.

— On peut dire que çà a été un beau retournement ! ne se privait pas de déclarer Félix qui avait consacré toutes ses forces à la cause de sa jeune maîtresse.

— Pour sûr, chacun y a mis du sien ! approuvait Juste, en admirant la belle ordonnance de son potager. On est, pardi, de la famille ! On avait à coeur de réussir !

— Ma grand-mère est née sur les terres ! déclara Martine... Depuis on y a vécu de mère en fille !

— Mes chers amis ! dit un jour Fabienne avec émotion, les yeux tendrement fixés sur ses dévoués serviteurs, sans vous, je n'aurais pu remplir ma tâche !... Vous m'avez encouragée et aidée...

— Le petit aura un bel héritage ! conclut Félix.

De fait, l'enfant s'intéressait à tout ce qui faisait partie du domaine. Courant librement dans la ferme, rien ne lui causait plus de plaisir que de tenir dans ses mains un poussin nouvellement éclos ou, tenu prudemment par sa mère, de monter un instant sur le dos de la chèvre blanche.

Auprès des bûcherons, il n'avait pas moins de succès. Lorsqu'il arrivait sur le lieu des coupes, Félix l'accueillait avec un bon sourire puis le menait vers les troncs abattus encore tout humides de sève et le petit Jean, très ému, touchait du doigt leur écorce mutilée.

Oui, tous aimaient et admiraient ce garçonnet aux boucles blondes, beau comme un jeune dieu, seul descendant de la famille qu'ils servaient depuis plusieurs générations.

Heureuse de cette affection qu'elle savait sincère, Fabienne se consacrait, elle aussi, entièrement à l'enfant qui devait poursuivre son oeuvre et son plus grand désir était de l'armer utilement pour la vie.

Le petit Jean était d'une santé délicate. Afin qu'il ne souffrit pas de l'humidité de certaines pièces du château, elle s'était installée avec lui dans une tourelle indépendante exposée au Midi dont la chambre principale, inondée de soleil, répondait à tous ses désirs.

Cette chambre, située au dernier étage de la tour, était à vrai dire complètement isolée du bâtiment central et Martine avait plus d'une fois déploré de ne pas se trouver à proximité de la jeune femme... Mais Fabienne, habituée à se servir seule, avait ri de ses craintes et se félicitait même de cette solitude qui laissait son fils tout à elle. Ce fut, hélas ! ce privilège qui fut la cause du drame...

Une nuit que le vent soufflait avec violence sur le petit village de Challenge, elle fut réveillée par une toux légère qui la prit étrangement à la gorge et la fit se dresser dans son lit. Une forte odeur de brûlé frappa ses narines. Saisie d'inquiétude, elle alluma sa lampe de chevet.

La pièce était envahie par une épaisse fumée. Aussitôt, elle perçut des cris et des appels qui venaient du jardin. Se levant d'un bond, elle courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Une chaleur intense parvint jusqu'à son visage et des flammes, montant en gerbes, vinrent lécher les murs de l'étage qui se trouvait au-dessous d'elle.

— Au secours ! cria-t-elle. Au feu ! Au secours !

Elle vit alors, dans la lueur de l'incendie, ses serviteurs et ses fermiers qui, malgré leur affolement, tentaient de dresser des échelles ; mais, tout le rez-de-chaussée de la tour était en flammes et les échelles ne pouvaient être d'aucune utilité.

Se précipitant vers le lit où dormait encore le petit Jean, Fabienne le saisit dans ses bras et le tendit à Martine.

— Mon enfant ! Sauvez mon enfant ! hurla-t-elle.

Mais, en se penchant, elle vit qu'il lui était impossible de jeter le petit Jean dans un drap tendu, ainsi qu'elle l'avait espéré, car l'incendie s'était propagé à des broussailles qui entouraient l'édifice, et formaient à présent une ceinture infranchissable. Elle eut un geste d'horreur.

— Tenez bon ! crièrent les voix d'en bas... Les secours vont arriver...

La cloche du château sonnait en effet à toute volée, appelant les habitants du village et les pompiers. A plusieurs reprises, Félix et le fermier avaient tenté de monter aux échelles environnées de flammes, mais leurs efforts s'étaient avérés inutiles et ils étaient aussitôt retombés sur le sol, asphyxiés par l'épaisse fumée...

Fabienne serra contre son coeur l'enfant qui commençait à crier et elle se mit à prier avec ferveur.

Allaient-ils périr tous les deux dans d'affreuses souffrances, alors que la vie s'offrait pleine de promesses au lendemain d'une lutte acharnée ?... Ce domaine qu'elle avait aimé plus que sa propre existence n'aurait-il dont été sauvé que pour être anéanti dans la plus terrible des catastrophes ?

— Sauvez-nous ! Sauvez-nous ! criat-elle encore, éperdue, en brandissant son fils.

Dans son angoisse, elle se demanda d'où pourrait venir le secours... Sauter de dix mètres de haut, il n'y fallait pas songer... C'eût été d'ailleurs tomber en plein dans la fournaise... En hâte, elle grimpa jusqu'à la lucarne des combles... Il lui était impossible de gagner par les toits le bâtiment principal, la tour se trouvant à plusieurs mètres de distance. Elle retourna à la fenêtre de sa chambre et tendit une fois de plus désespérément les bras.

Le petit Jean s'accrochait à elle, exhalant des plaintes de plus en plus faibles... La fumée était, en effet, devenue si épaisse que Fabienne respirait avec peine... Affolée, elle remonta dans le grenier afin que son enfant eût plus d'air.

Mais ce répit ne fut que de courte durée... Dans une demi-conscience, la jeune femme entendit, venant du dehors, des cris redoublés, des appels déchirants... Soulevant son fils, elle vit qu'il était évanoui... Elle-même se sentit défaillir... Un rideau épais obscurcit subitement son regard... Comme en un rêve, elle vit passer devant ses yeux le mâle visage d'Alain de Moiloux. Ses cheveux étaient roussis, son front noirci de fumée... Il lui parut que, de son bras puissant, il l'entraînait puis la soulevait dans les airs... Fabienne savait qu'au moment de mourir, les agonisants sont parfois hantés par la vision de leur ennemi.. Elle ne s'en étonna pas et, face à la mort, sentit s'évanouir sa rancune... D'un élan de tout son être, elle remit son âme à Dieu, serra convulsivement le petit Jean dans ses bras et sa pensée sombra dans le néant.

* * *

Lorsque Fabienne reprit conscience, ses yeux se portèrent avec étonnement autour d'elle. Tout était si blanc, si étrangement lumineux, qu'elle se demanda si elle était sur terre. Puis, le souvenir de l'affreux incendie lui revenait peu à peu à l'esprit, une expression de terreur passa sur son visage et elle se dressa violemment sur son lit.

— Mon petit Jean ! cria-t-elle comme une folle. Où est mon petit Jean ?

Une voix douce l'obligea au calme tandis que deux bras la forçaient à s'étendre.

Regardant plus attentivement autour d'elle, Fabienne vit qu'elle se trouvait dans un lit et, tournant la tête de côté, reconnut Martine qui lui tendait tendrement la main. Son regard se fit suppliant.

— Martine ! dis-moi où est mon fils ! Où suis-je ? Qu'est-il arrivé ?

— Ma toute petite, ne vous inquiétez pas ! Le petit Jean repose dans la chambre voisine ; il vit, vous le verrez bientôt !

Fabienne fit un effort pour se lever.

— Tout de suite ! Je veux le voir ! Il faut que je le voie !

— Pas encore ! Il dort ! Vous-même devez rester couchée !

Soudain épuisée, Fabienne retomba sur l'oreiller et ferma à-demi les yeux.

— Où suis-je ? demanda-t-elle encore d'une voix faible.

— Dans une clinique de Tours. On vous y a transportée avec l'enfant après que votre cousin de Moiloux vous eût sauvés de l'incendie.

Fabienne regarda fixement la servante.

— Mon cousin de Moiloux, dis-tu... Alors ?... Ce n'était pas un rêve ? Je l'ai réellement vu devant moi ?

— Vous ne vous trompez pas ! Avec un courage surhumain, il a jeté une échelle entre les combles du château et la tourelle et, malgré les flammes qui montaient, il a sauté sur ce passage pour aller vous soustraire à une mort affreuse.

Les paupières de la jeune femme se fermèrent de nouveau. Elle ne se sentait plus la force de parler. Ce que Martine venait de lui raconter était si inattendu, si incompréhensible, qu'elle éprouvait le besoin d'être seule avec ses pensées.

Alain... Alain de Moiloux !... Celui qu'elle avait toujours accusé de guetter l'héritage des « Trembles » !... Pourquoi, oui, pourquoi avait-il laissé échapper cette occasion magnifique de devenir le maître du domaine et cela, au péril de sa vie ?

Elle ne put trouver de réponse à cette question. D'ailleurs, réfléchir la fatiguait. Elle se sentait lasse à mourir... Si au moins, elle pouvait dormir, oublier un instant le drame qu'elle venait de vivre !

Elle s'assoupit durant quelques minutes. Le bruit de la porte qu'on ouvrait la réveilla de nouveau. Un homme en blouse blanche, et une infirmière s'approchaient de son lit. Prenant son poignet entre ses mains, le médecin compta attentivement les pulsations.

— Voilà une cliente qui sera bientôt remise ! s'exclama-t-il joyeusement. Le choc a été rude, mais les brûlures ne sont que superficielles !... On ne peut pas en dire autant des deux autres ! ajouta-t-il plus bas en s'adressant à son assistante... Ne changez rien aux prescriptions en ce qui concerne cette malade. Si elle parait trop agitée ce soir, qu'on lui donne du gardénal pour la faire dormir. Je la verrai demain matin.

— Bien, docteur !

Le médecin disparut avec l'assistante aussi rapidement qu'il était entré.

Seulement alors, Fabienne s'aperçut que ses mains et ses bras étaient entourés de toile blanche et qu'une sourde douleur semblait engourdir tous ses membres.

— J'ai été brûlée ? demanda-t-elle en tournant les yeux vers Martine.

— Oui, ma petite... aux bras et aux jambes. Mais ce ne sera rien... Essayez de dormir !

Une phrase du médecin revint à sa mémoire... « On ne peut pas en dire autant des deux autres ! » et sa voix se fit tremblante :

— Et mon petit Jean ?... Dis-moi la vérité... Il est mort, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! Je vous le jure, ma mignonne... Grièvement atteint...

— Et Alain ?... Alain de Moiloux ?

— Il est bien mal en point... Il a dû passer deux fois à travers les flammes.

Fabienne ferma de nouveau les yeux. Son visage révélait une fatigue extrême.

— Mon petit Jean !... Mon cher petit Jean ! Mon fils ! murmura-t-elle comme en un rêve.

Une infirmière entra, tenant un thermomètre. Martine l'interrogea à voix basse.

— Comment va l'enfant ?

— Mal ! Très mal ! Cela m'étonnerait qu'il s'en sorte ! Il a été à demi asphyxié, les poumons sont atteints !

La servante cacha sa tête dans ses mains.

— Oh ! c'est horrible ! Ma pauvre petite !... Comment le supportera-t-elle ?

Contrairement à ce qu'on attendait, Fabienne ne passa pas une trop mauvaise nuit. Le lendemain, sa robuste constitution ayant repris le dessus, elle se sentit assez forte pour faire quelques pas dans sa chambre. Dans l'après-midi, elle demanda d'une voix ferme :

— Menez-moi vers mon petit Jean !

Le docteur fit un geste d'impuissance.

— Faites ce qu'elle veut ! Je la crois assez forte pour supporter le choc.

Appuyée sur Martine, la jeune femme traversa un couloir et entra dans une pièce aux volets demi-clos. Elle aper-

çut vaguement la forme gémissante qui se trouvait dans le petit lit et s'approcha en titubant.

Son fils était là, enveloppé de pansements. Tout son pauvre corps avait terriblement souffert du passage à travers les flammes... De plus, l'épaisse fumée avait attaqué ses bronches fragiles. Il ne respirait qu'avec une peine infinie.

— Jean !... Mon Jean ! murmura Fabienne, suffoquée par les larmes et se penchant vers le petit visage.

L'enfant ne la reconnut pas et elle s'assit près de lui, folle de chagrin et d'angoisse.

Longtemps, elle resta ainsi, écoutant la respiration courte et oppressée du petit mourant. Chacune de ses faibles plaintes pénétrait douloureusement dans le coeur de sa mère.

Cependant, le médecin ayant refusé de refaire les pansements devant elle, la jeune femme sortit de la chambre. Elle demanda à voir son cousin de Moiloux, permission qui lui fut accordée.

Alain n'était pas en danger, mais il souffrait atrocement. Ses brûlures n'étaient pas nombreuses mais profondes. L'une d'elles avait particulièrement atteint son front et une de ses joues. De sa tête entourée de gaze, on n'apercevait que ses yeux enfoncés dans l'orbite et sa bouche aux lèvres pâles.

En voyant s'avancer sa cousine, le jeune homme esquissa un faible mouvement... Un éclair singulier anima son regard.

— Sauvée !... Vous êtes sauvée ! murmura-t-il dans un souffle... Dieu soit loué !

— Mon petit Jean se meurt ! fit-elle dans un sanglot. Oh ! Pourquoi n'est-ce pas moi, à sa place !...

Il la regarda profondément et elle sentit peser sur elle son silence plein de reproche. Bouleversée, elle s'effondra près du lit.

— Alain, pardonnez-moi ! Je devrais vous remercier à genoux... Ce que vous avez fait est héroïque et au lieu de vous dire ma reconnaissance, je gémis sans voir votre souffrance ! J'oublie ce que vous avez enduré à cause de nous deux !

— Et pour l'amour de vous ! ajouta-t-il d'une voix sourde. Ne me plaignez pas, Fabienne... Je suis heureux ! Tellement heureux !...

Elle le regarda, comme égarée.

— Alain ?... que voulez-vous dire ?

Mais le blessé, épuisé par son effort, ferma les yeux et elle se retira, chancelante.

Pourquoi ? Oui, pourquoi son cousin de Moiloux avait-il risqué sa vie pour les sauver, elle et son fils ? C'est ce qu'elle ne cessait de se demander depuis qu'elle avait pris conscience du drame. Elle le croyait envieux, bassement jaloux, et pourtant, au mépris de son propre intérêt, il avait fait ce que personne n'avait osé faire... Il avait arraché à la fournaise celle qui, depuis six ans, ne cessait de l'accabler de son mépris.

Fabienne passa sa main sur son front... une telle angoisse lui déchirait le coeur qu'elle n'arrivait pas à comprendre... La crainte de perdre son fils dominait tout autre sentiment et elle se demandait ce qu'elle deviendrait si elle n'avait plus cette raison de vivre !

Machinalement, elle se dirigea vers la chambre où se trouvait l'enfant. Arrivée près du seuil, elle vit se dresser Martine, le visage aussi blanc que son col. D'un geste ferme, la brave servante lui barra la porte.

— N'entrez pas, ma petite !... Il ne faut pas !... Vous n'êtes pas encore assez forte !

Les traits de Fabienne se décomposèrent.

— Il est mort, n'est-ce pas ?... Et tu ne veux pas que je le sache ! Ah ! Laisse-moi le voir, le serrer contre mo,i lui crier ma douleur ! Laisse-moi, te dis-je...

D'une poussée brutale, elle écarta la vieille Martine et bondit dans la pièce... L'enfant reposait en effet sans vie. Son beau petit visage avait repris son expression enfantine et il souriait presque, libéré de sa souffrance.

— Jean ! Mon Jean ! hurla la pauvre mère en couvrant de baisers le petit corps immobile... Le seul amour de ma vie !

Martine s'efforça de la relever, puis elle tomba dans ses bras en sanglotant.

— C'est horrible !... Cet enfant était tout pour moi ! Me voilà de nouveau seule ! Si affreusement seule !

— Ma toute petite ! Soyez forte ! Il le faut !

—Martine, je n'ai plus que toi à aimer ! Que vais-je devenir ? Je t'en conjure, ne m'abandonne pas !

La nourrice serra sans répondre la jeune femme sur son coeur... Un vague sourire éclaira ses lèvres tremblantes... Elle savait que, pour la maman du petit Jean qui venait de partir, la joie de vivre n'avait pas à jamais disparu...

XI

Fabienne fut longue à se remettre de cette atroce épreuve. Son retour aux « Trembles » raviva encore son chagrin. La pensée de ne plus jamais revoir son petit Jean gambader dans les allées, ni entendre sa voix claire égayer la maison, la déchirait, la torturait nuit et jour.

Souvent, elle croyait sortir d'un cauchemar et se disait que l'enfant allait accourir ; mais la triste réalité s'imposait très vite à son esprit et elle ne pouvait retenir ses larmes.

En passant devant les pierres de la tour rassemblées, noircies, sur le sol, Fabienne ne pouvait s'empêcher de frissonner au souvenir de tant de souffrance et il n'était pas rare qu'elle fît un long détour pour en éviter la vision.

Parfois cependant, elle jetait un regard sur les combles du château à l'endroit qu'avait choisi son cousin Moiloux pour gagner la tourelle. A sa prière, Martine lui avait à plusieurs reprises décrit l'abominable scène.

— Si vous l'aviez vu repousser tout le monde pour voler à votre secours ! Nous autres, on pensait qu'il n'y avait plus rien à tenter, mais il ne voulait pas en convenir... Tout de suite, il eut l'idée de dresser un passage entre le château et la tour... Les flammes atteignaient déjà le dernier étage mais il ne semblait ni les voir ni les sentir... Par deux fois, il franchit la passerelle, transportant d'abord le petit Jean et le remettant à Félix, puis retournant vous chercher à l'endroit où il vous avait déposée sans connaissance et vous enveloppant de sa veste pour protéger vos cheveux et votre visage... A peine étiez-vous en lieu sûr que l'échelle s'effondra. C'est miracle que le pauvre garçon n'ait pas été entraîné avec son fardeau.

— En somme, ce second sauvetage est la cause principale de ses blessures ?

— C'est pour vous arracher à la mort qu'il a failli mourir et qu'il a souffert le martyre. Vous lui devez beaucoup de reconnaissance.

— Je ne l'oublierai jamais, sois-en certaine, Martine...

Alain de Moiloux était en effet encore à la clinique mais ses plaies étaient en excellente voie de guérison. Fabienne allait plusieurs fois par semaine prendre de ses nouvelles...

Un jour, elle le trouva enfin libéré de tout pansement, mais son coeur se serra. D'horribles cicatrices marquaient le front et la joue d'Alain et elle ne put s'empêcher de lui tendre spontanément les mains.

— Mon pauvre Alain ! C'est à cause de moi...

Il l'interrompit en riant.

— Je n'ai jamais été joli garçon, il n'y a donc rien à regretter... et puis, j'aurais volontiers payé plus cher encore l'immense joie de vous conserver la vie...

Fabienne eut un pâle sourire.

— Mon existence vaut peu de chose !

— Elle m'est plus précieuse que la mienne !

— A vrai dire, je ne comprends pas pourquoi vous m'avez arrachée à la mort... Mon petit Jean et moi disparus, vous deveniez le maître des « Trembles ».

Alain bondit sur son siège.

— Pourquoi j'ai fait cela ? Mais parce que je vous aime, Fabienne !... Depuis que je vous connais, mon coeur est rempli de vous... Pouvais-je supporter la vie sans celle que j'adore plus que tout au monde ?

La passion animait maintenant son regard. Il avait dû se taire si longtemps que toute sa souffrance semblait l'avoir abandonné d'un seul coup, laissant place à un merveilleux espoir. Fabienne sentit son coeur battre violemment.

— Alain ! Est-ce possible ? Comment pouvais-je me douter !

— Vous étiez trop montée contre moi, petite chérie, pour que je puisse tenter un aveu... Vous ne songiez même pas à cacher votre haine.

Les larmes de la jeune femme coulèrent.

— Pardon ! Oh ! pardon ! Je vous ai fait cruellement souffrir... En retour, vous m'avez sauvé la vie ! Que puis-je faire pour vous rendre heureux ?

— M'aimer comme je vous aime, Fabienne. Mais je serai patient... Ne me répondez pas encore... Je ne veux pas de votre pitié, mais de votre amour. C'est pour cette raison que j'ai attendu pour vous ouvrir mon coeur. A présent, mes cicatrices font de moi un homme laid, repoussant peut-être, et je ne veux pas être pour vous un objet d'horreur.

— Alain ! Cher Alain ! Ne parlez pas ainsi ! Ces cicatrices dont je suis la cause, comment pourrais-je ne pas les admirer... les aimer.. Vous êtes le plus noble et le plus généreux des hommes, et moi-même...

Passionnément, il l'embrassa. La jeune femme s'abandonna sur son épaule et leva sur lui des yeux humides de larmes et de tendresse.

— Alain ! A quel point vous ai-je méconnu ! Qui m'aurait dit qu'un jour, j'éprouverais tant de bonheur à me blottir dans vos bras !

Il l'étreignit violemment et caressa ses cheveux, murmurant des mots étouffés.

Dans un verre . . .

mettez un zeste de citron . . .

et de la glace . . . versez-y

du vermouth **MARTINI & ROSSI**

puis prenez votre temps . . .

"la vie sourit

avec Martini & Rossi

on the

rocks" !

Embouteillé en Italie

OFFICE GENERAL DES GRANDES MARQUES, LTEE • MONTREAL

La suscription des lettres et des colis doit indiquer:

- Le nom et le prénom du destinataire.
- L'adresse exacte; numéro civique, nom de la rue et numéro d'appartement, ou bien le numéro de la route rurale ou de la case postale.
- La cité, la ville ou le village, et s'il y a lieu le numéro de la zone postale.
- Dans le coin gauche supérieur de l'enveloppe, le nom et l'adresse de l'envoyeur.

Adresser le courrier correctement, en accélère sa livraison.

PO-60-10LS

POSTES CANADIENNES

— Ma chère petite fille... Mon trésor... Se peut-il vraiment que vous m'aimiez comme je vous aime ? Vous si jeune, si jolie, moi déjà grisonnant et presque défiguré !

Fabienne eut une tendre regard.

— Ne parlez pas ainsi ! Vous avez la beauté de l'âme et la jeunesse du coeur qui sont pour moi les plus précieuses de toutes. Jusqu'à présent, j'avais mal compris la vie. C'est vous qui m'avez révélé son vrai sens. Avant que vous m'ayez arrachée à la mort, j'ignorais qu'il pût exister un homme riche de tant d'amour et de générosité. Oh ! Alain, vous avez fait de moi une autre femme ! Et c'est cette femme qui, maintenant, vous aime et vous admire !

— Fabienne ! Comme vous me rendez heureux ! Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je devienne votre mari ? Nous sommes libres l'un et l'autre et je vous protégerai, je vous aiderai à faire du domaine que vous aimez l'un des plus beaux du pays... Nous aurons des enfants qui seront notre raison de vivre...

Le visage de Fabienne s'altéra subitement. Doucement, elle se dégagea des bras qui la tenaient enlacée.

— Mon cher Alain, n'allons pas si vite ! Le mariage est une chose sérieuse... Il faut que je réfléchisse, que je mesure l'importance de cet engagement... Accordez-moi un peu de temps...

Le jeune homme devint d'une blancheur de cire, et laissa tomber la petite main qu'il tenait dans la sienne.

— Fabienne, je ne comprends plus... Tout à l'heure, vous disiez m'aimer et je vous ai crue... Vous refusez maintenant de m'épouser... Je vous en conjure, dites-moi pourquoi ?

— Je ne refuse pas, Alain, je demande seulement le temps de la réflexion.

— Si votre amour était aussi grand que le mien, vous n'envisageriez pas un délai, vous n'aspireriez qu'à notre union !

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

— Alain, je jure que je vous aime de toute mon âme, de toutes mes forces, mais je ne puis vous expliquer...

— C'est ma laideur, n'est-ce pas, qui vous effraye, vous craignez de ne pouvoir vous habituer à mes cicatrices ?

— Non ! Ne croyez pas cela ! Elles vous font honneur !

— Alors, c'est mon âge, mon caractère, ma silhouette ?

— Vous vous trompez ! J'aime tout en vous ! Rien ne me rendrait plus heureuse que de devenir votre femme !

— Eh bien ! qui vous en empêche ? Vous êtes veuve depuis plusieurs années ? Le malheur a voulu que vous perdiez votre enfant...

Fabienne cacha son visage dans ses mains...

— Vous ne pouvez comprendre... Oh ! je vous en conjure, ne m'interrogez pas... Laissez-moi me reprendre... Demain, je reviendrai, je vous le promets. Peut-être aurai-je alors le courage de tout vous dire...

Alain de Moiloux saisit dans les siennes les mains de sa cousine et la regarda profondément dans les yeux.

— Fabienne, ma chérie, jurez-moi seulement que votre coeur est libre et que là n'est pas la raison de votre hésitation.

Fabienne soutint ardemment ce regard.

— Je vous le jure, Alain, sur tout ce que j'ai possédé de plus cher !

Tremblante d'émotion, la jeune femme s'échappa de la pièce et courut plutôt qu'elle ne marcha vers la sortie de la clinique. Elle avait hâte de se retrouver aux « Trembles » et de réfléchir dans le calme à tout ce qui venait de se passer.

A peine arrivée, elle se jeta sur son lit et laissa couler ses larmes. C'était vrai qu'elle aimait son cousin de Moiloux... Depuis le jour où il lui avait sauvé la vie, cet amour s'était peu à peu glissé dans son coeur, fait tout d'abord d'estime et, depuis de mutuelle compréhension... Elle ne pouvait songer sans émotion à la délicatesse avec laquelle il avait su apaiser sa douleur de maman, mais il y avait quelques heures à peine, cette admiration profonde avait fait place au désir de devenir sa femme. Sa douce étreinte et ses baisers avaient fait sur elle une impression qui ne lui laissait aucun doute sur ce point. Etre sa femme... Mener avec lui le dur combat de l'existence... Avec quelle ardeur elle avait formé ce souhait ! C'est alors que le souvenir de la légèreté avec laquelle elle avait failli trahir son mari était venue l'arracher à son extase... L'espace d'une seconde, elle fut tentée de tout avouer à Alain... Mais la crainte de perdre l'estime de celui qu'elle aimait, arrêta son élan... Pourtant, elle était trop loyale pour leurrer cet homme admirable qui la croyait sans reproche... Telles furent les raisons de son hésitation subite et de l'insistance avec laquelle elle demanda à réfléchir.

Maintenant, Fabienne mesurait froidement les choses... Un instant, elle vit passer devant ses yeux le clair regard d'Alain de Moiloux. Sa résolution fut prise... Rien ne devait resté caché entre elle et lui. Un homme de cette trempe était capable de tout comprendre... Mieux valait d'ailleurs renoncer dès à présent au bonheur entrevu que d'abuser la confiance d'un être cher en taisant une faute.

Le lendemain, Fabienne retournait à la clinique. A sa vue, le visage d'Alain de Moiloux devint d'une pâleur mortelle. Il resta comme figé sur place et murmura faiblement :

— Eh bien ! Fabienne, qu'avez-vous décidé ?

La jeune femme l'obligea à s'asseoir et prit un siège près de lui.

— Ecoutez-moi d'abord, Alain. Ensuite, c'est vous qui prendrez la décision.

S'armant de courage, elle parla un long moment, ne cachant rien de ses faiblesses, de ses remords, de ses luttes... Puis elle se tut, et osa enfin lever les yeux sur son compagnon.

Le visage d'Alain était éclairé d'une telle joie qu'elle s'en trouva décontenancée.

— Vous ne m'apprenez rien, ma chérie ! s'écria-t-il ému. Le hasard a voulu que je me sois assis un instant sur la route, la nuit de votre rendez-vous au pavillon... Malgré moi, j'ai tout entendu... J'ai appris ainsi que vous vous laissiez courtiser par Bernard du vivant de votre mari, mais que vous lui aviez toujours résisté...

Les larmes roulèrent sur les joues de la jeune femme.

— Et vous ne m'avez pas méprisée, Alain ?... Vous m'avez aimée « quand même » ?

— Je vous ai aimée telle que je « savais » que vous étiez, remplie de légèreté sans doute, mais restée sans tache !

Elle blottit sa tête contre son épaule.

— Alain ! Oh ! mon cher amour !... Comme je suis heureuse de vous avoir tout avoué ! Je ne voulais pas... Je ne pouvais pas garder ce secret entre nous... c'est pourquoi, hier, je n'ai pu vous répondre...

— Et maintenant, c'est oui ?

— De toute mon âme et pour toujours !

Longuement, ils se tinrent enlacés, scellant d'un baiser cette douce promesse. Puis le jeune homme s'écarta un peu d'elle afin de mieux voir le joli visage rayonnant et murmura avec émotion :

— Ma chérie, bien que sachant tout, je m'étais juré de ne jamais vous parler de ces minutes... Mais à présent que vous m'en avez fait l'aveu de votre plein gré. Il me semble que nous avons acquis pour la vie le droit d'être pleinement heureux...

XII

Dans le petit fumoir qui sert de bureau à Fabienne, la jeune héritière des « Trembles » et sa dévouée servante s'entretiennent avec animation.

Toutes deux sont extraordinairement émues.

— Cette fois-ci, ma petite, fait Martine avec un tremblement dans la voix, je crois que vous avez tiré le bon numéro !

— J'en suis certaine ! Si tu savais comme il est généreux et délicat !

— Il y a longtemps que je m'en étais aperçue !

— Et j'ai passé plusieurs années de ma vie à le haïr et le calomnier !

— Alors qu'il n'avait d'yeux que pour vous !

Fabienne éclata franchement de rire.

— Ah çà ! Martine, mon cousin de Moiloux t'aurait-il prise comme confidente ?

— A Dieu ne plaise ! Mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas comprendre qu'il vous adorait ! D'abord quand vous étiez jeune fille, les rares fois où il est venu aux « Trembles », et ensuite, après votre mariage, au cours des réunions que vous donniez avec feu votre mari et auxquelles il était de temps à autre invité.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit ?

— Le moyen de faire entendre raison à une fille qui s'est mis en tête de détester un garçon ! C'eût été vous monter davantage contre lui !

— J'aurais peut-être fini par te croire !...

— Que nenni, ma belle ! Vous vous étiez bien trop entichée de ce Bernard Chambon pour voir sainement les choses.

Le visage de la jeune femme s'altéra.

— Ne me parle pas de celui-ci, je t'en prie !

— Il n'était pourtant pas nécessaire d'être sorcier pour deviner qu'il tenait moins à votre personne qu'à votre héritage ! Sa conduite l'a d'ailleurs prouvé !...

— Martine, tu es cruelle ! Je ne veux plus entendre prononcer son nom, j'ai trop souffert à cause de lui !

La servante se tut, comme absorbée dans ses pensées. Soudain, elle releva la tête.

— Ma petite !... Ma toute petite !... Vous allez enfin être heureuse !

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Le visage de Fabienne était rayonnant de bonheur. Celui de la servante bouleversé d'émotion.

La première, elle rompit le silence.

— C'est Juste et Félix qui vont être contents ! Il y aura enfin un maître aux « Trembles » !

— Je cours le leur annoncer moi-même ! Mais comme tu es pâle, Martine ! Est-ce la joie de me voir porter de nouveau le nom des Moiloux ?

— Oui, ma chère enfant... Et aussi de vous avoir aidée à le garder intact aux yeux de tous... Je ne suis pas bien savante, mais j'ai beaucoup observé autour de moi et j'ai l'expérience de la vie. Chacun de nous mène son combat. Le vôtre a été dur !... Un instant, vous avez failli déposer les armes, mais personne n'en a rien su et vous seule en avez souffert ! L'honneur est donc sauf et l'on peut dire que vous avez gagné la bataille.

— Chère... Chère Martine ! Comme tu m'as protégée !

— Allez, ma toute petite ! C'est un beau jour pour moi !

Fabienne paraissait profondément heureuse... Jamais, depuis la mort du petit Jean, elle ne s'était sentie aussi désireuse de vivre. La pensée d'avoir désormais à son côté un compagnon aimant et loyal sur la force duquel elle pourrait s'appuyer en toute confiance, faisait d'elle une autre femme.

— J'ai toujours lutté seule ! murmura-t-elle en secouant la tête... Que de belles choses nous allons pouvoir réaliser à deux !

* * *

Trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis la grande décision de Fabienne. Alain, complètement remis, avait quitté la clinique et regagné le pied-à-terre qu'il possédait à Tours, non loin de son lieu de travail.

D'accord avec sa fiancée, il avait décidé de ne pas abandonner encore sa situation. Revenant assez tôt le soir à Challenge après une demi-heure de route, il aurait ainsi tout le loisir de prendre, peu à peu, en mains la direction des « Trembles » jusqu'au jour où Fabienne serait prise par ses occupations maternelles.

Car ils espéraient avoir des enfants, de beaux petits Moiloux, filles et garçons, qui rempliraient de leurs cris les allées boisées des « Trembles ».

Un jour, Fabienne souriait à ce rêve d'avenir, tandis qu'elle se promenait, solitaire, dans les bois du domaine, lorsqu'une ombre surgit brusquement sur le chemin, lui arrachant un cri de surprise. Un homme était devant elle et l'appelait par son prénom. Livide et désemparée, elle reconnut Bernard Chambon.

— Monsieur ! Comment osez-vous ? dit-elle enfin, raidissant sa volonté et toisant avec mépris celui qui l'avait jadis abandonnée.

— Fabienne ! Je vous en supplie, écoutez-moi !

— Qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai appris que vous alliez vous remarier... Je suis revenu d'Amérique pour vous voir... vous conjurer de me pardonner... de ne pas effacer à jamais nos doux souvenirs d'autrefois !

La jeune femme l'arrêta d'un geste, les yeux brillants d'indignation.

— Monsieur, cette comédie est infâme !... Le jour où, trop tard hélas, j'ai appris à vous connaître, vous n'avez plus été pour moi qu'un objet d'horreur. Laissez-moi ! Je refuse de vous entendre !

Mais il glissa à ses pieds et prenant les genoux de la jeune femme entre ses bras, il leva vers elle des yeux suppliants.

— Fabienne, n'épousez pas cet intrigant qui n'en veut qu'à vos terres... Soyez ma femme... Je lutterai à vos côtés !

Tout en parlant, il s'était relevé brusquement et la serrait à l'étouffer contre lui, cherchant ses lèvres.

Fabienne crut d'abord défaillir de dégoût ; mais rassemblant ses forces, elle dégagea son bras et appliqua sur la joue du misérable un si formidable soufflet qu'il chancela et desserra son étreinte.

Au même instant, le bruit d'une cognée se fit entendre non loin de là... Des bûcherons travaillaient certainement à proximité... La jeune femme poussa un cri de délivrance.

Félix ! A moi ! Au secours !

Bernard avait verdi sous l'outrage... Sa bouche se tordit hideusement. Jetant le masque, il cracha son venin.

— Petite sotte ! J'aurai ma revanche ! Je dirai à Moiloux que je suis le père de l'enfant que vous avez eu... On verra alors s'il consent encore à vous épouser !

Folle de douleur et d'indignation, Fabienne se baissa et ramassa une pierre. De toutes ses forces, elle la lança sur l'abominable individu.

Mais il évita le coup et prit la fuite... Lorsque Félix arriva, il avait disparu dans le chemin.

— C'est vous, madame la Comtesse ! s'écria le garde-chasse en se découvrant. Quelqu'un vous a effrayée ?

La jeune femme se ressaisit, essayant de sourire.

— Oui... un homme... un fou qui a voulu me faire peur ! Il a heureusement rebroussé chemin.

— J'ai toujours dit qu'il faudrait boucher cette haie du côté du pavillon... N'importe qui peut s'introduire dans le chemin.

— Oui, Félix, tu as raison... Il y a longtemps que j'y pense... Tu feras bien de t'en occuper.

Dissimulant son émotion, Fabienne reprit la direction du château. Elle savait y retrouver bientôt son fiancé qui devait venir dîner avec elle.

Lorsqu'Alain de Moiloux aperçut la jeune femme, il fut frappé de sa pâleur. Impuissante à retenir ses larmes, elle raconta loyalement ce qui venait de se passer.

— Le misérable ! gronda Alain. Qu'il vienne me parler, en effet ! Je jure qu'il perdra à jamais l'envie de vous revoir !

— Mon pauvre ami ! Quelle douleur pour moi de vous causer ce tourment !

Il lui prit les mains et la regarda profondément dans les yeux.

— Ma chérie ! Tout n'est-il pas merveilleusement clair entre nous ? Votre cause est maintenant la mienne. Je dois vous protéger contre les attaques de ce bandit. Il sait que vous avez relevé

le domaine, aussi ne rêve-t-il que d'épouser à présent celle qu'il a abandonnée pauvre et malheureuse ! Mais je lui dirai son fait et vous n'entendrez plus jamais parler de lui !

Fabienne passa un bras autour du cou de son fiancé et blottit son visage contre le sien.

— Cher... Cher Alain qui m'aurez sauvée doublement la vie...

XIII

Ainsi que s'y attendait de Moiloux, Bernard Chambon n'exécuta pas sa menace, trop veule sans doute pour aller au-devant d'un danger. Alain résolut donc d'aller le trouver.

Pour cela, il fallait un rendez-vous. Il lui écrivit en ces termes :

Veuillez venir me rejoindre demain à dix heures au bosquet de la Pierre Rouge. Je désire vous entretenir en particulier.

ALAIN DE MOILOUX.

Ce bosquet était un endroit en retrait de la route de Challenge où ne passaient guère que les flâneurs en quête de solitude. Là, au moins, il était à peu près certain de pouvoir discuter sans témoins.

Bernard Chambon tomba facilement dans le piège. Persuadé qu'il allait pouvoir rompre le mariage de Fabienne, il arriva à l'heure dite, l'air désinvolte et l'oeil moqueur.

Alain de Moiloux l'attendait et prit aussitôt les devants.

— Vous aviez à me parler, m'a-t-on dit, monsieur ?

Bernard pâlit. Il n'avait pas prévu cette attaque brutale et il lisait dans les yeux de son rival une inquiétante hostilité. Il balbutia...

— Sans doute, vouliez-vous me féliciter de mes fiançailles, reprit Alain.

— Pas précisément ! Je voulais au contraire... Sans doute ignorez-vous que Fabienne...

Il ne put poursuivre... Une main de fer s'abattit aussitôt sur sa joue. Un brouillard obscurcit ses yeux. Il entendit Alain crier :

— Vous êtes indigne de prononcer le nom de celle que j'aime... Je vous l'interdis !

Bernard sembla se ressaisir.

— Vous êtes fou, monsieur ! De quel droit...

— Du droit que me donne le titre de futur mari !... Je serai toujours prêt à la protéger contre ceux qui l'insultent... Et vous êtes de ceux-là, monsieur !

Un second soufflet fit trébucher le méprisable garçon.

— Défendez-vous ! Mais défendez-vous donc ! hurla le fiancé de Fabienne, hors de lui. Je ne vais pourtant pas assommer un lâche qui refuse de se battre !

Bernard Chambon esquissa quelques coups de poing, mais Alain de Moiloux était beaucoup plus fort que lui et son indignation augmentait encore sa puissance. Bientôt, Bernard roula à terre. Sans pitié pour sa défaite, Alain lui asséna d'autres coups et, après avoir repoussé du pied le capon, reprit en silence la direction des Trembles.

— J'espère qu'il aura compris la leçon ! murmura-t-il enfin en approchant du château, et que je lui aurai enlevé l'envie de venir insulter ma chère Fabienne !

La jeune femme sut peu de chose de cet incident, sinon que son fiancé avait magistralement corrigé l'immonde Bernard.

« Je le connais ! Maintenant qu'il a trouvé son maître, il ne renouvellera plus l'expérience. Fasse le Ciel que nous n'entendions plus jamais parler de lui. »

Bernard Chambon resta, en effet, plusieurs jours sans donner signe de vie. Dans le cercle mondain qu'il avait l'habitude de fréquenter, le bruit courut qu'il avait fait une chute de cheval et qu'il soignait chez lui des ecchymoses et des contusions qui l'empêchaient de sortir.

Il parut enfin, un soir, chez la badonne Daro lors d'une réunion nombreuse qui devait se prolonger jusqu'aux premières lueurs du jour. Un somptueux buffet devait aider les invités à passer le temps aussi agréablement que possible. Bientôt, le champagne coula à flots, les conversations s'échauffèrent et quelques « bonnes » histoires déchaînèrent le rire de certains groupes déjà fort gais.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Bernard pour se trouver dans un état voisin de l'ivresse. Son manque de sobriété était d'ailleurs connu et la baronne s'entendait mieux que quiconque à le faire boire plus que de raison afin d'amuser une partie de ses hôtes à ses dépens.

L'esprit passablement alourdi par les brumes de l'alcool, il n'eut bientôt plus qu'une idée fixe : se venger de l'affront infligé par Alain de Moiloux en prétendant que Fabienne lui avait appartenu.

D'une voix empâtée, il répandit dans chaque groupe son perfide poison.

— Vous savez, le petit Jean de Faves... Celui qui a été brûlé dans l'incendie... eh bien, j'en étais le père... C'est comme je vous le dit.. Fabienne et moi, nous...

— Il est ivre ! clamèrent quelques-uns... Empêchez-le de divaguer...

— Mais puisque je jure que c'est vrai ! répéta-t-il avec un entêtement d'ivrogne... Quand Guy de Faves est mort, il y avait belle lurette que...

— Faites-le taire ! cria la baronne Daro, subitement effrayée... Vous voyez bien qu'il ne sait plus ce qu'il dit !

— Détrompez-vous, j'ai toute ma tête... ou presque toute... ajouta-t-il entre deux hoquets... et je vous dis, moi, que Guy de Faves était bel et bien...

— Assez ! assez ! crièrent quelques-uns.

— C'est une honte de laisser cet ivrogne raconter de tels mensonges !

Bernard Chambon haussa les épaules d'un air conciliant.

— Après tout, je m'en moque... Croyez ce que vous voudrez. Je vais aller vider une coupe... Ce champagne est vraiment merveilleux...

De plus en plus vacillant, il s'éloigna dans la direction du buffet. Plusieurs invités hochèrent la tête.

— Ce garçon a le vin dangereux... Il vous arrange une réputation !

— A l'en croire, il serait le père de tous les nouveaux-lés de Challenge !

— Regardez-le boire ! Il exagère ! Je ne voudrais pas revenir avec lui dans sa voiture !

Lorsqu'à cinq heures du matin, Bernard se mit au volant, il était, en effet, passablement ivre et ses amis s'inquiétèrent.

— Bah ! s'exclama l'un d'eux... l'air vif du matin va le remettre d'aplomb ; et puis, les ânes retrouvent toujours le chemin de leur écurie !

La voiture partit en zigzagant, accompagnée par les rires des spectateurs ; puis elle prit peu à peu de la vitesse et disparut au tournant.

— Je vais prendre la route qui passe derrière les « Trembles », grommela Bernard entre ses dents... Elle est plus longue, mais une promenade me fera du bien... J'ai envie de revoir le pavillon...

Cette idée le travaillait depuis un instant... Il s'y accrocha avec obstination.

— La baie n'est pas bouchée... Ce sera facile... répéta-t-il à plusieurs reprises.

Arrivé sur place, il freina brusquement et descendit, les jambes vacillantes. Avec peine, il se glissa par l'une des brèches du fourré et pénétra dans le domaine.

— Qui va là ? cria un homme qui disposait un grillage précisément à l'un des endroits où le passage était libre.

C'était Félix, le garde-chasse. Il était parti de grand matin pour tirer quelques lapins et voulait auparavant continuer le travail qu'il avait entrepris sur l'ordre de la jeune comtesse.

L'intrus ne répondant pas, il sauta sur le fusil qu'il avait déposé sur la mousse et s'élança.

— Qui va là ? répétat-il... Répondez ou je tire !

Pour toute réponse, l'inconnu courut vers le Pavillon et en ouvrit la porte. Une détonation retentit.

Félix avait tiré en l'air pour effrayer le vagabond, mais au bruit, celui-ci se retourna et, sortant un revolver de sa poche, visa froidement le garde-chasse. Félix tira de nouveau. L'homme tomba sans un cri, sur la marche, les bras en croix.

Lorsqu'il arriva auprès de sa victime, il retint un juron de surprise et de colère.

— Chambon ! murmura-t-il... Que venait-il faire ici ? Jamais balle n'aura été mieux employée, car je crois bien qu'il a cessé de vivre !

Il ouvrit la chemise de Bernard et constata que le coup avait porté en pleine poitrine, causant une mort immédiate.

Le garde-chasse hocha la tête d'un air perplexe.

Depuis son enfance, il nourrissait pour la jeune châtelaine des « Trembles » une admiration voisine de la tendresse, quoique remplie de respect. Il n'avait pas été sans deviner le rôle néfaste joué dans son existence par cet homme sans scrupules. Le voir étendu à ses pieds privé de vie, était pour lui un soulagement. Cependant, il n'ignorait pas que sa responsabilité allait être sérieusement mise en cause.

Certes, il était dans son droit en tirant sur un insensé qui le visait de son revolver ; mais le drame avait eu lieu sans témoins et l'on pouvait ne pas ajouter foi à la version qu'il fournirait.

La chance voulut qu'un gendarme passât à bicyclette. C'était Anselme Pavrot, un de ses camarades d'école. Il lui fit signe, presque soulagé.

— Arrête-toi, vieux ! Il est arrivé un malheur... Je viens de tuer un homme !

Le gendarme sauta à bas de sa machine, interloqué.

— Tué un homme ? Toi ? Le plus paisible de Challenge ? Que me chantes-tu là ?

— C'est exact ! Il s'est introduit dans le domaine et m'a menacé de son arme. J'ai tiré... Il est mort !

— Voyons çà ! fit Anselme Pavrot en suivant son ami. Curieuse affaire.

Une fois arrivé devant le cadavre de Bernard, le gendarme réfléchit quelques minutes, puis se gratta la tête avec bonhomie.

— Tu ne seras pas inquiété ! décréta-t-il. D'abord, la mort remonte à peu d'instants et le revolver qu'il tient dans sa main crispée prouve que tu étais en état de légitime défense... Ensuite, ce Bernard Chambon a la plus mauvaise réputation de la région. Son costume indique qu'il revenait d'une soirée... A cinq heures du matin, il devait être passablement ivre après avoir bu toute la nuit... Je vais faire mon rapport... Tu peux être tranquille !

Félix fut, en effet, reconnu innocent. La famille étouffa l'affaire et Alain vint lui-même apprendre à Fabienne la manière dont avait disparu le misérable garçon.

Le visage bouleversé, elle se jeta dans ses bras.

— Que Dieu ait son âme ! murmura-t-elle. Je lui pardonne le mal qu'il m'a fait !

Il la serra passionnément contre lui.

— Mon cher trésor, à présent le passé est définitivement effacé... La route est libre et la vie recommence pour nous, toute faite d'amour et d'espoir ! Nous allons être enfin heureux !

— Oui ! Profondément heureux ! répondit Fabienne, le coeur libéré de son angoisse. Mais je crois qu'il faut supprimer ce pavillon qui représente pour nous de trop affreux souvenirs... A sa place, nous planterons des trembles et nos enfants ne sauront jamais qu'il a existé...

Leurs lèvres se joignirent dans un long baiser. Puis Alain saisit doucement aux épaules celle qu'il aimait plus que sa vie et la regarda longuement dans les yeux.

— Qu'il en soit fait comme vous le désirez, ma chérie ! Il faut que, dans ce domaine où s'abritera notre amour, tout parle de bonheur et que la plus petite ombre soit chassée à jamais !

CLAUDE ROZELLE

AMÉLIOREZ votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses par l'emploi des PILULES PERSANES $1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00

PILULES PERSANES

Dans toutes bonnes pharmacies ou expédiées franco par malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
8258 rue Drolet
(6) MONTREAL

Pilules Persanes

FRAÎCHEUR pour vous...de 9 à 5

...et après 5!

La propreté interne est la base d'un état de fraîcheur... et le délicat Lysol, dans votre douche, est la base de cette propreté interne. En effet, le délicat Lysol élimine sans danger la blessante odeur en détruisant les germes qui causent cette odeur.

Pourtant, le délicat Lysol est sans danger pour vous. Il vous laisse fraîche et féminine. En plus, il est beaucoup plus efficace que tout autre moyen domestique, y compris le vinaigre. Vous apprécierez aussi le nouveau format pratique de la bouteille. Essayez-le aujourd'hui même!

Lysol

POUR UN SOIN DÉLICAT

DÉCOUPEZ ICI

Faites venir votre livret gratuit—Prenez des douches comme les médecins le recommandent. (Envoyé dans une enveloppe blanche).

A: Lysol, Dept. 200,
37 Hanna Ave.,
Toronto 3, Ont.

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE ET CTÉ.....

Lysol est une marque déposée de Lehn & Fink (Canada) Limited

LE BONHEUR ÉTAIT AUSSI AU RENDEZ-VOUS...

Une nouvelle de Job de Roincé

— Mademoiselle Perceval il y a une lettre pour vous...

La jeune fille s'arrêta et prit le pli que lui tendait la concierge.

— Merci, Madame.

Il faisait sombre dans le couloir et plus sombre encore dans l'escalier si bien que Madeleine Perceval ne chercha même pas à reconnaître l'écriture de la personne qui lui avait adressé cette lettre. Elle attendit d'être arrivée au quatrième étage et de se trouver dans le petit appartement qu'elle occupait avec son père pour jeter un coup d'oeil sur l'enveloppe.

Un nom vint aussitôt sur ses lèvres...

Un nom qu'elle prononça avec émotion...

— André...

Bien vite elle déplia la feuille. Puis elle lut.

Ma chère Madeleine,

Ce petit mot vous surprendra sans doute. En effet depuis mon départ de France je ne vous ai jamais donné de mes nouvelles. Vous devinez pourquoi.

Mais voici qu'après trois ans passés au Brésil je vais revenir à Paris. Et malgré la promesse que je m'étais faite de ne plus vous revoir je ne puis résister au désir de vous rencontrer.

Cette lettre expédiée par avion vous parviendra avant mon arrivée car j'ai préféré prendre le bateau. Vous trouverez ci-dessous l'adresse de l'hôtel dans lequel j'ai retenu une chambre pour mon séjour à Paris. Si vous acceptez que j'aille vous saluer fixez-moi un rendez-vous soit par lettre, soit par téléphone.

Si, au contraire, vous ne voulez ou ne pouvez me revoir alors déchirez ce billet et pardonnez-moi d'être venu troubler votre existence que j'espère heureuse.

Croyez, ma chère Madeleine, à toute ma sincère amitié,

André Dumoulin.

La jeune fille relut deux fois ce texte comme si elle voulait en peser tous les termes puis, brusquement, elle se demanda comment ce pli avait pu la rejoindre à cette adresse que devait ignorer André Dumoulin. Jetant un coup d'oeil sur l'enveloppe elle fut renseignée. La lettre avait bien été envoyée à l'ancien domicile de ses parents, le seul que pouvait connaître le jeune homme, mais le facteur s'était chargé de la faire suivre.

Toute bouleversée Madeleine Perceval se laissa tomber sur une chaise puis elle demeura songeuse.

* * *

Par la pensée alors elle revécut les événements qui s'étaient déroulés il y a trois ans.

Son père était à cette époque le directeur d'une importante agence commerciale qui traitait de grosses affaires avec tous les pays du monde. Il était riche, très riche même, et son seul plaisir était de combler tous les désirs de sa femme et de sa fille.

Un hôtel particulier dans un des plus beaux quartiers de Paris, plusieurs domestiques, une villa au bord de la mer... Tout cela indiquait quel était le train de vie de M. Perceval.

Madeleine qui venait de quitter la pension où elle avait fait ses études ignorait donc tout des soucis de l'existence. Pourtant, loin de se laisser griser par l'argent elle vivait paisiblement trouvant dans le cadre familial tout le bonheur qu'elle désirait. Agée de dix-huit ans, jolie — très jolie même disaient ceux qui la rencontraient — élégante comme le lui permettaient les moyens dont elle pouvait disposer elle avait donc tout ce qu'il fallait pour plaire : la jeunesse, la beauté et la richesse.

A tant d'avantages elle avait su ajouter une qualité, la simplicité, et c'est ce qui expliquait qu'on ne la voyait jamais dans ces milieux où domine le snobisme. Elle fuyait aussi celles de ses anciennes camarades de pension qui, depuis qu'elles avaient fait leur entrée dans le monde, menaient une existence agitée, parfois même dissipée...

Pourtant elle était très recherchée et les invitations ne lui manquaient pas. Chaque jour elle aurait pu inscrire à son programme une soirée dansante ou une surprise partie... Chaque jour aussi des admirateurs, séduits par son charme ou sa fortune, l'invitaient à se joindre à eux. Mais rien ne l'attirait chez ces garçons plus désireux de s'amuser que de faire oeuvre utile.

A leur compagnie elle préférait celle d'un jeune homme, André Dumoulin, d'origine très modeste, que son père avait engagé comme secrétaire et qui en quelques mois s'était révélé un précieux collaborateur.

Madeleine et André s'étaient tout d'abord rencontrés dans les bureaux de M. Perceval puis, un peu à l'insu de celui-ci, ils s'étaient vus en dehors des heures de travail du jeune homme. Ensemble ils avaient fait quelques promenades et avaient été au spectacle.

Peu à peu ainsi une bonne amitié était née qui, rapidement, s'était transformée en une sincère affection. En apprenant à mieux se connaître ils avaient appris aussi à s'apprécier. Tant de sentiments communs les unissaient qu'ils n'avaient pas tardé à faire des projets...

En réalité c'était Madeleine qui, la première, avait parlé de mariage. Trop discret André n'aurait jamais osé le faire.

Mais brusquement alors que tous les deux croyaient pouvoir vivre des jours heureux sous un ciel sans nuages, un orage avait éclaté. M. Perceval quand il avait connu l'intention de sa fille d'épouser son secrétaire, avait manifesté une violente colère.

Son premier soin avait été d'éloigner Madeleine qui, en compagnie de sa mère, s'en était allée passer quelques semaines au bord de la mer.

A son retour, son père lui avait appris qu'il avait congédié André Dumoulin.

— Ainsi tu ne pourras pas le revoir... Il est d'ailleurs maintenant très loin puisqu'il y a quatre jours, il s'est embarqué à destination du Brésil où il a trouvé, grâce à moi, un emploi... Il faut donc être raisonnable et oublier bien vite ce garçon... Il y a dans les milieux que nous fréquentons d'autres jeunes gens parmi lesquels tu pourras choisir un mari qui sera, lui, de notre rang... J'en connais plusieurs qui seraient heureux de t'épouser...

Madeleine n'avait rien répondu, mais la blessure qu'elle portait désormais au coeur était demeurée ouverte...

Plusieurs mois s'étaient écoulés.

D'autres soucis avaient alors assaillis M. Perceval. Celui-ci, parfois trop audacieux, s'était engagé à fond dans une affaire financière qui, si elle laissait espérer de gros gains, comportait aussi de nombreux risques.

Presque sans s'en douter, tellement il était toujours sûr de lui, il avait joué du même coup sa réputation et sa fortune.

N'ayant jamais connu d'échec il se croyait assuré du succès et quand des amis lui conseillaient la prudence il répondait en souriant :

— La chance m'a toujours favorisé et cette fois encore je vais gagner la partie.

Mais il avait perdu.

Ayant pris de gros engagements il s'était alors trouvé en face d'un tel découvert qu'il n'avait pu éviter le désastre.

Sa situation était telle que tous ceux auxquels il s'était adressé avaient refusé de lui venir en aide. On le savait coulé, ruiné et dans l'impossibilité de remonter la pente.

Dans ces conditions, il lui avait fallu tout liquider afin de faire face à ses engagements.

L'hôtel particulier et la villa avaient été vendus. Les domestiques s'en étaient allés... La plus grande partie du mobilier avait même dû être cédée à des revendeurs...

Madame Perceval qui jusqu'ici avait toujours vécu sans se soucier des difficultés de la vie, n'avait pu résister à ce coup trop dur pour elle et, minée par le chagrin, elle avait été enlevée après une courte maladie.

Demeurés seuls M. Perceval et sa fille avaient dû prendre la seule décision qui s'imposait. C'est à ce moment qu'ils étaient venus se réfugier dans le modeste logement qu'ils occupaient désormais. Eux qui avaient connu la splendeur et le luxe d'un immeuble confortable ils avaient dû se contenter de deux petites pièces et d'une cuisine. Puis ils avaient dû chercher du travail. Lui, avait trouvé une place de comptable dans une entreprise. Elle, était entrée comme vendeuse dans un magasin où parfois il lui fallait subir la mauvaise humeur et les exigences des clientes. Mais elle était courageuse et, rapidement, elle s'était adaptée à sa nouvelle existence. Le traitement qu'elle recevait n'était pas très élevé mais, du moins, il lui permettait de contribuer à augmenter leurs ressources.

Ainsi, grâce à elle son père, autrefois habitué à dépenser sans compter, connaissait un peu moins de privations.

Naturellement, pour Madeleine il n'était plus question de mariage. D'ailleurs, tous les garçons qui, autrefois, cherchaient à lui plaire avaient cessé de la voir. Pas un seul n'avait eu une parole aimable à son égard quand le malheur s'était abattu sur sa famille.

Dans sa solitude il lui arrivait parfois d'évoquer le souvenir d'André Dumoulin. Mais jamais elle ne prononçait son nom craignant, si elle l'avait fait, de faire souffrir son père qui aurait pu penser qu'elle lui adressait un reproche.

Et voici qu'aujourd'hui une lettre d'André venait lui faire revivre un peu de son passé et, en même temps, lui dire que, malgré son éloignement, le jeune homme pensait toujours à elle.

* * *

Un bruit de pas dans l'escalier la rappela soudain à la réalité.

Comme chaque soir à pareille heure son père rentrait, un peu fatigué sans doute.

Elle alla à sa rencontre et lui ouvrit la porte.

— Bonsoir papa.

— Bonsoir ma fille.

Bien vite elle dressa le couvert sur la petite table de cuisine.

M. Perceval la suivait du regard la remerciant d'un sourire quand elle s'empressait pour devancer le moindre de ses désirs.

Ceux qui, il y a quelques années, avaient connu cet homme auraient eu aujourd'hui du mal à le reconnaître. Le malheur l'avait abattu. Il n'avait que cinquante ans et pourtant il présentait l'aspect d'un vieillard. Ses cheveux avaient blanchi. Son corps s'était légèrement voûté... Certes, au début il avait pensé qu'une main secourable se serait tendue vers lui... Personne n'avait fait ce geste.

Maintenant il était résigné.

— Ton potage est excellent, Madeleine... Tu es devenue véritablement une très bonne cuisinière.

Bien souvent ainsi il tenait à la complimenter afin de bien lui montrer qu'il était sensible à toutes ses attentions à son égard.

Pendant le repas, ils échangèrent quelques paroles. Lui parlait de son travail, de l'espoir qu'il avait de voir son patron lui accorder bientôt une augmentation... Elle, racontait les petits potins du quartier...

Quand ils eurent terminé, M. Perceval se retira dans sa chambre. Chaque soir ainsi il se couchait tôt autant pour se reposer que pour demander au sommeil l'oubli de son infortune.

Demeurée seule Madeleine se livra aux travaux ménagers que sa nouvelle existence lui imposait puis, à son tour elle se coucha. Mais avant de s'endormir elle lut et relut la lettre d'André. Elle en connaissait maintenant tous les termes mais entre chaque mot elle s'efforçait de découvrir les sentiments de celui qui, après un long silence, avait tenu à lui donner de ses nouvelles. Elle s'interrogeait afin de savoir ce qu'il

CAROLINE EN COULISSE

[*Suite de la page* 9]

Le théâtre, ça ne s'apprend pas. On naît comédien ou on ne le sera jamais, et la bonne volonté n'a rien à voir à l'affaire. Ce qu'il faut, c'est du talent, et ça, c'est comme le charme, on l'a ou on ne l'a pas.

Mais si le théâtre ne s'apprend pas, à quoi sert de suivre des cours ?

Cela sert à donner au jeune comédien, ou à la jeune comédienne, les moyens de laisser épanouir son talent, d'atteindre à sa maturité, de le laisser s'exprimer, de la voix, du geste, de la sensibilité.

Et c'est là qu'intervient le professeur d'Art dramatique, à la manière d'un jardinier, redressant une fleur par ci, coupant une branche par là, posant un tuteur à un arbuste, élaguant tel autre.

Tu devras travailler ta voix (exercices), ta diction (exercices), corriger tel ou tel défaut, tel ou tel accent.

Tu devras travailler ton corps — il est si gauche — lui apprendre à traduire ce que tu éprouves, à se détendre, etc...

Tu apprendras aussi à respirer, oui, à respirer, aussi drôle que cela puisse paraître.

Tout cela c'est le côté technique du métier. Ce sont les gammes du jeune comédien.

Et puis il y a la sensibilité.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le pouvoir que l'on a de se laisser imprégner, comme le ferait une plaque sensible, par les sentiments qui animent un personnage. Et cette sensibilité, il faut la développer au maximum, la faire jaillir de soi, elle qui se tient bien souvent enfouie sous un tas de peurs, de complexes, de pudeurs, de tabous.

C'est en travaillant des personnages (personnages de comédie, de tragédie, personnages qui sont le contraire de soi ou qui nous ressemblent comme des frères), ou plutôt en se laissant travailler par eux, que peu à peu on acquiert cette merveilleuse faculté de s'oublier soi-même au profit de celui ou celle qu'on représente.

Mais cela est bien difficile à expliquer, à faire sentir. Tu l'éprouveras un jour toi-même, Caroline, et tu comprendras... tu comprendras cet enivrement d'être soi-même et un autre en même temps... Etrange animal que le comédien.

Le cours d'Art dramatique, c'est déjà le monde du théâtre en réduction. Tu y trouveras des énergumènes dans le genre de celui qui m'accueillit au cours Simon, des chipies, des pimbèches, des filles qui s'imaginent qu'il suffit d'être bien faites et pas farouches pour réussir, des prétentieux, des aigris (déjà), des besogneux, des inquiets, d'excellents camarades.

Très vite tu seras en compétition avec une camarade dont tu auras ce qu'on appelle « l'emploi ». Ça veut dire que vous jouerez les mêmes rôles, qu'on vous comparera, qu'on essaiera de vous dresser l'une contre l'autre. Ne te laisse pas faire. Accepte la lutte, sois la meilleure, mais loyalelement, sans mesquineries. Et je dis bien, sois la meilleure, triomphe.

Pourquoi je te dis cela ? Tout simplement parce que j'ai vu des tas de jeunes élèves se butter, se replier sur eux-mêmes, abandonner la partie dès qu'un adversaire de taille se présentait. « La gloire, c'est de durer »... eh bien oui, c'est au cours déjà qu'on pourra juger de ta ténacité.

Tu apprendras aussi qu'un comédien doit être humble. Je ne dis pas modeste et jouer les douces violettes, rester caché dans son coin. Non, humble devant son métier, devant les personnages qu'il doit interpréter, être tout entier à leur disposition et non se servir d'eux pour se faire valoir.

Tu t'apercevras aussi qu'il y a des jeunes comédiens qu'on écoute quand ils passent une scène, et d'autres qui n'arrivent pas à s'imposer. Pourquoi ? Les uns ont ce qu'on appelle une « présence » ; les autres pas.

Qu'est-ce qui fait une présence ? Un physique, une voix, un charme, un magnétisme ? Mystère profond du comédien... Injustice du sort.

Talent, technique, ténacité, ambition, humilité, amour du métier, présence... que faut-il encore pour réussir ? Tout et rien... la chance. Ce petit coup de pouce donné par le ciel, et qui fait que toutes les qualités plus haut citées sont mises en lumière et reconnues.

C'est tout ?

Oh non, Caroline, ce n'est pas tout. Le sujet est inépuisable, et je n'ai pas la prétention de vouloir rivaliser avec tous ceux qui ont parlé du théâtre et des comédiens dans des ouvrages aussi savants que nombreux. Je n'ai voulu que te donner une petite idée de ce qui t'attendait, si tu te décidais de monter, un jour, sur les planches.

— Comme ça, vous me conseillez de poursuivre mes études ? C'est « plate »... Bon, alors, bye, bye...

Les portes claquent, les murs tremblent... c'est Caroline qui quitte la maison.

O douce jeune fille !... les bonnes manières ne semblent guère la préoccuper. Et vous ? Si nous en parlions le mois prochain ? Vous le voulez bien ?

DES CHEVEUX MI-LONGS PEUVENT ETRE NETS

Une coiffure impeccable

PRINCESS PAT
FILET pour CHEVEUX

conservez les coupons-primes

Si vous avez aux alentours de Montreal...
PROPRIETE, TERRE ou TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR - 6 - 3718 **1250, rue Villeray, Montréal**

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

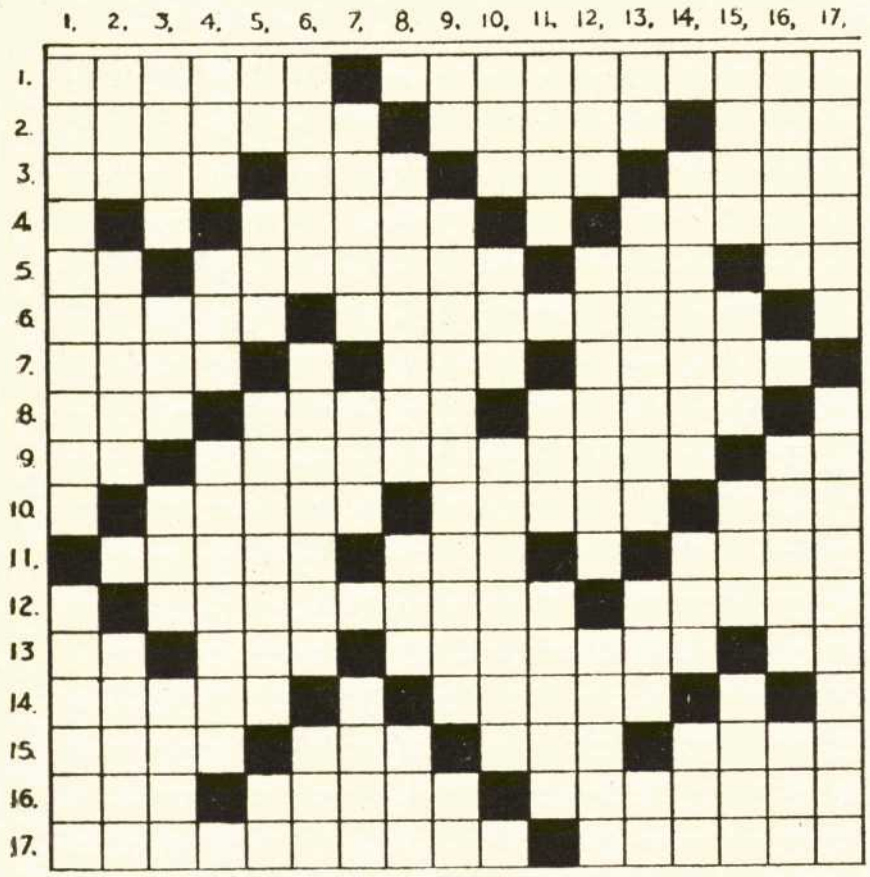
Remplissez VOTRE COUPON D'ABONNEMENT

Marie est **MOROSE**
DOULEURS MENSTRUELLES

Les douleurs menstruelles abattaient Marie, mais Midol la soulagea vite. Midol agit de trois façons pour soulager plus rapidement les douleurs menstruelles— soulage les crampes, calme le mal de tête, chasse le "cafard".

Marie est **SOURIANTE**
GRÂCE À MIDOL

NOS MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1. — Recueil concernant une même matière. — Personne qui a de la fermeté en face du péril.
2. — En botanique, partie inférieure du pistil, qui renferme les semences (pl.). — Vaillant. — Argile.
3. — Genre d'insectes hémiptères. — Progression dans l'air sur un avion. — Colère. — Ville de Turquie.
4. — Suite ininterrompue d'une même matière, contenue entre des couches d'une nature différente. — Jugement d'une juridiction supérieure.
5. — Préfixe. — Présenter les conditions requises pour obtenir. — Epoque. — Equerre.
6. — Lieu d'études littéraires, scientifiques ou artistiques. — Ce qui est impossible d'éviter.
7. — Du verbe *aller*. — Roue à gorge d'une poulie. — Privation de quelque chose dont on jouissait.
8. — Particule négative. — Débours. — Plus âgée qu'une autre.
9. — Dans. — Accumulation morbide du sang dans une partie du corps (pl.). — Interjection, qui marque le dégoût.
10. — Pourriture des arbres. — Rivière de France. — Au tennis, coup astucieux.
11. — Gros poisson, du genre *gade*. — Commune rurale autonome, en Russie. — Membrane qui recouvre la base du bec de certains oiseaux.
12. — Empêchements, obstacles (fig.). — Placer dans l'endroit convenable.
13. — Ante Méridiem (abr.). — Béante. — Chiens d'arrêt. — A toi.
14. — Navigateur anglais. — Grand rideau pour devanture de magasin.
15. — Câble d'un ancre. — Mesure algérienne. — Roi d'Israël. — Demi.
16. — Grand fleuve de l'Afrique. — Gros chien de garde. — Fonction de prieur.
17. — Reconnaître par un acte le nouveau tenancier. — Facile à conduire.

VERTICALEMENT

1. — Infecter de principes contagieux. — En Italie, statuette représentant la sainte Vierge.
2. — En forme d'oeuf. — Hutte de berger. — Qui sert à la navigation sur mer.
3. — Enlèvement d'une personne par violence. — Saint, en espagnol. — Cheval à l'encolure épaisse et courte. — Méprisables.
4. — Oiseau passereau. — Possessif. — Etudiant en médecine.
5. — Ville de Chaldée. — Femme remarquable par sa grâce (fig.). — Trous pour les clés. — Dans la gamme.
6. — Punir avec rigueur. — Trace profonde que les roues des voitures laissent dans les chemins. — Tamis.
7. — Enduit de plâtre pour combler un vide. — Vieux. — Apprêt gommé.
8. — Jeu de hasard. — Possessif. — Mot arabe qui signifie *source*.
9. — Fleuve. — Choses indispensables pour les besoins de la vie. — Négation.
10. — Un des trois cantons primitifs de la Confédération suisse. — Roue à gorge. — Cordons pour ouvrir ou fermer des rideaux.
11. — Clairsemé. — Planche de bois. — Ancienne ville d'Allemagne.
12. — Grain du chaplet. — Agents secrets de la police. — Facteur d'instruments de musique, né à Strasbourg.
13. — Symbole chimique du *germanium*. — Partisan de l'arianisme. — Petite prairie. — Elle fut changée en génisse par Jupiter.
14. — Ministres d'un culte religieux. — Ile du Dodécanèse italien. — Fer large et pointu de la charrue.
15. — Consommer par l'usage. — Saison. — Fleur. — Préfixe qui signifie *autour*.
16. — Fleuve de Roumanie. — Instrument d'acier pour pratiquer des trous. — Funeste.
17. — Genre d'insectes coléoptères. — Penchant à donner.

Solution du problème de janvier

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
1.	M	U	N	S	T	E	R	■	S	O	L	F	E	R	I	N	O
2.	U	T	■	A	I	S	E	S	■	S	O	U	V	E	N	I	R
3.	S	O	L	■	C	O	T	O	N	■	B	I	E	N	N	A	L
4.	E	P	A	R	■	N	I	C	O	T	■	R	■	E	E	B	E
5.	L	I	M	A	N	■	F	I	C	I	N	■	L	■	E	L	A
6.	I	S	I	S	■	L	■	N	I	G	E	R	I	A	■	E	N
7.	E	T	E	■	M	A	S	■	V	E	T	U	S	T	E	■	S
8.	R	E	■	P	E	T	A	L	E	■	T	I	S	O	N	S	■
9.	E	■	M	O	D	E	L	E	■	R	E	N	O	M	S	■	B
10.	■	D	E	L	I	R	E	■	P	A	T	E	N	E	■	B	A
11.	R	■	R	E	T	A	R	D	E	■	E	U	S	■	G	O	G
12.	E	H	■	S	A	L	O	I	R	S	■	X	■	S	A	N	A
13.	F	O	C	■	S	■	N	A	T	I	F	■	D	E	L	I	T
14.	E	R	O	S	■	A	■	S	E	M	E	R	■	N	A	F	E
15.	R	A	C	O	R	N	I	■	S	O	R	E	L	■	S	I	L
16.	E	C	O	L	I	E	R	E	■	N	I	M	E	S	■	E	L
17.	R	E	S	I	S	T	A	N	T	■	R	I	Z	I	E	R	E

avait pu devenir pendant ces trois ans. Etait-il heureux de son sort ? Avait-il trouvé là-bas une nouvelle affection ?

C'étaient là autant de questions qu'elle se posait sans pouvoir leur donner de réponses.

Il lui avait paru préférable de ne pas dire à son père qu'André venait de lui écrire. C'eut été bien inutilement évoquer un passé douloureux...

Pourtant il lui avait fallu se dominer pour ne pas laisser deviner la joie qui emplissait son coeur. Mais elle avait eu la force de garder pour elle seule son secret, désireuse qu'elle était surtout de ne pas causer la moindre peine à son père...

Seulement, ce soir-là quand elle ferma les yeux un sourire demeura figé sur ses lèvres...

* * *

La semaine sembla bien longue à Madeleine.

Chaque jour qui passait, voyait se rapprocher d'elle celui qui en lui annonçant son retour en France avait exprimé le désir de la revoir.

Bientôt elle se dit qu'il devait déjà être là et que, sans doute, il attendait sa réponse.

Cependant, elle hésitait encore.

Elle pensait même qu'elle devait éviter de rencontrer le jeune homme. En effet, si elle le voyait elle devrait lui avouer qu'elle était désormais sans fortune et il pourrait alors croire que sa démarche était intéressée. Sans doute, devait-il penser aussi qu'elle avait, il y a trois ans, accepté bien facilement la rupture que lui avait imposée son père... Et si elle lui déclarait qu'elle l'aimait toujours il pourrait s'étonner qu'elle n'ait jamais songé à lui écrire...

Lui écrire...

Assurément elle avait eu l'idée de le faire... Seulement, et cela il devait l'ignorer, il y avait eu alors ces évènements malheureux qui, en ruinant M. Perceval, avaient laissé Madeleine complètement désemparée. Certes elle avait réagi bien vite mais elle avait été obligée tout d'abord de soigner sa mère puis de s'occuper de son père et d'organiser leur nouvelle existence.

Aujourd'hui, elle se trouvait indécise écoutant parler tantôt sa raison, tantôt son coeur...

Sa raison lui conseillait d'oublier celui que les circonstances avaient éloigné d'elle.

Son coeur la poussait, au contraire, à répondre à son appel.

Finalement le coeur l'emporta.

Ce fut le lundi matin qu'elle prit sa décision. Ce jour-là elle ne travaillait pas et il lui était donc possible de revoir André sans attirer l'attention de M. Perceval. Elle commença par faire ses courses dans le quartier, achetant les provisions dont elle aurait besoin pour la semaine puis elle entra dans un café d'où elle téléphona à l'hôtel que lui avait indiqué le jeune homme.

— Allô... Pourriez-vous me dire si M. André Dumoulin est arrivé...

— Oui, Mademoiselle, mais il est sorti en ce moment... Si vous avez quelque chose à lui communiquer vous pouvez compter sur nous.

— Dites-lui que Mlle Perceval passera le voir dans l'après-midi, vers seize heures...

— Ce sera fait, Mademoiselle...

Elle raccrocha.

Maintenant elle était toute heureuse d'avoir pu vaincre son hésitation. Un peu inquiète toutefois à la pensée de se retrouver bientôt en présence de celui que son père avait autrefois brutalement chassé.

* * *

A l'heure fixée, comme la jeune fille pénétrait dans le hall de l'hôtel, elle vit s'élancer vers elle celui qu'elle venait rejoindre.

— Madeleine...

— André...

Ils demeurèrent un instant silencieux, dissimulant mal leur émotion.

Puis le jeune homme l'entraîna.

— Nous n'allons pas demeurer là... Venez il y a au coin de la rue un café, qui, à cette heure, doit être presque désert.

Elle le suivit.

Il commanda du thé et des gâteaux et attendit que le garçon se fut éloigné. Alors seulement il parla.

— Laissez-moi tout d'abord vous dire combien j'ai été peiné quand j'ai appris dans quelle situation vous vous trouvez.

— Comment, vous savez...

— Oui samedi, dès mon arrivée à Paris, j'ai revu un ancien employé de votre père. C'est lui qui m'a tout dit...

Par discrétion, André n'insista pas et de son côté la jeune fille se réjouit de n'avoir pas à lui faire un récit qui lui aurait coûté... D'ailleurs elle était surtout désireuse de savoir ce qu'il était devenu depuis son départ.

Elle le questionna.

— Oh ! moi, fit-il, je n'ai pas eu à me plaindre. Bien au contraire même... Comme vous le savez j'étais parti pour le Brésil où j'avais trouvé une modeste situation auprès d'un homme qui, trop absorbé par l'entretien de ses plantations de café et de coton, avait besoin de quelqu'un pour s'occuper de la partie commerciale... Mes débuts ont été durs, très durs... Puis j'ai eu la chance de mener à bien quelques gros marchés et mon patron m'a alors accordé toute sa confiance... De simple employé que j'étais je suis devenu son collaborateur, presque même son associé puisqu'il m'intéresse à ses bénéfices...

— Vous voici donc devenu riche...

— Riche, c'est beaucoup dire... Enfin ce que je suis maintenant, je le dois en grande partie à votre père car l'expérience que j'ai pu acquérir quand j'étais à son service m'a été très utile...

Tout en l'écoutant parler Madeleine se demandait si elle n'avait pas commis une faute en acceptant ce rendez-vous. Ce qu'elle venait d'apprendre, en effet, lui montrait qu'il existait toujours un passé entre elle et André. Seulement, cette fois, la fortune ne se trouvait pas du même côté.

Elle s'imagina alors qu'André ayant réussi à se faire une brillante situation, avait cherché à la revoir dans l'espoir de faire revenir M. Perceval sur sa décision... Quand il lui avait annoncé son retour en France,

il croyait retrouver Madeleine riche comme autrefois...

Désormais il était renseigné et sans doute allait-il, tout à l'heure, la quitter en se promettant de ne plus la revoir...

Brusquement il lui posa une question :

— Croyez-vous, dit-il, que votre père accepterait de me rencontrer.

Elle hésita.

— Sans doute, fit-elle enfin.

— Voilà pourquoi... Depuis samedi, c'est-à-dire depuis le moment où j'ai appris ce qui s'est passé, j'ai réfléchi et je me suis dit que votre père pourrait être l'homme que je recherche.

— Je ne comprends pas...

— Si je suis revenu en France, ce n'est pas uniquement pour me promener. Mon patron m'a chargé d'une mission. Nos affaires ont pris désormais une telle importance que nous voudrions ouvrir à Paris un bureau chargé de s'occuper de toutes nos opérations commerciales avec l'Europe. Nous voulons confier la direction de ce bureau à un homme bien rompu aux affaires...

— Comment vous songeriez...

— A offrir ce poste à votre père... Oui...

Madeleine ne put dissimuler son émotion et sa joie.

— Ce serait trop beau... Ainsi vous qu'il a chassé vous feriez pour lui ce que tous ceux qui se prétendaient ses amis ont toujours refusé de faire...

— Votre père possède des qualités que je connais... Il sera pour nous un précieux collaborateur si bien qu'en réalité, nous aussi nous ferons une bonne affaire...

— Sans doute, mais vous allez le sauver, lui donner le moyen de reprendre goût à la vie... Comment vous remercier...

Un sourire égaya le visage d'André.

— D'ailleurs cette affaire réglée, car je veux espérer que M. Perceval acceptera notre offre...

— J'en ai la certitude...

— Il me restera alors à m'occuper encore avec lui d'une autre chose... Plus sérieuse pour moi que celle du commerce du coton ou du café... Vous ne me demandez pas laquelle...

Madeleine baissa la tête comme si elle hésitait à répondre.

— Je dois vous avouer, reprit André, que lorsque mon patron m'a proposé ce voyage, j'ai accepté avec plaisir. J'ignorais alors que l'occasion me serait donner de venir en aide à votre père mais cependant mon intention était de chercher à le rencontrer. Vous devinez pourquoi... Mais il fallait qu'auparavant je puisse vous revoir afin de savoir si vous approuveriez cette démarche dont dépendrait mon bonheur et, peut-être aussi, le vôtre... Tout cela je n'ai osé vous l'écrire... Je craignais d'apprendre que vous n'étiez plus libre.

— André, comment avez-vous pu penser cela...

La jeune fille ne put en dire davantage mais les larmes qui emplissaient ses yeux disaient quels étaient ses sentiments.

Car c'étaient des larmes de joie...

JOB DE ROINCÉ.

Le jus d'orange Horsey est riche en saveur, comme d'ailleurs tous les agrumes Horsey. Cette riche et merveilleuse saveur, vous la trouverez aussi dans tous les produits alimentaires Salada-Shirriff-Horsey. Elle est le fruit d'un travail long et minutieux à toutes les étapes de la production, à partir du choix et du mélange d'ingrédients de qualité, jusqu'à l'empaquetage proprement dit qui protège leur fraîcheur.
Il existe une grande variété de délicieux produits Salada-Shirriff-Horsey et tous affichent le "Cavalier"—Symbole d'Excellence. Cet emblème devrait vous guider dans tous vos achats.

Les produits Salada-Shirriff-Horsey sont reconnus avec aisance

car ils affichent tous le "Cavalier" Symbole d'Excellence!

SALADA-SHIRRIFF-HORSEY Ltée

EXCELLENCE

4295AF

Adorable en vert-lime

Si charmante en mauve

Parce qu'Angel Face fait toute la différence! A gauche vous avez le maquillage Pink Angel. A droite, le Natural Angel. Voyez les nuances qu'il *vous* faut dans le guide Pond's ci-dessous.

Robe du soir par Ceil Chapman

Maintenant, grâce au nouvel *Angel Face* de Pond's, vous pouvez modifier votre teint à volonté pour porter avec avantage toutes les couleurs haute mode

Désormais, *votre* teint s'harmonise magiquement aux nuances de vos toilettes! Comment? Avec le nouveau maquillage compact Angel Face de Pond's, le *seul* à base de silicones cosmétiques. Ces incomparables silicones cosmétiques d'Angel Face vous permettent de modifier votre teint à volonté. Ils lui confèrent une grande douceur et une finesse incomparable. Ils évitent la décoloration et les plaques sombres causées par l'humidité de la peau. De plus, ils captent l'éclat des lumières et confèrent à votre teint une beauté radieuse! Avec le nouvel Angel Face vous ne paraîtrez jamais "artificielle". Angel Face donne un merveilleux effet *naturel* et s'étale uniformément, dissimulant chaque petite imperfection de l'épiderme. *Choisissez n'importe quelle couleur*, vous serez toujours ravissante grâce au nouvel Angel Face de Pond's.

CHOISISSEZ ICI-MÊME LES NUANCES LES PLUS FLATTEUSES POUR VOTRE TEINT

Guide Pond's pour harmoniser votre maquillage à vos toilettes				
couleurs des toilettes	teint clair	teint rose	teint bis	teint foncé
	NUANCES ANGEL FACE DE POND'S			
rouges-roses	ivory	natural	natural	tawny
oranges-jaunes	golden	golden	golden	bronze
verts-bleus	natural	ivory	pink	blushing
bruns-noirs	pink	ivory	blushing	tawny
blancs-neutres	natural	tawny	blushing	tan

Un nouveau maquillage! Angel Face, à la fois fond [illegible] vous est offert dans le charmant [illegible] ou dans

MLLE FERNANDE HURTIG
1989 ST CLEMENT
MTL 4

61-4-30948